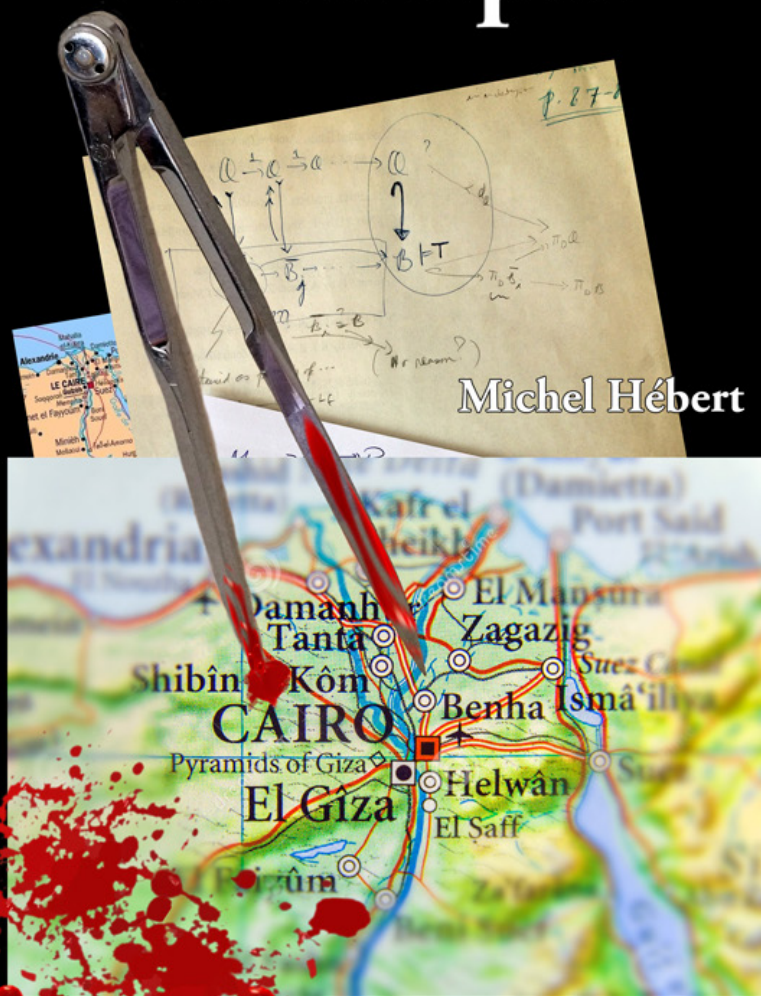


Le compas

Michel Hébert



la plume d'or

Table des matières

Prologue	9
Chapitre 1	11
Chapitre 2	16
Chapitre 3	22
Chapitre 4	28
Chapitre 5	35
Chapitre 6	38
Chapitre 7	39
Chapitre 8	45
Chapitre 9	49
Chapitre 10	55
Chapitre 11	58
Chapitre 12	67
Chapitre 13	68
Chapitre 14	74
Chapitre 15	81
Chapitre 16	82
Chapitre 17	88
Chapitre 18	94
Chapitre 19	97
Chapitre 20	106

Chapitre 21	113
Chapitre 22	119
Chapitre 23	124
Chapitre 24	125
Chapitre 25	132
Chapitre 26	137
Chapitre 27	138
Chapitre 28	141
Chapitre 29	144
Chapitre 30	150
Chapitre 31	153
Chapitre 32	162
Chapitre 33	165
Chapitre 34	169
Chapitre 35	171
Chapitre 36	174
Chapitre 37	185
Chapitre 38	186
Chapitre 39	188
Chapitre 40	194
Épilogue	197

LE COMPAS

Michel Hébert



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le compas / Michel Hébert.

Noms : Hébert, Michel, 1951 octobre 18- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200081896 | Canadiana (livre numérique)

2020008190X | ISBN 9782925049425 (couverture souple) | ISBN 9782925049432 (PDF)

| ISBN 9782925049449 (EPUB)

Classification : LCC PS8615.E3039 C66 2020 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego, Centre photo Laval

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Michel Hébert, 2020

Dépôt légal – 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2020

Prologue

Banlieue de Montréal, début janvier 2014

Nermine s'impatientait. Deux mois déjà qu'ils étaient là, et il n'était tombé aucune vraie neige, à peine quelques poudrettes indécises qui disparaissaient dès qu'elles touchaient le sol. La voisine, une dame âgée qui tous les après-midi promenait un petit chien belliqueux, leur disait que de son temps, les premières neiges venaient en novembre, parfois même en octobre; qu'elles *tenaient* de décembre à mars, et souvent, jusqu'en avril; que tout était chamboulé, maintenant, et qu'on ne s'y retrouvait plus. Mais que Nermine se rassure, concluait-elle d'un air affligé: la neige viendrait, et bien assez tôt; « Vous verrez, madame ! »

Et puis un soir, à la veille de l'Épiphanie, elle arriva enfin, cette première bordée: de gros flocons bien serrés, tombant tout droit, que Nermine, fascinée, contempla longuement de la fenêtre du salon, avant de se décider à aller rejoindre Marcel, qui dormait déjà.

Le lendemain matin, le soleil à peine levé, Nermine sortit de la chambre sur le bout des pieds. Elle allait le voir enfin en vrai ce formidable *océan de blancheur* dont on lui avait tant parlé, et que le bulletin météo avait annoncé. Et elle voulait la voir intacte, toute cette neige, avant que les hommes et leur agitation ne commencent à la souiller, à en faire autre chose; ce qui viendrait assez vite, lui avait-on aussi dit.

En arrivant à la cuisine, elle fut surprise de la trouver transformée, tout égayée par une clarté inhabituelle à cette heure de la journée. Écartant le mince rideau côté cour, elle reconnut à peine le paysage: une épaisse couche de neige avait tout recouvert et fait disparaître non seulement les pauvres carrés de pelouse maigrichonne et jaunasse, mais aussi les frontières des petits territoires, métamorphosant la morne banlieue en une glorieuse étendue presque sauvage. Nermine était en même temps amusée et émue à la vue de cette drôle de mer à la houle figée, d'où émergeaient ici et là des hauts de clôture et de

haies encapuchonnés, et sur laquelle semblaient flotter les *bungalows* des alentours. Mais ce qui l'étonnait et la touchait davantage, c'était l'éclat intense de la lumière sur toute cette blancheur, plus aveuglant encore que le soleil de juillet sur les déserts de son Égypte natale

Au bout d'un moment, bouleversée, n'y tenant plus, elle retourna à la chambre pour réveiller Marcel. Elle voulait le voir enfin sourire et s'émerveiller avec elle. Elle voulait aussi qu'il lui explique pourquoi il avait toujours refusé de revenir voir ces hivers depuis les vingt ans qu'ils vivaient ensemble. Qu'il lui dise ce qui l'avait retenu. Ou qu'il admette au moins qu'il avait eu tort de l'avoir privée si longtemps de cette découverte.

Mais ce qu'elle voulait surtout, c'est qu'il soit heureux de retrouver son pays, de revenir *chez lui*. Qu'il accepte enfin ce retour, et leur nouvelle vie qui s'annonçait.

Chapitre 1

Le Caire, mars 2011

Bien que son physique un peu rondelet et son visage poupin reflétaient l'énergie et la bonne humeur, le professeur Gaber avait toujours eu une santé en dents de scie. Incapable de refuser une tâche, et constamment sollicité pour cette raison, il s'épuisait à cumuler les responsabilités et à relever tous les défis. De fait, il semblait, pour un temps, du moins, indestructible, réussissant à abattre promptement une somme prodigieuse de travail. Sans égard pour la fragilité de leur employé, l'administration de l'université en abusait sans vergogne en puisant allègrement dans cette source apparemment intarissable d'énergie ; ou de *sang à sucer*, comme disaient plutôt les autres employés du Département de mathématiques, contrariés de devoir partager cette précieuse ressource avec les instances supérieures.

Mais il arrivait un moment où, inévitablement, le pauvre homme s'effondrait. Il disparaissait alors pendant une semaine ou deux, au cours desquelles on apprenait qu'il était cloué au lit, retenu de force par son médecin, ou même, hospitalisé ; que cette fois c'était sérieux, qu'il avait passé bien près du pire, et qu'il allait dès lors changer radicalement son mode de vie. Au retour, il reprenait très vite sa cadence démentielle, et tout le monde le lui prédisait, justement, ce pire-là. Avec, tout de même, une bonne dose d'admiration et peut-être, aussi, un brin de jalousie devant un tel déploiement d'énergie de la part d'un homme qui n'était déjà plus très jeune.

Les hauts et les bas de son dossier médical n'empêchaient pas Gaber de mener à bien les tâches multiples qu'on lui assignait, ou qu'il s'assignait lui-même. Il arrivait par exemple à maintenir un rythme de publications très supérieur à celui de ses collègues, et bien souvent dans les revues les mieux cotées. Même dans les tâches administratives, qu'il prétendait pourtant détester (encore que certains doutaient de sa bonne foi à ce sujet), il mettait tant d'acharnement qu'il arrivait à résoudre les problèmes les plus inextricables, à vaincre les inerties les plus tenaces et à convaincre les plus entêtés. Ses succès pour régler les dossiers ne résultaient toutefois pas uniquement de son

acharnement, mais aussi de cette prestance qu'il avait, cette autorité naturelle qui en imposait à ses interlocuteurs. De sorte que, convaincu ou intimidé, on finissait toujours par lui céder.

Pour ceux qui le connaissaient bien, pour ceux du Département de mathématiques en particulier, Gaber apparaissait en conséquence comme un homme à la fois influent et fragile, une figure janusienne de *leader* autant que de victime.

Les premiers temps, le docteur Walid s'était demandé ce qui poussait son collègue à se tuer ainsi à la tâche. Il considérait qu'il faisait lui-même son travail tout à fait correctement, plutôt bien, même, mais il n'aurait jamais eu l'idée de chercher à s'imposer davantage que son dû. Leurs obligations suffisaient amplement, pourquoi faudrait-il en rajouter ?

À 54 ans, Walid en paraissait nettement plus, avec son dos courbé et ses traits un peu flasques, ses gestes lents et sa démarche traînante. Lors de sa dernière visite médicale, qui remontait à quelques années, on s'était légèrement inquiété de son taux de cholestérol et de sa tension. Aussi lui avait-on recommandé, mais sans insister suffisamment, peut-être, de cesser de fumer et de faire un peu d'exercice. Il en avait conclu que, somme toute, tout allait plutôt bien pour lui côté santé, et qu'il devait simplement *se ménager*, ce qu'il avait d'ailleurs toujours fait sans qu'on le lui demande.

Qu'est-ce qui faisait donc courir Gaber comme un lapin ? se demandait-il. Était-il, comme tant d'autres, dévoré par l'ambition, ce démon surnois ? C'était ce qu'on devait penser en dehors du département. Walid, qui le connaissait mieux, ne croyait pas trop à cette idée, mais restait perplexe. Par défaut, et par amitié, il préférait croire que Gaber était resté marqué par ce qu'il considérait, lui, comme une éducation cruelle et pernicieuse ; qu'enfant, il devait avoir subi la tyrannie de parents prônant un amour *immodéré* pour le travail et la réussite. Encore que parfois, quand il était irrité contre lui, il lui arrivait de se demander si le passé du directeur ne cachait pas une quelconque faute inavouable, un affreux méfait que depuis, il ruinait sa santé à tenter d'expier.

Avec les années, il s'était fait une raison : il n'arriverait pas à résoudre cette énigme, encore moins à convaincre Gaber de ralentir sa cadence. Pourtant, comme par réflexe, il ne pouvait s'empêcher de le rabrouer régulièrement, et surtout, de le prévenir quand les choses

commençaient à aller de travers, quand il sentait qu'il s'approchait de son point de rupture. Tout cela n'avait bien sûr jamais le moindre effet.

Ce matin-là, celui du 23 mars 2011, en longeant le corridor encore désert qui menait à son bureau, Walid s'étonna de voir que la porte de celui de Gaber était déjà ouverte. Ne l'ayant jamais vu arriver à l'université avant dix heures, il en conclut que cette tête de mule devait avoir passé la nuit là, à s'abêtir de travail. La dernière fois que cela lui était arrivé, il y avait trois ou quatre mois, c'était juste avant sa crise. Une crise de quoi ? Walid ne s'en souvenait plus, mais il n'avait pas oublié qu'il avait dû le remplacer pendant les deux semaines qu'avait duré sa convalescence, et que son cours sur les *Processus stochastiques* lui avait donné bien du fil à retordre. Et voilà que Gaber menaçait de remettre ça !

Depuis quelques jours, il trouvait en effet que son collègue était plus nerveux, plus irritable, et pour lui, c'était un signe qui ne trompait pas : s'il persistait à se maltraiter de la sorte, il faudrait bientôt encore lui apporter des fleurs et des chocolats à l'hôpital El Salam.

Qu'est-ce qu'il espérait donc, Gaber ? Il savait pourtant que personne n'allait le lire, son foutu rapport annuel ; tout au plus allait-on parcourir la demi-page de son *Executive Summary* et soupeser le reste pour vérifier qu'il avait bien le poids requis (au sens propre). Et le fait qu'on mesurait maintenant en octets plutôt qu'en kilogrammes n'y changeait rien : tout ça c'était de la frime, dont le seul but était de justifier la fonction de ces gratte-pixels de l'administration. Pourquoi Gaber ne se contentait-il pas de faire comme tout le monde et de copier-coller la version de l'année précédente en changeant vite fait les dates et quelques phrases ici et là ? Rêvait-il d'avoir sa statue dans le jardin du campus, agrémentée d'un éloge posthume au dévouement de *Notre bien-aimé Professeur Gaber, mort à la tâche* ?

« Cela pourrait bien lui arriver, tiens », pensa Walid. S'énervant de plus en plus, il hâtait le pas vers le bureau de son collègue en marmonnant pour lui-même qu'il allait lui dire son fait, à cet abruti, et tout de suite !

Mais en passant la porte de son bureau, ce qu'il vit coupa net son élan. Gaber n'était pas, comme il s'y attendait, prosterné devant son ordinateur, à guetter l'écran comme si le martèlement frénétique des touches allait y faire apparaître une fantastique révélation ; il gisait par terre, inerte, recroquevillé sur le côté comme un enfant endormi.

Passé le moment de stupeur, Walid s'approcha. Se penchant sur le corps, il répéta plusieurs fois « Gaber » en le secouant un peu. À cet instant, et malgré sa vive inquiétude, ou peut-être en partie à cause d'elle, il ressentait encore un brin d'irritation envers Gaber. Comme il l'avait cru, celui-ci avait dû essayer de terminer une de ces stupides besognes administratives jusqu'aux petites heures, jusqu'à ce qu'il s'écroule littéralement d'épuisement, d'une crise de Dieu sait quoi, et que lui, le plus matinal des professeurs de l'étage, le seul qui le soit, en fait, le trouve au petit jour et se demande si cette fois-ci n'était pas *la bonne*. Comment pouvait-il lui faire ça à lui, son meilleur ami ?

N'obtenant aucune réaction, et de plus en plus apeuré, Walid allait appeler la sécurité du campus, mais en se penchant davantage sur Gaber et en le retournant un peu, il vit soudain cette flaque rouge sombre sur le sol, dans laquelle trempait un pan de son veston. Il vit aussi cette espèce de tige argentée fichée dans sa poitrine, un étrange piquet au beau milieu de sa chemise imbibée de sang.

Horrifié, il se releva d'un coup, s'élança comme un fou dans le corridor en criant plusieurs fois : « À l'aide ! ». Mais il n'y avait personne. Étourdi, il retourna aussitôt dans le bureau de Gaber. Il regarda un instant le téléphone sur la table, se ravisa, et courut vers son propre bureau pour appeler la Sécurité.

– Ne bougez pas, docteur, et surtout, ne touchez à rien !

Le préposé connaissait bien sa leçon, mais ses consignes étaient superflues : la tension artérielle de Walid s'était effondrée avec lui sur sa chaise. Tout tremblant, celui-ci n'aurait même pas pu tenir debout. Quant à toucher à quoi que ce soit dans le bureau de son ami, on n'aurait pu l'y forcer.

Pétrifié, il attendit. La tête lui tournait. Alors qu'il revoyait cette affreuse mare de sang, les questions se pressaient et se chevauchaient dans sa tête. Tout cela lui donnait la nausée. On avait donc assassiné Gaber ? Comment cela se pouvait-il ? Qui avait pu... Mais après tout, son collègue était-il vraiment mort ? Devrait-il retourner voir ? Il ne se souvenait même plus de ce qu'il avait dit à la Sécurité. Allaient-ils

envoyer un médecin, des infirmiers ? Et s'il s'agissait d'un accident ? Gaber avait-il pu s'enfoncer cette tige en tombant ? Et d'ailleurs, c'était quoi, cette tige ?

Sans trop savoir pourquoi, peut-être pour détourner l'insoutenable vision de son ami gisant dans son sang, l'esprit de Walid revenait sans cesse, obstinément, vers cet objet. Ça ne ressemblait pas à un couteau, ça n'avait pas de manche, en tout cas ; un truc en métal, avec des arêtes, et quelque chose qui ressemblait à une fente au milieu ; oui, c'était curieux. Une sorte d'outil ? Il n'avait vu de l'objet que les cinq ou six centimètres qui émergeaient du corps, mais il l'imaginait maintenant beaucoup plus long, ce qui était en soi une idée effrayante ; une idée qui raviva sa nausée.

Mais qu'est-ce qu'ils foutaient à la Sécurité ? Qu'est-ce qu'ils attendaient pour arriver ? Son esprit glissa à nouveau sur cette tige, cette chose affreuse plantée dans la poitrine de Gaber. Dans son imagination embrumée, l'objet se mit graduellement à s'allonger, puis à se déformer, jusqu'à prendre une allure étrange, menaçante, qui lui rappelait une figure géométrique abstruse qu'il présentait souvent dans ses cours, pour épater ses étudiants. Au bout d'un moment, alors qu'il retrouvait peu à peu son calme, cette image reprit progressivement une apparence et des dimensions plus normales. Walid voyait maintenant une tige argentée d'au moins quinze centimètres, peut-être vingt, avec un bout très pointu. La précision de cette image, bien que relative, le troubla au plus haut point.

Comment cela était-il possible ? D'où lui venait cette vision ? Peut-être était-ce que quelque chose, dans la forme du bout apparent, ne pouvait s'accommoder d'un objet plus court ? Ou peut-être, plus simplement, avait-il déjà vu cet outil, à supposer que c'en était bien un ? Oui, cet objet lui était familier, il en était maintenant convaincu. Pendant un instant, il eut envie de retourner voir, mais cette idée le fit subitement revenir à la réalité. À Gaber, mort ou agonisant, juste là, au bout du couloir. Non, il était hors de question qu'il remette les pieds dans ce bureau. De toute façon, ses jambes n'auraient pas pu le porter jusque-là.

Lorsque Mokhtar, le chef de la Sécurité, arriva avec deux gardes, Walid se ressaisit et retrouva ses esprits. Il dit et fit ce qu'on lui demanda, ce qu'on attendait de lui, et oublia cet objet. Pour un temps.

Chapitre 2

Presque vingt ans plus tôt, au moment de prendre son emploi à l'Université américaine d'Égypte, l'«A.U.E.», comme tout le monde l'appelait, Nermine savait déjà que les mathématiciens étaient de drôles de zèbres; après tout, elle en avait un à la maison. Mais au cours des années qui avaient suivis, elle avait vu pire que Marcel. À titre de responsable du service de soutien aux professeurs, elle avait pu se rendre compte que le petit monde sur lequel elle devait veiller ne manquait pas de ces individus qui, sans être tout à fait déboussolés, donnaient tout de même parfois l'impression d'être un peu égarés.

D'un caractère accommodant, elle s'y était habituée sans peine. Somme toute, elle les trouvait plutôt gentils, en général; et souvent amusants, encore qu'ils ne s'en rendaient pas toujours compte. Elle était d'avis que les plus égarés étaient aussi les plus attachants, ceux qui donnaient du moins l'impression d'avoir le plus besoin d'elle. Sous le prétexte d'un petit problème à régler ou d'un renseignement à demander, ils venaient papoter longuement, parfois interminablement, de tout et de rien (surtout de rien) dans son bureau où, chose rare pour eux, ils se sentaient à l'aise. Curieusement (ou non), les plus loquaces d'entre eux étaient ceux qu'on n'entendait jamais en dehors de leurs cours, des huîtres qui ne s'ouvraient généralement que pour discourir en langage codé sur leur discipline.

En principe, Nermine n'était là que pour aider les professeurs à s'y retrouver dans la bureaucratie de l'institution et pour faciliter l'intégration des étrangers et de leur famille à leur nouveau pays. Mais dans les faits, victime de sa popularité, elle passait une bonne partie de son temps à écouter les plus désemparés, ceux qui avaient besoin de s'épancher, de pleurer sur une épaule, ou simplement de parler à quelqu'un qui n'était ni un étudiant ni un collègue, et qui avait au moins l'air de les écouter. Pour ceux-là, elle était une sorte de psychologue, version bonne-maman.

En réalité, elle ne se fatiguait pas de leur babillage; elle arrivait naturellement et sincèrement à s'intéresser à leurs petits tracas et à leurs états d'âme, à compatir, et souvent, accessoirement, à les aider. Mais parfois, en écoutant certains d'entre eux, elle se demandait

comment ils pourraient fonctionner dans un environnement de travail *normal*, hors du milieu universitaire, ce zoo protégé où leur bizarrerie était tolérée, sinon glorifiée lorsqu'elle arrivait à passer pour de l'originalité.

L'A.U.E. se targuait, pour le meilleur ou pour le pire, de dispenser une éducation à l'américaine, ce qui signifiait d'abord des frais de scolarité extravagants et, de l'avis de la plupart des Cairotes, un dangereux laxisme, autant dans l'enseignement que dans la discipline. À ceux qui accusaient ainsi l'institution de n'avoir rien d'américain que ses défauts, ses représentants rétorquaient que la haute administration, tout comme son siège social, était bien américaine, et que ses professeurs, bien qu'en grande majorité d'origine égyptienne, possédaient presque tous une expérience d'enseignement en Amérique du Nord, et souvent, même, la double nationalité. Mais le plus important, clamait haut et fort la publicité grandiloquente de l'université, était que ses étudiants constituaient la *crème* de la jeunesse égyptienne, celle qui formerait bientôt son élite. Et cela était indéniablement le cas si on entendait par-là la progéniture du gratin des affaires, une précision que ne manquaient d'ailleurs pas de faire les membres du corps professoral, qui pour des raisons évidentes, avaient toujours eu une définition différente de l'élitisme.

Nermine aimait se remémorer sa première rencontre avec Marcel. C'était au centre-ville. Il venait de traverser une rue achalandée (mais quelle rue ne l'est pas au Caire ?), sans se rendre compte qu'il avait passé à un cheveu d'être renversé. À la façon dont cet étranger à l'air ahuri fixait la feuille qu'il tenait à la main, elle en avait conclu qu'il devait s'agir d'un touriste un peu perdu qui consultait un plan de la ville. C'était pour elle une belle occasion de pratiquer son anglais.

– *May I help you ? Looking for something ?*

– Euh, non... *no... la', shoukran !*¹

Dans cette salade linguistique, Nermine avait déchiffré avec amusement deux mots d'arabe, la parade ultime que tous les guides touristiques prescrivent contre les assauts persistants des vendeurs de parfum et des chauffeurs de taxi. Mais elle avait aussi détecté un petit bout de français, une langue que sa mère, francophile et anglophobe comme tout Égyptien bien éduqué de sa génération, lui avait fait apprendre et aimer dès son plus jeune âge.

1. Non, merci !

La conversation s'étant donc établie dans cette langue, Nermine avait demandé à Marcel ce qu'il cherchait. Intimidé, ou peut-être parce qu'il avait le cerveau encore encombré par ses calculs, ce dernier lui répondit de manière tellement embrouillée qu'elle crut comprendre qu'il *cherchait* le café Riche. Après tout, au Caire, l'état normal d'un touriste, surtout lorsqu'il est muni d'un plan, est d'être égaré : s'il découvre, ô miracle, un nom de rue affiché à une intersection, il aura peu de chances de le retrouver sur son plan. Dans la capitale, les rues changent en effet tellement souvent de nom que les résidents eux-mêmes n'en connaissent pas toutes les versions, et ne s'en préoccupent guère de toute façon.

Mais en la circonstance, Marcel connaissait parfaitement le chemin du Riche, ayant pris l'habitude d'aller y fumer sa *chicha* en début de soirée une ou deux fois par semaine, au sortir du bureau. Constamment obsédé par ses recherches du moment, il trouvait que de changer d'environnement l'aidait à y jeter un regard neuf, à réorganiser ses idées. Il apportait toujours un bout de papier saturé d'équations et d'étranges diagrammes, qu'il lui arrivait de consulter même en marchant, au péril de sa vie. Chose certaine, à cette époque, il n'était jamais trop pressé de rentrer chez lui pour rejoindre cet appartement *bien trop grand pour lui seul*, comme il le dirait plus tard à Nermine.

Toujours est-il qu'il ne détrompa pas tout de suite son interlocutrice : ils marchèrent ensemble jusqu'au café, où elle entra avec lui pour lui dire un mot sur les personnages célèbres dont les photos couvraient les murs de l'établissement. Ce n'est que lorsque le serveur salua Marcel par son nom qu'il dut avouer qu'il vivait au Caire depuis deux ans déjà. Il semblait tellement embarrassé, tellement inoffensif, que Nermine ne put se sentir offusquée ; sans doute n'avait-il pas voulu se moquer. Et maintenant qu'elle le connaissait bien, elle comprenait mieux ce qui s'était passé : absorbé dans ses réflexions quand elle l'avait abordé, il avait mis trop de temps à comprendre la situation (il mettait parfois si longtemps à comprendre les choses les plus simples !). Si bien qu'il ne savait plus comment s'y prendre pour lui dire la vérité, alors qu'elle le *guidait* vers le Riche en lui racontant l'histoire de ce lieu mythique où Naguib Mahfouz et d'autres divinités du monde littéraire avaient naguère leurs tables réservées.

Surmontant sa timidité, Marcel l'invita à s'asseoir, un peu pour se justifier et beaucoup, comme il le lui dit bien des années plus tard,

parce qu'il était déjà sous son charme.

Quand on lui avait offert cet emploi de professeur à l'A.U.E., Marcel ne connaissait de l'Égypte que le canal de Suez, qu'il avait traversé autrefois, à l'époque où il servait comme jeune officier de pont sur un cargo grec. Il s'était alors souvenu de la forte impression que lui avait laissée la traversée du canal. Du haut de la timonerie, le contraste entre le bleu profond de cette étroite bande d'océan qui portait le navire et la pâleur du sable qui s'étendait à l'infini de chaque côté offrait un spectacle inédit, saisissant. Un spectacle exotique, certes, mais curieusement épuré, abstrait, qui avait fait resurgir dans sa mémoire le souvenir d'un de ces tableaux modernes composés de simples bandes verticales de couleurs. Cet étrange espace lui avait donné l'impression d'être hors du monde, à l'intérieur d'une parenthèse. Dans un passage entre deux univers qui n'avait rien de commun avec l'un ou l'autre.

Considérant l'offre de l'A.U.E., Marcel s'était demandé à quoi pouvait bien ressembler Le Caire. Il avait fait quelques recherches sommaires, qui ne manquèrent pas de raviver le souvenir des aventures de ses jeunes années. Échauffé par la nostalgie, et sans les responsabilités familiales qui servent d'excuse aux adultes pour renoncer à leurs rêves de jeunesse, il avait vite pris sa décision.

Emballé, il s'était immédiatement mis à lire tout ce qui lui tombait sous la main à propos de l'Égypte : histoire, géographie, politique... Tout y passait. Jusqu'à ce qu'il ait l'impression, à tort ou à raison, de parfaitement la connaître. Cela aurait pu lui valoir quelques surprises en arrivant sur place, mais il s'y était au contraire tout de suite trouvé à l'aise, chose assez curieuse pour quelqu'un qui ne s'était jamais senti tout à fait chez lui nulle part. Et il s'était rapidement considéré comme parfaitement intégré, accepté ; peut-être en avait-il simplement décidé ainsi.

C'est en partie ce mélange d'enthousiasme et de naïveté qui avait conquis le cœur de Nermine. Sans doute avait-elle aussi été touchée par cette gaucherie, cette fragilité qu'elle sentait chez cet homme dont le physique et les traits assez secs, anguleux, donnaient au contraire l'impression d'un tempérament fort et déterminé. Plus tard, elle s'était

étonnée de la gêne de Marcel dans ses rapports avec les gens, en particulier avec les femmes. Elle-même veuve, mais d'un mari qu'elle avait laissé, elle s'était demandé si cette maladresse provenait de sa timidité de vieux garçon, ou de sa nature idéaliste.

Progressivement, Marcel lui en apprit davantage sur son passé, en particulier sur l'histoire singulière de sa vie sentimentale. Embarqué assez jeune comme matelot sur un cargo libérien, encore puceau, les seules femmes qu'il avait connues (au sens biblique) au cours de ses années en mer étaient des *professionnelles* ; de celles qu'on trouve, ou qui vous trouvent, dans les quartiers jouxtant les ports de tous les continents. Un beau jour, une passion aussi soudaine qu'exclusive pour les mathématiques lui fit tout abandonner pour entrer à l'université sur le tard, une passion qui contribua peut-être à l'empêcher de se réadapter tout à fait à la vie terrestre. Cause ou refuge, les mathématiques, en quelque sorte, redéfinirent tout son univers ; du moins eurent-elles raison de sa libido. À son propre étonnement, il se satisfaisait de sa vie asexuée, jusqu'à se demander si tous ces discours sur la nécessité et les vertus d'une sexualité active ne relevaient pas de l'obsession auto-entretenu, sinon d'une propagande aux buts obscurs. Plus généralement, il en vint à douter d'à peu près tout ce que les gens dits normaux considèrent comme des évidences. Somme toute, jusqu'à sa rencontre avec Nermine, les seules certitudes qui restaient à Marcel se limitaient aux mathématiques.

Nermine finit donc par apprendre à quel point cet épisode du café Riche avait ébranlé Marcel, chamboulé ses repères. Elle en fut émue, et cela devait contribuer à les rapprocher davantage.

Mais déjà, peu après leur rencontre, et en dépit des plaisanteries de Nermine (« Ce que nous avons en commun ? Le besoin d'exotisme : j'aurais préféré un Texan à grand chapeau et lui, une danseuse du ventre, mais on prend ce qu'on trouve ! »), ces deux-là formaient un joli petit couple, aussi amoureux qu'on puisse l'être passé trente ans. Ils s'épousèrent rapidement et discrètement, Marcel ayant accepté de bonne grâce de se faire musulman pour leur éviter les ennuis, petits ou grands, que l'ambiguïté des lois et la rigidité des coutumes créaient dans les cas d'unions interconfessionnelles ; peut-être cette conversion titilla-t-elle même son *besoin d'exotisme*. Cela fut d'autant plus facile que ni lui ni Nermine (ni, plus important encore, le peu qui restait de la famille de celle-ci) ne prenaient la religion trop au sérieux.

Quelques mois plus tard, le responsable du service de soutien des professeurs à l'A.U.E. ayant démissionné (le pauvre n'avait pas tenu deux ans), Walid et Gaber suggérèrent à Nermin de poser sa candidature pour le poste vacant. Les deux collègues de Marcel, devenus entre-temps de grands amis, adoraient déjà Nermin, et si, comme ils le disaient, elle arrivait à supporter le plus tordu des professeurs, elle saurait sûrement dresser les autres. Elle obtint l'emploi un peu grâce à Gaber, qui n'avait pas lésiné sur le *lobbying*, et depuis, sa popularité à l'université était telle, que lorsqu'on présentait Marcel à de nouveaux venus comme *professeur au Département de mathématiques*, on ne manquait jamais d'ajouter : « Et le mari de Nermin ». L'effet dérideur était immédiat.

Le tempérament de Nermin, tout comme son apparence, contrastait fortement avec ceux de Marcel. Son caractère avenant, spontané, ses traits doux et agréables, et surtout, son éternel sourire, si lumineux sur son teint *asmar*², n'étaient pas étrangers à sa popularité à l'A.U.E.. Malgré tout, elle et Marcel partageaient largement les mêmes goûts et préférences. Leurs opinions politiques, nettement à gauche, rejoignaient celles de leur milieu, les parents de Nermin étant aussi tous deux professeurs, dans une université publique du Caire. Pendant la révolution de janvier 2011, on put voir souvent Nermin et Marcel sur la place Tahrir, parmi la foule de manifestants, comme on les vit pleurer avec les autres à l'annonce de la chute du *raïs*. Quant à leurs idées sur les forces de l'ordre, ils ne pouvaient qu'être d'accord avec les accusations de mauvais traitements qui pesaient sur elles. L'appartement de Marcel, qu'ils partageaient depuis leur mariage, étant situé juste en face du tristement célèbre poste de police de Qasr El Nil, ils avaient en effet souvent entendu, de leur fenêtre, le sang glacé, ces cris et ces interminables lamentations dont l'origine ne faisait aucun doute.

2. Un brun cuivré, teint caractéristique d'une partie de la population égyptienne.

Chapitre 3

Le Caire, 23 mars 2011

Face à l'immense place Tahrir, appuyé contre le mur d'enceinte de l'université, le cireur de chaussures était là, comme toujours. Et comme chaque fois qu'il passait devant lui, Marcel répondit à son coup d'œil narquois sur ses souliers empoussiérés par un bonjour empressé.

– *Sabah el kheir.*

Et comme toujours, l'autre lui souhaita en retour un *matin fleuri* bien appuyé, en articulant lentement, comme pour bien lui montrer qu'il n'était pas dupe, qu'il savait bien que le *khawaga*³ aurait eu tout le temps de s'arrêter, que le monde ne tournait pas si vite, après tout, même pour les professeurs de l'Université américaine d'Égypte :

– *Sabah el foul, ya bacha* »⁴

Le cireur se demandait-il ce qui retenait Marcel de s'arrêter pour lui permettre de le rendre plus présentable, et de lui laisser gagner quelques sous par la même occasion ? Il devait savoir que ce n'était pas de la pingrerie, puisqu'il le voyait souvent donner une pièce à la vieille aveugle qui avait sa place attitrée un peu plus loin, ou à l'unijambiste qui l'accompagnait parfois. Alors pourquoi ?

Marcel ne le savait pas vraiment lui-même. Il ne doutait pas de la compétence des cireurs du Caire. Une fois, alors qu'il était attablé dans un café du souk avec Walid et Gaber, il avait suivi leur exemple en confiant ses souliers à l'un d'eux, en échange d'un carré de carton pour isoler ses pieds déchaussés du sol, et ses chaussures lui étaient revenues plus étincelantes que jamais. Mais la situation était alors différente. Au café, il n'avait pas eu, comme il aurait maintenant à le faire, à se tenir debout devant un homme accroupi à ses pieds, à ne pas savoir où porter son regard ni quoi faire de ses mains. Bien assis, il avait pu continuer à échanger des plaisanteries avec ses amis sur l'état respectif de leurs godasses et sur n'importe quoi ; jouir du moment sans s'inquiéter de ce que pensait le cireur.

3. Terme un tantinet moqueur désignant un Occidental en Égypte, touriste ou résident.

4. Matin fleuri, mon pacha.

Pour éviter l'embarras avec le cireur de la place Tahrir, il aurait pu bien sûr engager la conversation avec lui, mais il craignait la tournure que cela risquait de prendre. Après les questions d'usage, si familières qu'il aurait sans doute su y répondre parfaitement malgré la faiblesse de son arabe, ses lacunes linguistiques auraient fini par se révéler, jusqu'à rendre la conversation de plus en plus pénible ; peut-être celle-ci se serait-elle même interrompue au milieu de nulle part et que le cireur aurait tiré les conclusions qui s'imposaient devant quelqu'un qui vivait en Égypte depuis bientôt vingt ans (leur échange tronqué viendrait de le lui apprendre, s'il ne le savait déjà), et qui ne maîtrisait pas mieux la langue du pays.

Or ce cireur anonyme n'était plus un inconnu. Ils s'étaient salués, regardés, souri des dizaines, sinon des centaines de fois. Marcel répugnait à l'idée de le décevoir, de trahir sa confiance, en quelque sorte.

Il avait soupesé bien des fois les deux alternatives qui s'offraient à lui s'il décidait de s'arrêter : ou bien il acceptait de converser et risquait l'humiliation, ou bien c'est lui qui humilierait le cireur en feignant de l'ignorer et en regardant droit devant lui, bien au-dessus de cet homme abaissé à ses pieds, occupé à faire reluire ses souliers. Pour Marcel, ce dilemme était plus terrifiant, plus insoluble que les problèmes auxquels il s'attaquait avec aplomb, mais sans témoins, dans ses activités de recherche.

Bien sûr, il savait parfaitement que ses craintes et ses hésitations étaient ridicules ; il se le disait chaque fois qu'il croisait le cireur en se rendant à son bureau. Et trois fois par semaine, depuis toutes ces années, il se convainquait qu'un jour, il se prendrait en main, cesserait de se construire tous ces obstacles, et que pour une fois, il arriverait au Département de mathématiques avec des chaussures bien propres, comme tout le monde.

Au Pavillon des sciences de l'université, l'ascenseur était encore en panne. Quand Marcel arriva enfin au sixième étage, essoufflé et de mauvaise humeur, il fut surpris d'y trouver une grande animation. Tous les employés de l'immeuble, professeurs, secrétaires et préposés

confondus, semblaient s'être donné rendez-vous dans l'étroit corridor où ils discutaient bruyamment dans une ambiance de surexcitation extraordinaire.

Les premières personnes qu'il aborda lui apprirent la terrible nouvelle : le professeur Gaber avait été retrouvé mort, apparemment assassiné. Abasourdi, Marcel interrogea à gauche et à droite, mais constata bien vite que si on parlait beaucoup, on en savait en réalité très peu. La porte du bureau de Gaber était sous scellé, et Walid était parti avec les inspecteurs de police et les employés de la Sécurité avant même d'avoir pu parler avec les autres. Mais Mahmoud, le *far-rash*⁵, avait bien vu : après qu'on eut enlevé le corps, il avait aperçu, par la porte du bureau laissée ouverte, la grande tache de sang sur le sol, autour de laquelle l'inspecteur et ses acolytes s'étaient affairés longuement ; il en avait eu des sueurs froides, sueurs qui lui revenaient à la seule idée de savoir qu'il allait bientôt devoir nettoyer tout cela.

Marcel apprit aussi que le *provost*⁶ Taylor et le doyen de la faculté étaient venus vers les dix heures, et qu'ils venaient tout juste de repartir. Il ne plaisait pas tellement, ce Taylor. Trop jeune, d'abord. Trop sérieux, aussi ; toujours tiré à quatre épingles, on aurait dit un employé de banque. Tout le contraire de son prédécesseur, un ancien professeur de sociologie. Un type *cool*, celui-là, tout à fait dans le ton. On se demandait bien pourquoi il était parti, d'ailleurs. Pour tout dire, on s'en méfiait, du nouveau, de ce Taylor trop bien mis. Clairement, il n'était pas *l'un des leurs*.

Le *provost* et le doyen, donc, avaient discuté quelques instants avec les membres du département, en particulier avec ceux que les policiers avaient interrogés un peu plus tôt. Avec l'accord des forces de l'ordre, ils avaient redonné l'accès aux bureaux, sauf à celui de Gaber, évidemment, et avaient suggéré que les professeurs qui s'en sentaient capables dispensent leurs cours, ou du moins, rencontrent leurs étudiants pour les informer du peu que l'on savait. Pour leur dire, somme toute, qu'on ne savait à peu près rien pour le moment et que l'administration enverrait bientôt un courriel à toute la petite communauté, employés et étudiants. Enfin, ils étaient priés de demander à tous d'éviter de répandre des rumeurs d'ici la fin de l'enquête.

5. Employé assigné aux tâches subalternes : ménage, courses et préparation du café.

6. Titre propre aux universités américaines, plus ou moins un vice-recteur aux affaires académiques.

Marcel imaginait déjà ce message *d'en haut* : encore une de ces interminables harangues du président, une épuisante sérénade de clichés dont la plus grande partie chanterait les louanges des employés, leur dévouement sans faille à la prestigieuse institution (*la meilleure du Moyen-Orient*), leur exceptionnel talent, leur ardeur au travail en cette année de tous les défis. Après cette grossière opération marketing tout droit sortie d'un manuel de *management*, et que Marcel qualifierait, comme d'habitude, de léchage de cul, le grand patron communicateur rappellerait le souci de transparence qui est au cœur même de la philosophie de l'université, laquelle, comme toujours, informerait ses membres sitôt qu'on en saurait davantage. À la fin, on n'aurait rien appris, sinon que le directeur du Département de mathématiques était décédé dans des circonstances à élucider, le reste du message pouvant se résumer en une phrase : « Inutile de m'appeler, vous n'en saurez pas plus ».

Dans les corridors du département, on s'interrogeait bien sûr à qui mieux mieux sur les motifs d'un tel crime, puisque cela semblait bien en être un. Gaber était strict, parfois même *très* strict, tant comme directeur que comme enseignant, mais personne ne pouvait imaginer que quelqu'un aurait pu lui en vouloir à ce point. S'agissait-il plutôt d'un accident survenu lors d'une échauffourée qui aurait dégénéré ? Mais avec qui ? Un voleur, un étudiant surpris en train de fouiller dans les projets d'examens ?

Personne à l'étage ne songeait à retourner au travail. À force d'étirer les hypothèses, d'étendre le champ des causes possibles, les conversations finirent par glisser vers ce dont tout le monde parlait deux mois après le début de ce fameux *printemps arabe*, c'est-à-dire de la détérioration de la sécurité. Tous ces vols, ces crimes, nul n'entendait jamais parler de ça, auparavant, en Égypte ! D'une manière ou d'une autre, pour sûr que c'était le fait des *felouls*, ces odieux fidèles de l'Ancien Régime qui infestaient toujours les services du ministère de l'Intérieur. C'était eux, évidemment, qui se trouvaient derrière l'évasion massive de la prison de Wadi Natroun, au plus chaud de la révolution ! Qui d'autre avait intérêt à instituer un climat de peur, dans le pays, pour provoquer une réaction de la population qui leur serait favorable ? Avec la complicité des policiers, bien sûr, cette racaille, cette bande de criminels en uniforme ! Trop heureux de se venger, ceux-là, et assez bêtes pour espérer que les Égyptiens, terrorisés, se

tourneraient alors vers eux ! Ah, mais non ! Le fier peuple de l'Égypte n'était pas dupe ! Il ne baisserait plus la tête, désormais, le temps des dictatures était terminé ! De tout cela, personne ne doutait, dans les corridors du Pavillon des sciences de l'A.U.E.

Depuis quelque temps, le citoyen cairote était tout de même devenu plus craintif. Surtout depuis que les policiers avaient disparu des rues, en accord avec leur tactique démoniaque pour laisser les criminels agir en toute impunité. La situation était chaotique, instable, mais s'il existait déjà, quelque part, des nostalgiques de l'ère Moubarak, on ne les entendait pas.

Sur tous ces sujets, Marcel pensait comme les autres ; comme ceux de la petite communauté de l'université, du moins. Mais pour l'instant, il n'avait aucune envie de discuter de politique ou de sécurité. Il était tout remué, voulait en savoir plus tout de suite, puis questionnait encore et encore tout le monde. Était-on même certain de la mort de Gaber ? Comment était-ce arrivé, exactement ? Qu'est-ce que Walid avait dit ? Personne n'avait donc interrogé la police ? Il essaya plusieurs fois d'appeler Walid sur son portable, mais sans succès. On avait beau lui dire que celui-ci devait être encore avec les inspecteurs, le prier d'être patient, il n'en pestait pas moins contre ceux qui ne répondaient jamais au téléphone, contre ces policiers qui n'avaient aucune considération pour les gens, alors qu'ils étaient ultimement responsables de tout ce bordel... Impossible de le calmer.

Au fil des ans, Gaber, Walid et Marcel étaient devenus un trio d'inséparables amis. Ils donnaient toujours l'impression de se chamailler, mais leur jeu ne trompait pas ceux qui les côtoyaient régulièrement. Pour tout le monde, ils constituaient avant tout le triumvirat qui présidait aux destinées du département ; à cause de leur ancienneté, certes, mais aussi et surtout parce qu'ils en avaient chacun à leur tour été le directeur. Les trois semblaient pourtant détester cette tâche ingrate qui ne s'accordait pas vraiment avec leurs inclinations, et de fait, chaque fin de mandat, ils se disputaient entre eux pour déterminer qui serait la prochaine victime de la succession. Ils en venaient même parfois à regretter le départ de Mazen, survenu dix ans plus tôt, lui dont le principal mérite se limitait à être le seul professeur à rechercher le futile prestige associé à cette corvée. Ainsi, et en dépit des opinions et des styles de gestion très différents des trois compères, qui donnaient souvent lieu à de bruyantes joutes orales lors des réu-

nions départementales, la décision finale du chef du moment était toujours acceptée par les deux autres, trop heureux de ne pas se retrouver dans les souliers directoriaux.

Marcel se résigna finalement à patienter, du moins jusqu'à ce qu'il revienne de son cours. Pas question pour lui de l'annuler, bien sûr. Au grand désespoir de ses étudiants, rien ne pouvait le convaincre d'annuler un cours. Au Sénat de l'université, il était d'ailleurs reconnu comme ce casse-pieds qui, chaque nouveau semestre, s'objectait bruyamment au calendrier suggéré parce qu'il contenait une ou deux journées de classe en moins que les trente prescrites. Depuis le temps, plus personne ne prenait la peine de relever ses objections. On le laissait vider son sac jusqu'à la fin de la période de questions, puis on passait au vote pour adopter à la quasi-unanimité le calendrier tronqué.

Donc, il donnerait son cours. Et avant d'aller en classe, comme toujours, il commettrait l'erreur de jeter un dernier coup d'œil à ses notes, une opération qui l'entraînerait dans des modifications à répétitions, qui finiraient par transformer lesdites notes en un illisible gribouillis. Mais au moins, cette fois-ci, son excès de zèle l'obligerait à se concentrer sur autre chose que cette histoire incroyable et incompréhensible : le meurtre de son ami Gaber.

Chapitre 4

23 mars, en après-midi

En revenant de son cours, Marcel n'essaya pas de contacter Walid. Cela aurait d'ailleurs été difficile puisque, comme cela se produisait souvent, son étudiant-vedette du moment le monopolisa jusqu'à ce qu'il doive se rendre à son deuxième cours. Il savait pourtant ce qui venait d'arriver, celui-là. Marcel en avait parlé en classe, et de toute façon, à l'université, tout le monde le savait déjà. Mais pour ce genre d'étudiant, rien ne passait avant les mathématiques. Il y en avait toujours un comme ça dans le groupe, parfois deux, des mordus qui répondaient en fait à sa propre passion pour *la reine des sciences*, et avec qui il pouvait passer des heures à papoter sur les mystères des nombres complexes ou le sens caché de la notion de continuité uniforme. Marcel n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait partager sa fascination pour cet univers à la beauté subtile et intransigeante.

En même temps, il détestait devoir le faire avec ceux qui n'en voulaient pas et ceux-là, c'étaient presque tous les autres : d'innocentes victimes dont le papa et la maman tenaient absolument à ce qu'ils obtiennent leur diplôme d'ingénieur, et qui subissaient l'enseignement exigeant du professeur de mathématiques comme une punition imméritée. Malgré tout, Marcel reconnaissait qu'il était de son devoir de s'intéresser à *tous* ses étudiants, de trouver le moyen de les motiver ; c'était son boulot. Mais au fond de lui-même, il avait toujours trouvé injuste et cruel d'imposer de tels efforts à ceux qui n'en avaient ni le goût ni les aptitudes. Une compassion qu'il exprimait à sa façon quand un confrère lui demandait, lors de congrès à l'étranger, comment étaient les étudiants égyptiens : « Tout comme les vôtres : presque tous nuls, les pauvres ».

Pourtant, en dépit de ses bonnes intentions et de ses moments d'attendrissement, il n'arrivait pas à modérer ses exigences ; de telle sorte que, mis à part quelques audacieux trompe-la-mort et une poignée d'inconditionnels zélotes, on fuyait ses cours comme la peste.

Comme bien d'autres professeurs, ce n'était pas l'enseignement qui avait attiré Marcel vers la vie académique. S'il y œuvrait, c'était

uniquement parce qu'il n'y avait pas vraiment d'autres possibilités pour survivre en faisant de la recherche en toute liberté dans un environnement approprié. Encore aujourd'hui, le seul plaisir qu'il éprouvait à enseigner se trouvait justement dans ces échanges avec les rares disciples qu'il attirait.

Après son deuxième cours, en parcourant les corridors Marcel pensa à Chérifa, qui devait sûrement l'attendre devant son bureau avec ses copies corrigées. Il lui avait bien dit, comme à ses autres assistants, de ne pas hésiter à entrer et à s'installer en l'attendant. Mais rien n'aurait pu la décider à poser un tel geste, qu'elle considérerait comme déplacé.

Marcel ne fermait jamais sa porte à clé, contrairement à plusieurs de ses collègues qui avaient commencé à le faire peu après le début des troubles, en janvier. Mais pourquoi l'aurait-il fait, alors que de son côté du corridor, il était si facile d'accéder aux bureaux. On pouvait en effet s'y infiltrer sans trop de peine par les fenêtres, en se déplaçant sur les larges plateformes extérieures qui longeaient les étages. Pratiquement aucune de ces fenêtres ne fermait bien, et elles donnaient toutes opportunément sur l'une de ces affreuses dalles de ciment. Conçues pour que leur ombre tempère les ardeurs du soleil, celles-ci enlaidissaient épouvantablement l'édifice, mais Marcel les aimait bien, du fait qu'il les utilisait régulièrement pour accéder à la photocopieuse du département après les heures de fermeture. Ce n'était pas très orthodoxe, et les gardiens de sécurité du campus n'auraient sûrement pas aimé le voir se balader ainsi comme un voleur contre la façade au sixième niveau du bâtiment, mais il aimait bien le petit frisson de défendu que ce genre d'incartade lui procurait.

Depuis quelque temps, Marcel se servait aussi de cette curiosité architecturale pour suivre l'évolution de la situation à Tahrir. En marchant sur les dalles jusqu'au bord de la face ouest de l'immeuble, elle-même sans fenêtres, on se retrouvait tout juste devant l'immense place, aux premières loges. La vue y était splendide, glorieuse ! Les jours de manifestation, s'il n'était pas lui-même en bas avec les autres, il venait se poster là quelques instants, ne se lassant d'admirer les mouvements capricieux de la foule, la dynamique qui animait le grand square de fluctuations insolites qui lui remémoraient, au ralenti, la danse fantastique de bancs de poissons ou de volées d'oiseaux.

De là-haut, sur la gauche, la grande ligne droite de la rue Qasr El-Aini menant à Tahrir apparaissait dans toute son imposante largeur. L'impression qu'elle laissait alors à Marcel contrastait radicalement avec ce qu'il ressentait lorsqu'il la parcourait sur le kilomètre qui séparait l'université de son appartement de Garden City, un petit quartier qui, bien qu'ayant gardé son caractère plutôt résidentiel, ne méritait franchement plus son nom. Vue d'en haut, la rue Qasr El-Aini n'avait rien d'attrayant. Pas un mètre carré d'asphalte n'était visible. On ne voyait qu'un abominable ruban de ferraille, un affreux *patchwork* mouvant de voitures serrées les unes contre les autres. Et pourtant, ainsi détaché, loin de toute cette mécanique et du vacarme causé par les klaxons, Marcel choisissait d'en voir le côté fascinant, un tableau majestueux dans la grande chorégraphie du Caire. Sur son perchoir, le nez au vent, il lui venait des bouffées de gaieté, et une sensation étrange qui ressemblait à de la fierté, celle injustifiée de simplement être là, tout bêtement. Sans doute ce sentiment lui venait-il du prestige dont jouissait cette artère depuis ce fameux 28 janvier, alors que la foule de manifestants défilant vers Tahrir avait affronté si courageusement les forces de l'ancien régime, leurs matraques, leurs gaz lacrymogènes et leurs tireurs dissimulés sur les toits. Des tireurs dont certains se tenaient peut-être à l'endroit même où Marcel se trouvait. Ce jour-là était un vendredi, jour de congé hebdomadaire, et lui et Nermine étaient à la maison. De leur terrasse au dixième étage, la forêt des immeubles les empêchait de voir directement les héros de ce premier jour de la révolution, mais ils avaient pu suivre la lente progression de la foule grâce à la trace des gaz lacrymogènes qui striait le ciel, et à la fumée noire des pneus ou des camions de police en flammes. Bouleversés, des heures durant, ils avaient entendu les cris, les coups de feu, le *boupp* étouffé des cannettes de gaz qu'on tirait sans relâche, et le bruit de la tôle des véhicules martelés par les pierres des manifestants.

Chérifa devait donc être là, debout, prête à attendre le professeur aussi longtemps qu'il le faudrait. Sans dire un mot, elle lui tendrait les copies quand il arriverait, puis comme chaque fois, il la forcerait à

entrer et à s'asseoir pour lui demander ce qu'elle pensait du travail des étudiants, ou quelque chose du genre, autant pour le savoir que pour dégeler l'atmosphère. Elle répondrait clairement, avec force détails et recommandations, et Marcel s'interrogerait une fois de plus sur le comportement trop réservé de son assistante. Était-ce vraiment de la timidité ? Bien sûr, le milieu académique, celui des mathématiciens en particulier, ne manquait pas de ces personnages emmurés, boîtes noires qui rougissaient quand on leur adressait la parole, et qui ne savaient trop comment répondre à un simple bonjour. Mais le cas Chérifa lui paraissait tout autre. Elle n'était pas hésitante ou embarrassée, et quand elle parlait elle le faisait avec assurance. Il semblait plutôt qu'elle agissait selon des règles particulières, différentes du commun des mortels. Comme si elle suivait un code rigide, précis, mais dont elle seule connaissait les principes directeurs. La religion y était-elle pour quelque chose ? Cela paraissait peu vraisemblable. Certes, elle était voilée, mais ni plus ni moins strictement que bien des étudiantes à l'Université américaine, et avec cette recherche d'élégance décontractée qui était la norme du moment chez les musulmanes de son milieu. Un milieu assez fortuné et assez libéral pour envoyer sa progéniture dans cette institution coûteuse et à la réputation quelque peu équivoque. Et puis, on ne l'avait jamais entendue parler de religion avec une ferveur ou un enthousiasme particulièrement appuyés. Il est vrai qu'elle parlait bien peu, Chérifa...

Marcel se demandait aussi ce qui l'empêchait d'entreprendre des études de doctorat, comme ses aptitudes auraient dû la pousser à le faire. Pourquoi avait-elle décidé de revenir en Égypte après l'obtention de son diplôme de maîtrise dans les pays du Golfe pour s'enfermer dans ce rôle subalterne, alors que la publication des résultats de sa thèse avait confirmé son fort potentiel, lui assurant vraisemblablement un soutien financier pour suivre un programme de troisième cycle dans une université prestigieuse ?

Avec ou sans son mystère, Chérifa faisait l'objet d'une compétition acharnée chez les professeurs du département. Compétente et dévouée, elle était de loin l'assistante la plus fiable. Jamais en retard, pas même de dix minutes, période de grâce qu'aucun Égyptien ne considérerait comme un *vrai* retard. Abusant sans vergogne de leur ancienneté et de leur complicité mutuelle, les trois vétérans réussissaient généralement à se la garder pour un de leurs cours, laissant les autres

se partager les miettes restantes ; un droit de cuissage, avait un jour plaisanté Marcel, alors qu'il se trouvait au café avec les deux autres. Personne n'avait ri, faute de connaître le sens de cette expression, mais les explications de leur collègue avaient donné lieu à de piquantes discussions sur les us et coutumes de leurs ancêtres respectifs.

À la question du professeur sur les résultats des devoirs, Chérifa répondrait peut-être encore que Mohamed lui donnait des soucis. Comme trop souvent, il n'aurait rien remis, alors que tous savaient qu'il pouvait résoudre sans effort les problèmes les plus tordus. Cet étudiant représentait le cas typique du jeune prodige *troublé*, incapable de se plier au minimum de règles que même les professeurs les plus flexibles ne pouvaient raisonnablement éviter d'exiger. Ce n'était pas par défi ou par mépris ; simplement, seul le diable savait pourquoi, il en était vraiment *incapable*.

Le jour précédant l'examen d'Analyse, Marcel pouvait bien avoir discuté d'égal à égal avec lui de questions beaucoup plus avancées, voyant clairement qu'il maîtrisait complètement le sujet, Mohamed ne se présenterait tout de même pas en classe le lendemain, pour une raison que lui-même n'arriverait pas à expliquer.]

Et cela lui arrivait à tout bout de champ. Une sorte d'état dépressif, semblait-il. Sinon, c'était un étudiant poli à qui on ne pouvait rien reprocher et qui surtout, ne réclamait aucun traitement de faveur. Peut-être pour cette raison, justement, on lui donnait le plus souvent une chance, un délai supplémentaire. Un nouvel examen pour lui seul, auquel il assurait que cette fois, il se présenterait. Il se sentait mieux, maintenant, disait-il. Mais une fois sur deux, ses démons l'empêchaient encore de s'y rendre.

Il n'y avait que Gaber qui ne lui accordait jamais de seconde chance, arguant que cela ne l'aidait pas, qu'il fallait le traiter comme les autres, et même, le *fouetter* davantage pour le forcer à *se prendre en main*, comme il disait. Malgré tout, il n'obtenait pas de meilleurs résultats que les autres, de sorte que, côté notes, Mohamed se tenait difficilement à flot. Il ne semblait pas en faire grand cas, mais il avait tort. Marcel le lui répétait : son dossier académique n'ayant pas fière allure, où irait-il avec de tels résultats ? Son seul rêve était d'entreprendre des études avancées dans une université renommée, mais comment lui écrire une lettre de recommandation clamant son immense talent sans expliquer la raison de ses notes calamiteuses, et suggérer ainsi

qu'il serait sans doute une source de contrariété perpétuelle pour son directeur de thèse ?

Marcel aurait bien voulu comprendre le comportement de son étudiant ; du moins, assez pour trouver une façon de l'aider. Mais déjà qu'il ne comprenait pas toujours très bien le fonctionnement des gens ordinaires, il ne comptait pas trop y arriver un jour.

Chérifa aussi, c'était un peu la boîte noire : qu'est-ce qui la faisait agir, elle, ou qui la retenait d'agir ? Quelle était son opinion sur ceci ou cela ? Marcel aurait bien aimé entendre ce qu'elle avait à dire sur le meurtre de Gaber, tiens, connaître ses impressions, savoir ce qui lui venait à l'esprit. Avait-elle des conjectures ? Pas facile de la faire parler, cela demanderait de la persévérance pour n'obtenir, au final, que très peu de choses. Peut-être essaierait-il quand même, plus tard. Mais pour le moment, il se sentait épuisé, vidé. Tout à l'heure, il demanderait plutôt à son assistante si elle pouvait le remplacer pour son heure de disponibilité. Il venait rarement des étudiants, en fin d'après-midi, et s'il se retrouvait seul dans son bureau, sans que rien ne l'oblige à penser à autre chose, il ne ferait que se ronger les sangs. Elle n'aurait qu'à rester là, bien assise, pour une petite heure. Lui n'avait envie que de rentrer à la maison, de s'allonger sur son fauteuil à bascule, le seul qui lui permettait d'oublier ses maux de dos, avec un bon roman, quelque chose de pas trop lourd. S'il arrivait à se calmer, à s'absorber dans sa lecture, peut-être finirait-il même par s'endormir. Il n'essaierait pas de téléphoner à Walid avant tard en soirée. Ils pourraient alors parler tranquillement.

En arrivant à son bureau, Marcel constata avec étonnement que Chérifa ne l'attendait pas près de la porte. Il alla à sa boîte aux lettres et y trouva les copies des devoirs, dûment corrigées. Au secrétariat du département, on lui dit que son assistante était venue un peu plus tôt qu'à son habitude. Elle paraissait ébranlée quand on lui avait appris pour le professeur Gaber ; rien d'étonnant à cela, bien sûr. Mais elle n'avait rien dit, et personne ne l'avait revue depuis.

Bon, après tout c'était normal. Chérifa avait toujours semblé plutôt froide, mais les gens qui paraissaient les plus réservés n'étaient-ils pas souvent, au fond, les plus émotifs ? Et puis il s'agissait tout de même d'un meurtre ; du meurtre de quelqu'un qu'elle voyait presque tous les jours, avec qui elle travaillait. Elle n'était peut-être finalement pas si mystérieuse, Chérifa, juste une jeune femme sensible que

quelque chose, possiblement en lien avec sa passion pour les mathématiques, avait fait se refermer sur elle-même.

De retour à son bureau, Marcel essaya de s'intéresser aux devoirs de ses étudiants. N'y arrivant pas, il finit par se demander ce qu'il faisait là avec ses copies et ses heures de disponibilité à la con, alors que son ami venait d'être assassiné. Brusquement, il enfourna ses papiers dans sa serviette et sortit.

Marcher jusqu'à chez lui devrait lui faire du bien, songea-t-il, et lui permettre de se calmer un peu. En passant devant le cireur, il eut une brève hésitation, mais au même moment, son regard fut attiré par le miroitement d'une gigantesque flaque d'eau au centre de la place Tahrir. Le vaste promontoire était complètement inondé. Marcel se demandait ce qui avait bien pu arriver là. La dernière pluie, bien maigre, remontait à deux bons mois, et il ne voyait aucun travailleur ni aucune activité à proximité qui laissait croire à un bris de tuyau ou à un quelconque accident de ce genre. Même le char d'assaut avait disparu, ainsi que les soldats qui se tenaient habituellement autour. Encore le matin, ils y étaient; ils n'avaient d'ailleurs pas bougé depuis qu'on avait réussi à y déloger les campeurs. De vrais durs à cuire, ceux-là. Après la chute de Moubarak, rien n'avait pu les convaincre de lever le siège de leur plein gré, et ce, *tant que tous les objectifs de la révolution ne seraient pas atteints*. Autant dire à la prochaine période glaciaire.

Marcel crut soudain avoir compris. Il s'agissait sûrement d'une tactique : inonder la place pour éviter que les irréductibles n'y réinstallent leurs tentes. Les méthodes musclées utilisées par l'armée pour les évincer avaient soulevé un tel tollé, que celle-ci ne tenait évidemment pas à devoir renouveler l'expérience. Les militaires espéraient toujours sauvegarder ce qui restait de leur bonne réputation, arriver à se démarquer des policiers et de leurs méthodes. Et puis, ils avaient déjà assez à faire avec les centaines de manifestants en *sit-in* devant la Tour de la Télévision, sur la corniche un peu plus loin.

Marcel se demanda si c'était une bonne chose que le CSFA⁷ commence ainsi à utiliser des méthodes plus subtiles. Ces troupes seraient encore plus dangereux s'ils se mettaient maintenant à réfléchir...

7. Le Conseil Suprême des Forces Armées, au pouvoir depuis la démission de Moubarak.

Chapitre 5

23 mars, en soirée

En rentrant du bureau, Nermine trouva Marcel dans sa chaise longue, au salon, un livre ouvert sur l'estomac. Il venait tout juste de s'endormir, assurait-il, après avoir longuement essayé de se concentrer sur sa lecture. Toujours au fait de tout ce qui se passait à l'université, Nermine avait appris la mort de Gaber avant même que son mari ne l'appelle pour l'en avertir. Mais elle avait su aussi que les funérailles de Gaber auraient lieu le soir même, à la mosquée Omar Makram, pas très loin de chez eux. Elle avait d'ailleurs trouvé cela assez surprenant, car quoique la tradition musulmane prescrivait en principe l'exhumation la journée même du décès, on faisait couramment des exceptions dans des circonstances nettement moins dramatiques. Avait-on même eu le temps de faire une autopsie ?

En fin de compte, Marcel et Nermine n'apprirent pas grand-chose à la mosquée. Manifestement encore ébranlé, Walid se contenta de leur dire qu'il les appellerait plus tard pour leur donner des détails, l'endroit ne se prêtant évidemment pas aux longues explications et aux supputations. Il fut par contre plus bavard sur le fait que Salwa, son ex-femme, n'était pas là, ce que Nermine lui avait confirmé en revenant de la section réservée aux femmes. Il en fut très déçu et troublé, d'autant plus qu'il lui avait téléphoné dans l'après-midi pour l'informer de la nouvelle. Comment pouvait-elle *lui* faire ça ? Après tout, elle et Gaber s'entendaient à merveille. Ils étaient toujours à se taquiner quand ils se rencontraient. Même que ça l'agaçait, parfois. C'est vrai qu'elle n'avait revu personne de leur petite bande depuis qu'elle avait quitté Walid quelques mois auparavant, une décision qui avait pris tout le monde de court ; personne n'avait rien vu venir, pas même Walid, à ce qu'il leur en avait dit, et qu'il leur répétait sans cesse. Mais tout de même, cet événement malheureux aurait pu être l'occasion de reprendre contact... Après tout, ils restaient tous copains, non ? Marcel et Nermine auraient préféré que Walid leur raconte ce qu'il avait vu, au matin, et ce qu'il savait du meurtre de Gaber, plutôt que de l'entendre se questionner sans fin sur l'absence de Salwa. Ils se de-

mandaient d'ailleurs si celle-ci n'avait pas justement redouté que son ex lui pose encore ses sempiternelles questions, en plus d'exiger une fois de plus des explications sur ce qu'il avait bien pu lui faire pour mériter qu'elle l'abandonne ainsi, sans crier gare, *si cruellement* ; sans doute avait-elle eu raison sur ce point.

Après la prière et les cinq ou dix minutes passées sur le parvis à serrer des mains et se faire la bise en marmonnant les formules habituelles de sympathie, après avoir été présentés aux rares membres de la famille de Gaber qui s'étaient déplacés et que personne ne connaissait, Marcel et Nermine s'en retournèrent à la maison, laissant Walid accompagner le corps au cimetière, une tâche réservée aux hommes, selon la coutume.

L'ex-épouse et les enfants du défunt n'étaient évidemment pas venus aux obsèques : comment auraient-ils pu venir des États-Unis aussi rapidement ? Ils se rendraient sans doute aux condoléances quelques jours plus tard, à la même mosquée. On serrerait alors encore des mains, donnerait encore des bises, et passerait un quart d'heure à ne même pas prétendre écouter le récitant en sirotant un *saada*⁸, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

C'était tout de même dérangeant, cette absence. Triste, surtout. Mais c'était peut-être mieux ainsi, pensa Marcel. Il ne pouvait supporter l'épouvantable Héba, une gigantesque matrone originaire d'Alexandrie qui avait épousé Gaber juste avant leur départ pour l'Amérique, il y avait de cela bien longtemps. Trente ans plus tard, devant l'intransigeance de son mari, qui ne voulait pas en démordre, elle avait fini par consentir à aller *réessayer l'Égypte*, comme elle disait, mais à la condition expresse qu'au bout de deux ans, ils reviennent *chez eux* si elle en décidait ainsi. Pendant ces deux années, elle s'était montrée invivable, comptant les jours et expliquant à tout le monde qu'elle ne supportait plus rien de son pays d'origine, que celui-ci était encore plus sale et malodorant que lorsqu'elle l'avait quitté, qu'elle savait dès le départ qu'elle ne s'y ferait pas, qu'elle n'avait même pas apporté ses bijoux et qu'enfin, n'eût été l'entêtement de son idiot de mari, elle ne serait jamais revenue dans cet enfer. Ces extravagances, très gênantes pour Gaber, l'exaspéraient au plus haut point, et c'était sûrement là le but : lui rendre la vie suffisamment impossible pour le pousser à rentrer.

8. Café à la turque, toujours servi sans sucre, *saada*, aux funérailles.

Quoi qu'il en soit, au terme de cette période d'essai, Héba s'était empressée de retourner dans sa chère *mansion* d'Ithaca, tout près de la prestigieuse Université Cornell où Gaber, avait-elle espéré, viendrait reprendre son poste de professeur. Mais il avait refusé de la suivre.

Cette histoire avait très mal fini : un procès aux États-Unis au cours duquel Héba avait prétendu, entre autres horreurs, que son époux avait tenté de séquestrer l'une de ses filles au Caire. Une accusation terriblement efficace, en particulier en Amérique ; une manigance d'avocat qui ne pouvait manquer d'atteindre l'objectif ultime : obtenir le divorce et extorquer la plus grande partie du salaire de Gaber en guise de pension alimentaire. Du pur banditisme, de l'avis de Marcel, qui s'était quand même demandé, pendant un instant, par quel curieux hasard, dans ces guerres familiales, ce sont toujours nos amis les plus proches qui se retrouvent du côté des victimes innocentes ; pourquoi était-ce donc toujours *l'autre*, le vilain ? Gaber avait-il, en réalité, un côté sombre qu'il ne lui connaissait pas ? Et d'ailleurs, comment Héba avait-elle réussi à convaincre deux de leurs enfants, pourtant déjà adultes, de refuser désormais tout contact avec leur père, si celui-ci n'avait rien à se reprocher ?

Ce qui était clair pour Marcel, en tout cas, c'est que l'ex de Gaber était aussi aimable qu'un char d'assaut. Il n'y avait que Nermine qui avait réussi à la supporter durant les deux années qu'elle avait vécues au Caire. Mais ça, ça ne voulait rien dire, puisque Nermine s'entendait bien avec tout le monde ; c'était son métier, après tout.

Chapitre 6

Chérifa

« Maman me fait de plus en plus d'allusions, me pose de plus en plus de questions sur mes collègues à l'université, sur les gens que j'y rencontre. Comme si je ne voyais pas à quoi elle veut en venir !

Mais qui voudrait d'une *crack* en math ? Pauvre maman, écartelée entre son devoir de mère et son désir de garder son grand bébé auprès d'elle. Son bébé ! Si elle savait !

Comprendrait-elle ? Elle n'a pas senti, à mon retour de là-bas, que j'avais changé, que j'étais devenu une femme. J'aimerais tant lui en parler, tout lui raconter. Bien sûr, c'est impossible, tu as raison.

Et pourtant tout cela était si beau, si pur, qu'y aurait-il à cacher ? »

Chapitre 7

24 mars 2011

Au début du XX^e siècle, Henri Poincaré publia un ouvrage dans lequel il décrivait de quelle façon étrange il avait découvert, quelques années plus tôt, ses fameuses *fonctions fuschien*nes. Au moment où il allait monter dans l'omnibus, alors qu'il pensait à toute autre chose, l'idée lui était venue d'un coup, parfaitement claire. Pas vraiment une idée, en fait, plutôt une vision, une illumination soudaine, arrivée de nulle part.

Pour expliquer le phénomène, le grand homme suggérerait qu'après avoir interrompu une période de concentration intense et soutenue sur un problème, le cerveau pouvait continuer *seul*, sans son propriétaire, si on peut dire, à s'acharner dessus, quelque part dans son arrière-cour, hors du champ conscient. Marcel et Gaber s'étaient étonnés du fait que Walid n'ait jamais rien entendu de cette histoire ni des explications de Poincaré. Ils l'avaient même assuré que ce genre de choses leur était arrivé à plusieurs reprises, encore que, bien évidemment, leurs propres illuminations n'avaient révélé que des idées beaucoup plus modestes, quand ce n'était pas, tout simplement, de fausses pistes. Mais leur soudaineté, leur apparition totalement hors contexte constituaient un phénomène désormais bien connu. Du moins, chez les mathématiciens.

Se disant plus amusé qu'impressionné par ces déclarations, Walid avait rétorqué que ses recherches à lui ne se nourrissaient pas de tels miracles. En réalité, cette histoire avait confirmé sa conviction intime qu'il n'était pas aussi doué que ses deux amis, mais il avait préféré leur dire sur un ton moqueur que, d'une part, puisqu'il s'occupait de mathématiques appliquées, il ne devait pas être *aussi mathématicien* que Marcel et que, d'autre part, il était soulagé de n'être pas aussi infatigable et acharné que Gaber, des qualités qui, bien qu'elles aient fait de lui un statisticien réputé sujet aux révélations surnaturelles, menaçaient sérieusement sa longévité.

Pourtant, en dépit de ses plaisanteries et de son scepticisme affiché, Walid ressentit bientôt avec force, mais dans un autre contexte,

cet *effet Poincaré*. Le lendemain de la découverte du corps de Gaber, au moment où il s'assit à son bureau pour la première fois depuis qu'il y avait appelé la Sécurité, et alors qu'il n'avait plus repensé à cette horrible tige fichée dans le cœur de son ami, il la vit tout à coup clairement, et *dans son entièreté*. Sans le moindre doute, il la reconnut parfaitement. Ce fut un tel choc, qu'il sentit sa tension monter d'un coup, sa poitrine prête à exploser. Il crut ne jamais s'être senti aussi mal, même lorsqu'il avait découvert Gaber sur le sol de son bureau. Cet objet assassin, il en était certain, appartenait à Marcel ! C'était bel et bien ce grand compas à pointes sèches, cet instrument qu'il utilisait à l'époque où il était officier de marine et qu'il gardait depuis comme un fétiche !

Plusieurs années auparavant, alors que Walid se trouvait dans le bureau de Marcel avec Gaber et Mazen, qui en ce temps-là était encore membre du département, ce dernier avait remarqué le compas dans une tasse à crayons posée sur la table. Marcel avait expliqué qu'il l'avait acquis lors de ses études de navigation au début des années 70 et qu'il l'avait suivi sur tous les navires sur lesquels il avait servi par la suite. Il était très attaché à cet objet, peut-être le dernier témoin de ce pan de sa vie passée, et ne s'en serait défait pour rien au monde. Quand il discutait avec quelqu'un ou qu'il s'absorbait dans ses pensées, il le sortait parfois de sa tasse, comme ça, sans raison, pour le seul plaisir de le manipuler. Une manie, quoi.

Gaber, qui ne manquait jamais une occasion de se moquer amicalement du *khawaga*, avait alors fait quelque plaisanterie sur l'*inquiétante* vénération de Marcel pour *ce bout de métal*. Relevant l'affront, ce dernier s'était lancé dans une description aussi enthousiaste que minutieuse de son talisman. D'abord, avait-il dit, même un esprit épais comme celui de Gaber devrait être capable de noter l'élégante simplicité de cet objet. Sans fioriture, solide et léger à la fois, il avait toutes les qualités d'un beau théorème, à supposer que son distingué collègue comprenne ce qui faisait la valeur d'un théorème. Certes, même si on pouvait remarquer que la dimension de l'instrument était parfaite (assez long pour rapporter de grandes distances sur la carte, mais pas trop pour en devenir encombrant), il ne s'agissait finalement que de deux tiges qui s'articulaient sur une charnière circulaire à son extrémité. Dépourvues, toutefois, et il tenait à le souligner, de ce petit bout supplémentaire au-delà de la charnière, cette disgracieuse

extension du compas des géomètres dont ceux-ci ont besoin pour tenir l'outil lorsqu'ils tracent leurs cercles. Mais ce qui faisait avant tout l'élégance de l'instrument, c'était justement la forme de ces tiges. Demandant d'un ton professoral toute l'attention de son assistance, Marcel avait fait remarquer que si l'on pouvait couper l'instrument perpendiculairement à l'axe longitudinal, on ferait apparaître deux triangles, un pour chaque bras, légèrement tronqués à l'un de leurs sommets. Lorsque le compas était fermé, les bases opposées à ces sommets s'accolaient sur les deux tiers de sa longueur ; mais si l'on déplaçait la coupe le long de l'axe, leur orientation s'inversait comme par magie quand on s'approchait de la jointure. Là où le pouce et l'index devaient tenir l'instrument, les triangles se touchaient maintenant à leur bout tronqué, de sorte qu'une pression de ces deux doigts l'un contre l'autre faisait s'écarter les tiges. Sans que l'autre main ait à intervenir, les autres doigts se glissaient alors naturellement dans l'interstice pour ajuster l'écartement des pointes à la distance voulue.

Mazen, toujours convivial à cette époque, avait manipulé l'instrument, demandé plus de détails sur son utilisation, puis manifesté bruyamment son admiration, sans manquer de souligner le *made in Germany* gravé sur le côté du compas, lui qui ne laissait personne oublier qu'il avait naguère obtenu son doctorat... pardon... son *Habilitation*, en Allemagne. Pince-sans-rire, Marcel avait observé qu'il était bien triste que des mathématiciens à l'esprit aussi raffiné que Mazen et lui-même doivent fricoter avec un béotien de statisticien qui ne pourrait jamais reconnaître le miracle d'élégance que constituait un tel objet, l'habile beauté de ce retournement des triangles au service d'un problème pratique. Ce à quoi Gaber avait rétorqué que, du savant exposé de Marcel, c'était surtout du cerveau de ce dernier qu'il commençait à comprendre le fonctionnement, et qu'il n'en était pas trop rassuré.

Walid se souvenait avec émotion de ces joyeux échanges du quatuor dans le bureau de l'un ou de l'autre. Cela pouvait commencer par une discussion sur un sujet anodin, telles une nouvelle exigence incompréhensible ou injustifiée de l'administration, des plaintes d'étudiants contre un professeur adjoint, ou l'inverse, ou encore, la lenteur exaspérante d'un assistant qui n'en finissait pas de corriger les devoirs. Plutôt que de s'abaisser à débattre sérieusement de ces menus tracas, les trois autres s'enfuyaient vers les hautes sphères,

évoquaient les grands principes, pontifiaient sur comment cela se passait dans la prestigieuse université Cornell ou chez les Allemands, etc. Comme l'évocation de ces idéaux élevés n'avait aucune chance de contribuer à résoudre les petits problèmes courants, cela tournait vite à l'échange de plaisanteries, aux taquineries entre Gaber et Marcel, ou aux sarcasmes contre les modèles teutons de Mazen. Walid, que les grandes déclarations faisaient invariablement bâiller, pouvait alors proposer la solution modeste, mais évidente, qui s'imposait : bâcler au plus vite et n'importe comment la dernière tâche idiote imposée par l'administration (personne ne lisait les rapports de toute façon), changer l'étudiant geignard de classe, donner un énième avertissement à l'assistant tire-au-flanc.

Tout cela revenant maintenant à la mémoire de Walid, son esprit s'y attardait sans doute pour repousser cette question aussi évidente que terrifiante : comment le compas de Marcel s'était-il retrouvé là ?

L'idée que son ami ait pu être mêlé à un crime, et à celui-là en particulier, était proprement inconcevable. Pourtant, même s'il se sentait très près de Marcel, qu'il ne s'était jamais posé de questions sur lui jusque-là, il se rendait maintenant compte qu'il y avait toute une partie de sa vie qui lui était obscure, mystérieuse. Étrange parcours, en effet, que celui de son collègue. Celui-ci n'avait jamais beaucoup parlé des dix années qu'il avait passées à bourlinguer sur les *tramp ships* avant d'entreprendre ses études de mathématiques, mais le peu qu'il en avait dit laissait supposer un univers inquiétant, où l'on pouvait côtoyer toutes sortes de gens et où il arrivait parfois de drôles de choses. Marcel avait même mentionné un jour, presque comme en passant, qu'il avait déjà obtenu un poste en remplacement d'un premier maître qui venait d'être assassiné à coups de couteau par un membre de l'équipage ! Le meurtrier ayant agi alors que le navire se trouvait au port, il avait réussi à fuir, mais une fois en mer, Marcel avait appris, sans qu'il puisse y faire grand-chose, que certains des matelots restés à bord lui avaient servi de complices. Et puis encore, cette histoire sur un rafiot grec dont le timonier avait disparu alors qu'ils étaient au beau milieu de l'Atlantique. Nul n'avait jamais pu savoir ce qui s'était produit, mais tout le monde restait convaincu que quelqu'un l'avait fait passer par-dessus bord. Marcel avait raconté tout cela sans vraiment faire preuve d'émotion ; « Ça jouait dur, parfois, sur ces bateaux-là », s'était-il contenté d'ajouter. Walid n'arrivait pas à se représenter son

ami au milieu de ce décor. Le Marcel qu'il connaissait avait-il un *côté pile*? Le fait de vivre plusieurs années dans un tel environnement avait-il pu gruger son sens moral, lui faire perdre ses repères? Et pourquoi avait-il quitté ce monde qu'il aimait tant, selon ses propres dires, alors même qu'il y occupait une fonction élevée et mieux rémunérée que son emploi actuel de professeur? Peut-on sans une *sérieuse* raison retourner sur les bancs d'école et repartir à zéro quand on est si bien établi? Juste parce qu'on s'est mis à aimer les mathématiques?

Walid se remémorait sa conversation de la veille avec Marcel. Après leur trop brève rencontre aux funérailles, il lui avait longuement parlé au téléphone. Il lui avait tout raconté : la découverte du corps, les heures éprouvantes passées au commissariat... Faute de pouvoir lui en apprendre davantage sur le meurtre lui-même, mais ne se décidant pas à clore la conversation, il lui avait décrit en détail l'intérieur du poste de police de Qasr El Nil, ce lugubre bâtiment que Marcel voyait tous les jours de la fenêtre de son salon. Cette ancienne villa, qui avait naguère connu ses heures de gloire, était maintenant dans un état de délabrement épouvantable. Depuis janvier, les manifestants l'avaient attaquée à répétition, mais ils n'avaient fait qu'achever le travail d'années de négligence chronique. Walid y avait passé plus de temps à attendre sur une chaise branlante dans le corridor qu'à répondre aux questions des inspecteurs. Quand il les avait finalement rencontrés, ceux-ci avaient surtout donné l'impression de vouloir comprendre ce que tous ces professeurs égyptiens faisaient à l'A.U.E., dans ce qu'ils semblaient considérer plus ou moins comme un avant-poste du gouvernement américain, sinon carrément comme un centre d'espionnage. Ils voulaient aussi savoir si ces gosses de riches à qui ils enseignaient, étaient de *vrais* Égyptiens. Tout au long de l'interrogatoire, Walid s'était senti traqué, comme si on l'accusait de quelque chose, à tout le moins d'une quelconque déficience patriotique. Depuis la révolution, on parlait beaucoup d'interférence étrangère, de complot occidental, d'*éléments extérieurs* œuvrant à *déstabiliser le pays* ; tous les arguments habituels des régimes encroûtés qui refusent de croire à leur impopularité. Les enquêteurs soupçonnaient-ils quelque dessous politique, dans cette affaire? Quoi qu'il en soit, hormis les questions de routine, on ne lui avait presque rien demandé sur les circonstances du meurtre, et les inspecteurs semblaient bien peu s'intéresser aux réponses.

Maintenant qu'il y pensait, il était surpris qu'on ne lui ait pas parlé du compas. Au cinéma, on s'intéressait toujours beaucoup à *l'arme du crime*. Sûrement que ces policiers-là n'écoutaient pas les séries télévisées...

Lui non plus n'avait pas parlé de l'arme à Marcel. En fait, il n'y avait même pas pensé ; que lui importait, vingt-quatre heures plus tôt, ce que le meurtrier avait utilisé ? Mais à présent qu'il savait que celle-ci appartenait à son ami, cela changeait tout. Que devait-il faire ?

Bon, il devait d'abord se calmer. Pour commencer, même s'il croyait *voir* ce fameux compas dans le corps de Gaber, de telles visions, ces illuminations soudaines à la *Poincaré*, pouvaient en réalité n'être que des illusions, de fausses pistes ; n'était-ce pas là, justement, ce que ses amis lui avaient dit ? Et puis, à la réflexion, s'il s'agissait vraiment du compas de Marcel, cela n'aurait pas de sens qu'il l'ait utilisé lui-même pour tuer quelqu'un avant de laisser la signature de son crime sur place. En fait, ce scénario prouvait plutôt que *ça ne pouvait pas* être Marcel... À moins, bien sûr, que dans l'énervement...

Brusquement Walid se secoua. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Où allait-il comme ça ? Décidément, il devait être encore drôlement ébranlé pour se mettre à divaguer de la sorte ! Comment pouvait-il soupçonner son ami, qu'il connaissait depuis une vingtaine d'années ? Si Marcel avait une personnalité aussi tordue, il l'aurait sûrement remarqué depuis tout ce temps !

Il n'avait pas besoin de se torturer avec tous ces raisonnements ! La première chose à faire consistait à aller lui demander s'il l'avait toujours, son fameux gri-gri. Quoique... il pouvait aussi se rendre lui-même dans son bureau pour voir si le compas se trouvait toujours dans la tasse ? Oui, mais ... et s'il n'y était pas ?

Ahhh... pourquoi avait-il fallu que ce soit lui qui découvre le corps ?

Chapitre 8

Mazen

Mazen n'avait pas mis longtemps à se dénicher un nouveau poste de professeur après qu'on l'eut viré de l'A.U.E. Bien sûr, c'était à contrecœur qu'il avait dû s'exiler dans un de ces petits émirats du Golfe, réputés être ennuyants au possible. Mais il s'était vite fait une raison, se disant qu'au bout du compte, il se trouvait mieux là où il était maintenant, puisqu'on lui offrait plus et lui demandait moins. Avec le temps, il aimait surtout l'idée qu'on y reconnaissait davantage ses qualités d'enseignant, son expérience, et surtout, son sens du *leadership*. À peine un an après son arrivée, on lui avait en effet demandé d'assurer la direction du Département de mathématiques, une tâche qu'il assumait toujours depuis.

Il trouvait qu'il s'agissait d'une bien grande injustice qu'on lui avait faite, lui qui s'était dévoué pour l'Université américaine pendant tant d'années. Il en voulait surtout à ces trois hypocrites bien-pensants qui l'avaient trahi, alors que c'était lui qui à l'époque, avait plaidé pour qu'on les engage comme professeurs : Walid d'abord, Marcel un peu après, et finalement Gaber, le pire de tous. Voilà bien en quoi ils différaient, lui et eux ; il avait des principes, lui, jamais il ne trahirait ses collègues ou mordrait la main qui le nourrissait.

Avec le temps, il avait fini par comprendre qui ils étaient vraiment, ces trois-là, des besogneux à l'esprit étroit, des *by-the-book* qui ne savaient que suivre stupidement des règles idiotes concoctées par de petits bureaucrates aussi bornés qu'eux. Bornés, froids, et ingrats, surtout. Lui, il avait toujours privilégié le côté humain dans son travail ; c'est ce qu'il appelait son *humanisme*. Évidemment, ça les faisait rigoler, ces imbéciles, ces sans-cœur ! Combien de fois lui avaient-ils fait des histoires parce qu'il voulait donner une dernière chance à un étudiant en difficulté, éviter de surcharger le contenu des cours, être tolérant envers un professeur à temps partiel ou un assistant qui avait tendance à arriver légèrement en retard ? Mais les pires querelles, elles avaient commencé quand ils s'étaient mis tous les trois à critiquer ses méthodes d'enseignement et à vouloir mettre leur nez dans sa

classe, cette enceinte sacrée entre toutes ! Là où une relation délicate, privilégiée, entre lui et ses élèves, devait pouvoir s'exprimer, se déployer en toute liberté. Comment avaient-ils pu adopter ces méthodes absurdes importées d'Amérique que l'administration tentait bêtement d'imposer ? Croyaient-ils réellement qu'un professeur pouvait ainsi juger ses pairs, s'immiscer dans cette subtile dynamique que constitue le déroulement du cours d'un *vrai* professeur ? Non, tout ça, c'était du *bluff*, du pur opportunisme ; ils étaient devenus de vrais lèche-bottes, prêts à tout pour se faire bien voir. Un jour, Gaber lui avait même dit :

– Tout ça, tes théories à la con, ce ne sont que des excuses pour cacher ta paresse, pour ne pas qu'on voie que tu ne fous plus rien dans tes cours et que tes étudiants n'y apprennent rien.

Quelle malice, quel esprit tordu ! Ces types-là étaient juste trop bêtes pour comprendre ses méthodes. Ou alors, ils étaient jaloux de ses bonnes évaluations par les étudiants, de ses bonnes relations avec eux.

Les premières années, ils avaient pourtant formé une belle équipe, tous les quatre. Ils s'invitaient chez les uns et les autres ou au restaurant, tandis qu'ils organisaient des sorties à l'extérieur du Caire les jours de congé. Chaque membre du département était alors invité et c'était lui, Mazen, qui planifiait toujours ces activités en commun, qui créait les conditions pour préserver cette magnifique atmosphère qui régnait entre eux, qui était l'âme de cette belle famille ! Quelle importance avaient les petites libertés qu'il prenait parfois avec certaines règles procédurières, si cela favorisait la bonne entente et la collaboration ?

C'est Gaber qui avait tout gâché. Quel prétentieux, celui-là ! Lui, Mazen, aurait dû le voir dès le début que ce *m'as-tu-vu* serait incapable de se réadapter au Caire. Il suffisait de voir sa façon de rappeler constamment qu'il arrivait de l'Université Cornell, et quoi encore ! Tous ces Égyptiens qui ont passé trop de temps à l'étranger et qui décident subitement de revenir sous prétexte de *servir leur pays* font non seulement preuve d'une vanité sans bornes, mais par-dessus tout, d'une incroyable naïveté. En général, leur famille ne tient d'ailleurs pas bien longtemps, et tout le monde replie bientôt bagage. C'est ce qui était arrivé à Gaber, sauf que lui s'était entêté à rester, et qu'à présent, il se retrouvait tout seul au Caire, divorcé, coupé de ses enfants,

et apparemment déterminé à faire payer tout le monde pour son erreur. Personne n'était plus entêté, plus sûr de lui que cet idiot. Il restait convaincu qu'il était de son devoir de rendre à son pays ce que celui-ci lui avait donné, comme il le disait, de le faire profiter de ce qu'il avait acquis à l'étranger grâce à une bourse du gouvernement, et patati et patata... Son devoir ! Quelles fadaïses ! Le pays se passait très bien de lui avant qu'il ne décide d'y revenir, et l'A.U.E. tout autant !

Jusqu'à l'arrivée de Gaber, Mazen s'en souvenait, même les réunions départementales représentaient de vraies parties de plaisir ; l'atmosphère était formidable. Petit à petit, avec ses prétentions et ses conceptions rigides, Gaber était parvenu à tout pervertir, et à la longue, les deux autres avaient fini par plier, *s'adapter* et montrer leurs vrais visages. Devant l'influence que Gaber exerçait *en haut lieu* (Dieu sait pourquoi), ils avaient compris où se situaient leurs intérêts, de quel côté ils devaient se mettre. Walid, cette fiche molle, et Marcel, cet agité immature... Des opportunistes, des hypocrites, voilà tout !

Par moments, Mazen se disait qu'en réalité, on ne l'avait pas vraiment mis à la porte de l'A.U.E. Dans les faits, il était parti de son plein gré puisqu'on lui avait laissé le choix de contester l'absurde accusation de plagiat dont il faisait l'objet. Il se demandait s'il avait alors eu raison de céder à ce chantage. Il aurait peut-être dû leur tenir tête, leur faire un procès, faire éclater la vérité et dénoncer cette mascarade.

Tout le monde savait ce que représentait un vrai plagiat, après tout. Comme dans le cas de Bayoumi, par exemple, survenu une dizaine d'années plus tôt. Le département l'avait saqué lorsque le *Bulletin of the Austrian Mathematical Society* avait publié côte à côte l'article qu'il leur avait soumis et celui, presque identique, qu'un Vietnamien avait déjà publié ailleurs. Quel abruti, tout de même, ce Bayoumi. Il aurait pu au moins se donner la peine de réécrire le papier, de reformuler et de modifier suffisamment la ligne de raisonnement pour laisser planer des doutes. Une telle paresse et une telle bêtise méritaient déjà qu'on se débarrasse de lui !

Ce qu'il avait fait, lui, Mazen, ne se comparait en rien à une fraude de ce genre. Son article n'était peut-être pas de tout premier ordre, il l'admettait, mais les trois quarts de ce que les professeurs miteux de l'A.U.E. publiaient ne valaient certainement pas mieux ; ni alors ni maintenant. La vraie fraude résidait plutôt dans ces grands

discours de l'administration sur la prétendue *vocation de recherche* de ce minable *college* prétentieux. Les derniers temps, le président s'était même mis à rêver tout haut avec son plan de faire de l'A.U.E. une *world class university*. Du vrai délire ! Même ce demeuré, cette grande asperge sans cervelle, devait bien savoir qu'on ne peut pas faire de la recherche sérieuse sans un programme de maîtrise ou de doctorat, et surtout, avec une charge d'enseignement de trois cours par semestre !

En somme, qu'est-ce qu'il avait fait, lui, Mazen ? Comme bien d'autres, et pour satisfaire les exigences de cette administration qui prenait ses rêves pour des réalités, il avait choisi un journal pas trop regardant avant de lui envoyer des travaux qui, bien que de modeste valeur, émanaient tout de même de sa propre main ! Il est vrai que ses conclusions dérivait de mathématiques connues et se développaient à partir de bases établies, mais on n'allait tout de même pas chaque fois réinventer la roue. Walid avait sûrement été poussé par Gaber pour s'acharner à ce point sur le détail de ses publications, jusqu'à finir par y déceler une suite d'équations qui ressemblait suffisamment à celle d'un quelconque ouvrage de référence pour créer une suspicion injustifiée dans un esprit peu entraîné. Mais qu'y avait-il d'inhabituel à ce qu'un auteur rappelle des développements connus, pour que ses lecteurs puissent bien voir ce qu'il y apporte de nouveau ? Il n'y a rien de plus normal ! De toute façon, personne ne serait assez stupide pour plagier ce type d'ouvrage ! On pille des idées dans un article de recherche, de préférence dans un journal obscur, pas dans un *textbook* que tout le monde utilise ! Décidément, les trois crapules avaient bien calculé leur coup. Ils savaient parfaitement que des administrateurs sans formation scientifique ignoraient tout des us et coutumes des mathématiciens dans leurs publications et qu'ils ne pourraient pas distinguer ce qui est normal de ce qui ne l'est pas. Pas de doute, ils allaient mordre à l'hameçon.

Tout de même de beaux salauds aussi, ceux-là ! Des fainéants, des trouillards ! Plutôt que de prendre leurs responsabilités, de conduire une enquête, ils s'en étaient lavé les mains et l'avaient laissé décider s'il voulait lui-même poursuivre ses accusateurs ou démissionner sans faire de bruit. Lui faire ça après vingt ans de service !

Finalement, il se disait que c'est le dégoût qui l'avait décidé à partir.

Chapitre 9

27 mars 2011

Ça n'allait pas très fort pour Walid. Déjà avant le meurtre de Gaber, ses petits problèmes de santé et ses spasmes d'angoisse avaient commencé à occuper le vide laissé par le départ de Salwa et des enfants. Il se demandait ce qu'il pouvait bien avoir fait pour mériter un tel traitement, lui si tolérant, si patient. Peut-être l'avait-il trop été, justement. Trop *mou*, voilà le terme que Salwa avait un jour employé. Elle pouvait être si cruelle, parfois ! Mais elle se montrait si souvent impulsive, qu'il se persuadait qu'il valait mieux la laisser aller jusqu'au bout de ses crises, les laisser s'épuiser d'elles-mêmes, éviter de les alimenter. Elle explosait comme ça, sans prévenir, mais cela ne durait jamais bien longtemps, tout allait déjà mieux le lendemain. Sauf que cette fois, la crise devait durer. Et durait encore. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qui avait changé ?

L'après-midi du meurtre, Walid lui avait téléphoné pour la prévenir. Après tout, Gaber était un ami de la famille. Il les faisait toujours beaucoup rire, elle et les enfants, quand ils se rencontraient. Walid avait voulu partager son désarroi et sa tristesse avec elle, sentir au moins une sorte de solidarité, quelque chose qui eut pu les rapprocher. Il avait même espéré qu'après les funérailles, elle accepte de venir à la maison, ou qu'ils puissent tous se rencontrer quelque part.

Or, son comportement l'avait non seulement déçu, mais déconcerté au plus haut point. Le plus étonnant, c'est qu'elle n'avait posé aucune question au téléphone. Alors qu'il parlait, qu'il donnait des détails, elle ne disait rien, ne manifestait aucune surprise. Comme si elle savait déjà, ou si ce qu'il lui racontait la laissait indifférente. Pourtant, quand elle avait enfin rompu le silence, elle semblait au bord des larmes ; il l'avait senti, il en était sûr. Sa voix tremblante contrastait étrangement avec ses paroles, qui n'exprimaient aucune émotion. Écortant la conversation, elle n'avait même pas clairement confirmé qu'elle se rendrait aux funérailles, comme Walid s'y attendait. Et finalement, elle n'était pas venue.

Déjà très affecté par ce pénible échange avec Salwa, voilà que le lendemain il se retrouvait aux prises avec cette étrange illumination, cette soudaine *révélation* au sujet du compas de Marcel. Le choc l'avait désarmé au point de ne plus savoir quoi faire ni quoi penser. Un moment il voulait parler à Marcel, l'instant d'après il ne savait plus, et hésitait. Si son ami avait été là, à son bureau, il serait sans doute allé le voir, mais le jeudi, Marcel n'enseignait pas. Il préférait travailler chez lui et n'allait certainement pas venir aux nouvelles, puisque Walid lui avait dit qu'il l'appellerait s'il en obtenait. Mais lui parler du compas au téléphone apparaissait évidemment impossible. Il avait pensé aller le voir chez lui en fin d'après-midi, car Garden City se situait tout près de l'université, mais il ne se décidait pas ; il aurait voulu d'abord voir si le compas se trouvait dans sa tasse. S'il s'y trouvait, il n'y aurait plus rien à discuter ! Sinon...

Il aurait pu facilement accéder au bureau de son collègue. Contrairement à lui, ce n'était pas son genre de s'aventurer sur la plateforme extérieure pour entrer par la fenêtre. En revanche, il pouvait toujours demander au *farrash* de lui ouvrir la porte ; on faisait cela couramment, dans le département, pour emprunter le bouquin d'un collègue absent, par exemple. Pourtant, à cela non plus il ne s'était pas résolu, comme s'il redoutait d'être soupçonné de quelque chose. Ou peut-être craignait-il, justement, de ne pas y trouver le compas, et de finir encore plus désarmé. Paralysé, privé de volonté, il avait passé toute la journée comme ça, à tergiverser, à se ronger les sangs.

Et il fallait que cette histoire tombe le dernier jour de la semaine ! Deux jours de plus à tourner en rond, à se poser les mêmes questions, à attendre jusqu'à dimanche, lorsque Marcel reviendrait au bureau. Il pourrait alors enfin s'asseoir avec lui pour tirer la situation au clair.

Deux jours, et surtout trois nuits. Des nuits solitaires, d'insomnies, où comme toujours, la partie primitive du cerveau prendrait le contrôle ; celle qui, perpétuellement sur la défensive, voyait le danger partout, se méfiait de tout, mâchait et remâchait les mêmes scénarios lugubres. Et de le savoir ne changeait pas grand-chose.

La nuit précédente, pour briser le cercle de ses obsessions nocturnes, Walid s'était levé, et avait allumé le téléviseur. Un de ces demeures qui parasitaient les ondes depuis quelque temps y ressassaient d'absurdes rumeurs de complots contre l'Égypte, de machinations orchestrées de Washington, de Tel-Aviv, de Téhéran, ou même, des trois

à la fois. Il affirmait que l'ennemi était partout. Le danger, disait-il, venait de tous ces étrangers, ces journalistes étrangers, ces prétendus experts étrangers qui n'y comprenaient rien, qui se permettaient de critiquer notre Armée, notre-Grande-Armée-entièrement-au-service-du-Peuple, et qui trompaient et démoralisaient la population.

Ébranlé par ces discours, mais ne voulant pas se retrouver seul à nouveau en se séparant totalement de cette présence virtuelle, Walid n'avait fait que couper le son. D'un air professoral, l'abominable Okasha, le pire de tous, débitait ses habituelles âneries derrière son pupitre. Engourdi de sommeil, le professeur était resté longtemps devant son téléviseur à regarder cette bouche qui s'ouvrait et se fermait pour rien, interminablement, et ces mains qui battaient l'air sans raison. Qu'est-ce que ce crétin trouvait donc à dire pendant tout ce temps ? Existait-il assez de mots disponibles dans le vocabulaire pour justifier ses sempiternelles gesticulations ? *Kalam fâdi*⁹ ! Muettes, les images parlaient tout autant, mais dans une autre langue. Ces bras en mouvement, ces mimiques, ces froncements de sourcils, ces airs offensés, ces petits airs malins, ces grands airs ; tout ça était plus explicite que les paroles. Cette gymnastique s'adressait directement aux tripes, sans intermédiaire : « Regardez-moi bien, disait-elle, voilà ce qu'il vous faut ressentir ».

Devant les singeries d'Okasha, sans que Walid ne sût pourquoi, les trois années d'études qu'il avait passées naguère aux États-Unis lui étaient revenues en mémoire. Il y avait bien longtemps de cela, mais il s'était souvenu comment il avait trouvé la vie formidable, là-bas, excitante. Ces années avaient sans doute été les plus belles de sa vie. Et pourtant, à cet instant, il sentait comme une idée pernicieuse infiltrer le souvenir de ses bons moments en Amérique, le sentiment que quelque chose de fondamental l'avait tout de même toujours séparé de ces gens là-bas, de *ces gens-là* ; une barrière peu visible, mais infranchissable, une différence *essentielle*. Et que finalement, à bien y penser, cette barrière se trouvait toujours là : il en côtoyait encore tous les jours, de ces gens, à l'A.U.E., et on pouvait s'entendre avec eux, les estimer, même, mais au bout du compte, ils restaient toujours des *khawagas*, mus par des motivations autres, des impulsions différentes. Ils seraient toujours, disons... *imprévisibles*. Pour un Égyptien, en tout cas. N'y avait-il pas un risque à totalement se fier à eux ?

9. Littéralement, « Paroles vides ».

Au matin, après quelques heures de sommeil, tout ce noir s'était apparemment dissipé. Ce n'était pas encore la fin du monde, le soleil avait accepté de se lever comme à son habitude. Pourtant, quelque chose restait de toutes ces divagations nocturnes ; comme une mauvaise odeur, légère, mais persistante. Un poison subtil, mais tenace.

Arrivé tôt au bureau, Walid attendit longtemps, impatiemment, l'arrivée de Marcel. Or, lorsque celui-ci se présenta au département et qu'il s'arrêta un instant pour le saluer et lui demander s'il avait des nouvelles, il ne le retint pas, se disant que dans un instant, il irait le voir dans son bureau. Toujours hésitant, il décida de se rendre d'abord au secrétariat, et en passant, de jeter un œil par la porte ouverte du bureau de Marcel pour tenter de voir si le compas se trouvait à sa place habituelle.

Arrivé devant le secrétariat, il resta toutefois plus indécis que jamais. Il n'avait cru voir que des stylos dans la tasse sur la table de Marcel, mais sans être sûr de rien. Il se dit qu'il n'avait plus le choix, qu'il devait aller lui parler, mais il se donna un dernier délai. Avant de se lancer, il le laisserait donner son cours. Après quoi, ils auraient tout leur temps pour discuter tranquillement.

Une heure plus tard, quand Walid se décida enfin à frapper à la porte du bureau de son collègue, il se demandait encore s'il parviendrait à aborder directement la question, ou s'il prétendrait plutôt vouloir lui parler d'autre chose. À cette fin, il avait prévu un autre sujet, assez délicat pour justifier l'air embarrassé qu'il ne manquerait pas d'afficher s'il ne trouvait pas le courage de parler du compas ; en l'occurrence, les misères continuelles que Salwa lui faisait subir avec cette histoire de divorce, cette répudiation qu'elle voulait lui arracher.

– Tu as cinq minutes, Marcel ?

– Non, mais entre tout de même... Je voudrais bien savoir ce qui te rend si poli, tout à coup ; tu me fais peur, mon vieux !

Comment Marcel pouvait-il encore plaisanter ? se demanda Walid. Il se résolut à plonger.

– C'est sérieux, j'ai une question à te poser.

– Je vois. La réponse est non. Je ne remplacerai pas Gaber, même pour les quelques mois qui restent. C'est ton tour. À tes ordres, chef !

– Mais non, arrête, c'est autre chose.

– Dis donc, c'est vrai que ça semble sérieux, tu es tout pâle. Assieds-toi.

Walid pouvait parfaitement voir, à présent, que le compas ne se trouvait pas sur le bureau. Pourtant, il se sentait déjà un peu mieux, plus calme. De parler à quelqu'un, à un visage familier, lui faisait du bien. Peu habitué à la solitude, cette fin de semaine à se tourmenter, à retourner les questions dans sa tête, seul, à revoir le corps de Gaber baignant dans son sang, tout cela avait altéré son jugement, il s'en rendait maintenant compte. Les habituelles boutades de Marcel et sa gentillesse contribuèrent à le rassurer et à lui faire retrouver son bon sens. Il n'y avait là que son vieil ami, le reste n'était que balivernes. Il s'assit, résolu à lui parler, à tout lui dire.

– Euh, voilà... je voulais te demander... ton fameux machin, ton compas de marin, tu l'as toujours ? Je ne le vois pas dans ta tasse.

– Mon compas de... ? Ah oui, mon compas. Drôle d'entrée en matière. Il te manque tellement ? Tu veux changer de carrière ?

– S'il te plaît, Marcel, réponds à la question.

– Bon, eh bien, euh... je ne le vois pas, là, tout de suite, dans ma tasse. Peut-être que Mahmoud l'a rangé dans un tiroir en faisant le ménage... Non... non, je ne le vois pas là non plus. C'est curieux, tout de même, je ne sais pas... il doit bien être quelque part... Ça m'embête, ça. Pourquoi cette question ? Tu l'as retrouvé ?

– Tu as une idée d'où il pourrait être ? Se pourrait-il que tu l'aies apporté à la maison ?

– Impossible. Ça, je m'en souviendrais ; il n'a pas bougé de ce bureau depuis des années.

– Tu l'as vu depuis la semaine dernière, depuis la mort de Gaber ?

– Euh, je ne sais pas trop, je n'ai pas fait attention. Qu'est-ce qui se passe ?

Walid était de plus en plus pâle et hésitant. Peut-être avait-il toujours cru, au fond de lui-même, et contre toute attente, que Marcel le retrouverait, son fameux compas. Que tout cela n'avait été qu'une illusion. Il finit par répondre :

– Euh... je crois savoir où il est

– ...

– Écoute, je suis à peu près sûr que... que l'arme du crime, c'est ton compas.

– ...

– Que c’est ton compas que j’ai vu planté dans la poitrine de Gaber.

– Mon compas ? Mais comment... Et c’est maintenant que tu me le dis ?

– Crois-moi, ça m’est seulement venu plus tard. Sur le coup, j’ai juste eu la vague impression que j’avais déjà vu ce truc-là quelque part. Ce n’est que le lendemain que ça m’a soudainement frappé comme une évidence... comme dans votre histoire de Poincaré, tu vois ?

– Hein ? Qu’est-ce qu’il vient faire là-dedans, Poincaré ? Écoute, c’est grave, tu es sûr de ce que tu dis ?

– Ben...

– Si tu ne t’en es pas aperçu tout de suite, alors ce n’est qu’une impression après-coup ? Ça joue des tours, ce genre de réminiscences, et...

– Bien sûr, bien sûr... Mais le fait est que tu ne l’as plus, ton compas. Tu le perds souvent, comme ça ?

– ...jamais... ça ne m’est jamais arrivé...

Walid et Marcel avaient continué à parler et à se questionner ainsi, jusqu’à ce que le premier doive se rendre à son cours. Chemin faisant, assez étrangement, il se sentait soulagé. Quoique désormais convaincu que le compas constituait bien l’arme du crime, il avait retrouvé sa confiance en son ami. Il le connaissait trop bien, Marcel n’aurait pas pu lui mentir aussi effrontément tout au long de cette conversation sans laisser paraître quelque chose, quelque malaise. Non, vraiment, ils étaient du même côté ; il n’était plus seul, ils allaient repenser à tout ça *ensemble*, essayer de comprendre ce qui avait pu se produire ; suivre l’enquête, attendre ensemble.

Walid se dit que ce dont il devait plutôt se méfier, c’était de lui-même, de ses nerfs à bout.

Chapitre 10

29 mars 2011

À tout bout de champ, Walid appelait Mokhtar, le chef de la Sécurité du campus, lequel, présumait-il, devait connaître un tas de gens susceptibles de lui glisser des informations sur l'enquête. Or, rien ne semblait bouger. Le calme plat. Mokhtar le priait d'être patient, en soulignant que cela ne faisait même pas une semaine que le meurtre avait eu lieu. Il lui répétait d'avoir confiance, qu'il maintenait le contact avec les enquêteurs, qu'on avançait petit à petit. Il ne pouvait en dire plus, ajoutait-il, sans qu'on sache réellement s'il en savait davantage.

Marcel, quant à lui, se demandait si les policiers travaillaient vraiment, en ce moment. À part ceux qu'il apercevait de sa fenêtre dans l'enceinte du poste de Qasr El Nil, les seuls qu'il avait vus depuis quelque temps se limitaient à ceux qui manifestaient sporadiquement devant le ministère de l'Intérieur. Maintenant, tout le monde descendait à la rue avec sa pancarte, comme si le simple fait de se débarrasser du pharaon aurait dû tout régler en deux mois, des salaires trop bas jusqu'à l'épidémie de diabète. Mais comment ces policiers osaient-ils défiler sur la voie publique et réclamer haut et fort ceci ou cela, le droit de porter la barbe et Dieu sait quoi encore ? Comment pouvaient-ils jouer les victimes, alors que l'une des principales raisons du soulèvement, tout au moins son élément déclencheur, était justement leur conduite ignoble, les arrestations arbitraires et les tortures qu'ils faisaient subir aux infortunés qui tombaient entre leurs mains ?

En arrivant près du campus, ce jour-là, Marcel vit de la fumée s'élever de l'espèce de forteresse qui abritait les bureaux du ministère de l'Intérieur. Il alla voir ce que se passait, et resta sidéré en apercevant un groupe de policiers, apparemment des bas de gamme, des sans-grade, qui scandaient des slogans à saveur syndicale devant l'édifice en flammes ! Quelques-uns de ses collègues de l'A.U.E. se trouvaient parmi les badauds qui prenaient des photos avec leur portable et qui, tout comme lui, se réjouissaient ostensiblement de cette opération d'autodestruction de l'institution la plus détestée d'Égypte. En réalité,

à bien y regarder, l'incendie n'était pas bien gros ; qui plus est, les manifestants n'en étaient peut-être pas à l'origine, puisque les flammes et la fumée semblaient provenir du troisième étage. Tout de même, le spectacle en valait la peine, surtout lorsque les pompiers arrivèrent finalement. Ils avaient mis un temps considérable pour retourner et positionner leur camion au travers des voitures garées en double file le long des trottoirs, avant de prendre le temps de discuter longuement et de s'y reprendre à deux fois pour déterminer l'angle optimal afin que leur échelle rejoigne le bon endroit. Apparemment, les pompiers non plus ne sympathisaient pas avec les forces de l'ordre.

Le feu avait pris nettement plus d'ampleur lorsque l'eau se décida enfin à jaillir des tuyaux, mais il fut tout de même très vite maîtrisé.

En arrivant à l'université, Marcel s'arrêta au bureau de Walid pour lui raconter l'incident. Sa description imagée du ballet des pompiers réussit à dérider son ami, qui dut admettre que cette révolution avait parfois des côtés divertissants.

Toujours troublés par l'histoire du compas, les deux amis tentèrent d'imaginer un scénario plausible pour expliquer les faits, mais sans succès. S'il leur fut relativement facile de concevoir une suite d'événements ayant pu mener à la fin tragique de Gaber : un voleur cédant à la panique ou un étudiant surpris la main dans le sac, ils ne parvinrent pas à s'expliquer la présence de ce sacré compas. Avant de commettre son geste, le criminel aurait d'abord dû visiter le bureau de Marcel (en entrant par la fenêtre, probablement), mais dans quel but ? Pour prendre l'ordinateur ? Le malfrat n'avait sûrement aucune raison de savoir que Marcel, contrairement à son habitude, avait apporté son ordinateur portable à la maison, le jour précédent, mais pourquoi aurait-il pris le compas sans même songer à emporter l'imprimante et le téléphone ? Avec les portables, c'était pourtant ce type d'articles que visait la récente vague de vols commis à l'A.U.E. Une vague somme toute bien modeste, à vrai dire. Quant à croire qu'on aurait pu vouloir lui subtiliser le résultat de ses recherches, il ne fallait pas rêver... On n'était pas à Hollywood !

Le crime pouvait-il au contraire avoir été prémédité ? Marcel se mit à émettre les hypothèses les plus biscornues, sautant rapidement d'une théorie à une autre. Comme à son habitude, il partait de prémisses plus ou moins arbitraires, à teneur politique ou familiale, mais

les faits ou le gros bon sens, alliés au regard incrédule de Walid, faisaient vite dérailler ses déductions. Le professeur ne manquait certes pas de sens logique, mais sous le coup d'une émotion, il réagissait avec trop de spontanéité, ce qui lui valait quelquefois des ennuis. Dans le domaine des conjectures, lui normalement plutôt prudent, devenait alors vite convaincu qu'il détenait la solution, avant de bientôt voir lui-même la faille. Puis aussitôt, il imaginait une solution alternative, laquelle s'avérait rapidement à son tour défectueuse, et ainsi de suite. En bout de ligne, il avait dit pas mal de bêtises et de contre-bêtises, au point de s'en trouver gêné et épuisé. Le syndrome de l'Euréka, qu'il appelait ça. Walid y était habitué et commençait déjà à bâiller lorsque Chérifa frappa à la porte ouverte, ce qui interrompit enfin Marcel.

– Bonjour, docteur Walid, bonjour, docteur Marcel.

– Bonjour, Chérifa, heureux de te voir rétablie. Assieds-toi.

– Non, merci... je voulais seulement m'excuser pour mon absence. Presque une semaine, c'est vraiment inacceptable.

– Mais non, que dis-tu ? C'est la première fois que tu t'absentes depuis les deux... non... trois ans que tu es avec nous ; tu as bien le droit d'être malade de temps en temps, comme tout le monde !

– Je tenais à vous dire que je n'étais pas vraiment malade... Un peu fiévreuse, peut-être, mais pas assez pour manquer à mes obligations. Je suis désolée pour les étudiants, aussi.

– Ne t'en fais donc pas, assieds-toi un peu.

– Non, merci. S'il n'y a rien d'important, je dois aller travailler. Les étudiants m'attendent et j'ai des corrections en retard.

– Bon, comme tu veux. À plus tard.

– Au revoir, docteur Marcel ; *maas salama*, doctor Walid.

Voilà, du Chérifa tout craché ! Rien à faire pour l'engager dans une conversation un tant soit peu personnelle.

– Il paraît qu'elle était passablement ébranlée quand on lui a appris, pour Gaber. Ça ne lui ressemble pas, constata Marcel.

– En tout cas, elle semble remise. Je veux dire... redevenue elle-même.

Chapitre 11

1 avril 2011

– Mais voyons, Marcel, au Caire, *tout le monde* est membre d'un club !

Quand Walid disait *tout le monde*, il fallait évidemment entendre les habitants de ce petit univers dans lequel lui et ses semblables évoluaient. Si l'on excluait les nouvelles fortunes, cela désignait surtout les descendants d'une certaine élite, incluant ces grandes familles qui avaient connu naguère leur heure de gloire en Égypte ; celles de gros industriels, de hauts fonctionnaires, d'artistes ou d'intellectuels jadis en vue. Depuis, ces dynasties avaient pour la plupart rétrogradé, sinon dégringolé, jusqu'à l'une des couches du dessus de la classe moyenne, ou plus bas encore. Éclopés à divers degrés de la période nassérienne, ils ne s'en tiraient en général pas trop mal, malgré ce qu'ils en disaient. C'était toutefois de leurs parents ou grands-parents que les représentants de la génération actuelle avaient hérité leur carte de membre, car ils auraient été bien incapables de payer les sommes extravagantes qu'on exigeait maintenant des nouveaux adhérents. En conséquence, la population des clubs les plus en vue se divisait essentiellement entre ces semi-aristocrates déclassés et les nouveaux riches issus de l'époque Sadate-Moubarak ; plus une poignée de *khawagas*, qui eux, pouvaient s'inscrire pour une durée limitée à condition de payer en dollars. Tous ces gens constituaient finalement une minorité privilégiée, mais sur un total de vingt millions de Cairotes, même un tout petit pourcentage signifiait beaucoup de monde. Assez, en tout cas, pour que de l'intérieur, noyés dans la masse de leurs semblables, les membres du club puissent se leurrer sur l'importance réelle de leur petit univers, sur sa représentativité ; pour qu'ils se croient réellement en Égypte.

Marcel avait résisté longtemps avant de s'inscrire à l'un de ces clubs. C'est son physiothérapeute qui l'avait contraint à se décider, en le menaçant des pires représailles s'il persistait à refuser les heures hebdomadaires de baignade qu'il lui prescrivait pour calmer ses maux de dos. Et pour lui, la piscine du Gezira Sporting Club était définitive-

vement la meilleure du Caire, c'est-à-dire la mieux chauffée. Mais il avait trouvé, depuis, d'autres vertus à cette institution. D'abord, le Gezira ne ressemblait en rien à ces *gentlemen's clubs* guindés qui l'horripilaient tant, et dont il avait un jour visité un exemplaire en Inde. En Égypte aussi il s'agissait d'un legs de l'occupation coloniale britannique, même qu'il était à l'origine interdit aux *natives* d'y mettre les pieds, mais il s'était furieusement égyptianisé depuis, et on comptait aujourd'hui très peu d'étrangers parmi ses deux cent mille membres.

La grande affaire, au Gezira Sporting Club, ce n'était pas le sport, ni même la piscine. L'âme du club, ce qui y amenait tous ces gens, c'étaient ses cafés ; là où, tout autour de leurs tables innombrables et disséminées à l'ombre des grands ficus se réunissait la masse des habitués.

Le week-end, on y venait surtout en famille, dont les plus volubiles avaient à leur tête de jeunes parents ambitieux à la recherche d'un parti favorable pour leur progéniture, laquelle se montrait trop réticente à sortir de l'univers ludique du *iPod* pour s'intéresser à ces manœuvres. Marcel trouvait ce spectacle exotique et charmant, lui qui ne croyait pas que de tels clubs pouvaient exister dans son pays d'origine, pays qu'il avait quitté à une époque où les tablettes, quand elles n'étaient pas de chocolat, servaient à ranger les assiettes ou les bibelots plutôt que les amis virtuels.

Les jours de semaine, en après-midi, les cafés devenaient le territoire presque exclusif de groupes de retraités. Le plus souvent, entre deux assoupissements, les plus âgés y ressassaient le temps béni d'avant Nasser, l'époque dorée de leurs privilèges. Aux autres tables, on assistait fréquemment à des discussions bruyantes et animées, en particulier depuis le début des *événements*. Marcel s'émerveillait chaque fois de ce spectacle, s'étonnait du contraste entre cette joyeuse animation et le morne ennui de la maison de retraite où ses parents étouffaient d'ennui et de solitude. Était-ce seulement une question de température ? Quoi qu'il en soit, c'est bien ici que lui finirait ses jours, sous un climat fait pour les vivants, où on pouvait être dehors, à l'air libre.

Comme d'autres scientifiques depuis Archimède, Marcel savait déjà qu'une demi-heure à mijoter dans son bain aidait parfois à faire évoluer des idées en apparence peu prometteuses : sans la bouée du stylo-et-papier, sans la distraction des ouvrages de référence, les

main dans le dos, pour ainsi dire, on est condamné à *penser large*, à imaginer librement, à laisser son esprit flotter. Lorsque survient un bout d'idée, faute de pouvoir se mettre à griffonner, et plutôt que de s'obstiner à vouloir tout vérifier tout de suite, on doit lui permettre d'avancer sans entraves, de prendre de la distance. Un peu trop de distance, souvent, mais il en sort de temps en temps du neuf, des liens inusités, un point de vue différent.

Marcel avait fini par se rendre compte qu'il pouvait obtenir un effet comparable en accomplissant ses ennuyeuses longueurs dans la piscine du club lorsque l'eau était assez chaude. Un effet plus réduit, plus fragile, sans doute, car il fallait qu'il se concentre davantage, ne serait-ce que pour éviter de s'abîmer le crâne à tous les cinquante mètres en atteignant les extrémités, mais il réussissait parfois à brasser quelques idées. Et puis au club, il pouvait ensuite aller s'installer à une table sous les arbres, avec cette fois stylo, papier et café, pour vérifier que, même si ce n'était pas encore tout à fait ça, il y avait peut-être là quelque chose ; quelque chose qu'il pouvait essayer de creuser en vue d'un prochain article, qui sait ?

Mais ce jour-là, au lendemain de sa conversation avec Walid, ce n'était pas les Groupoïdes de Zebb ou les Algèbres de Teste qui risquaient de lui bosseler la tête à chaque bout de la piscine. Habituellement, ses méditations, même lorsqu'elles devenaient plus intenses, plus concentrées, gardaient toujours quelque chose de ludique, d'agréable. Tout au contraire, la pensée de ce compas baladeur qui l'obsédait maintenant était lourde, menaçante, et le mettait sous tension. Elle le faisait nager trop vite, lui faisait perdre la cadence, de sorte qu'il s'essouffait et devait s'arrêter à tout bout de champ, étourdi et la gorge en feu. Il avait même avalé de l'eau par deux fois.

Pour lui, c'était déjà assez bouleversant de savoir que l'arme ayant servi à tuer Gaber soit son précieux fétiche, un objet auquel il en arrivait presque à s'identifier, mais il fallait en plus que son compas se trouve à cet instant même entre les mains de la police, qui risquait à tout moment de le soupçonner d'être impliqué dans le crime. N'ayant aucune confiance dans l'intégrité et les compétences des forces de l'ordre, il demeurait convaincu que celles-ci sauteraient aux conclusions au moindre indice. Pire, dans le chaos actuel, ce seraient peut-être les autorités militaires qui se chargeraient de le mettre au cachot. Dieu sait où, sans que personne ne puisse communiquer avec lui pour

l'aider. On voyait ça tout le temps, maintenant, c'était le règne de l'arbitraire.

Quand il avait appris que Walid était membre du Gezira, Marcel lui avait donné rendez-vous pour ce vendredi, après la prière du midi. Pour Nermine et son mari, la grande prière du vendredi représentait la période idéale pour se plonger dans la piscine, le moment béni où les baigneurs la désertaient pour se rendre à la mosquée ... ou pour ne pas laisser voir qu'ils n'y allaient pas. Ils s'accordaient cette petite heure pour patauger, autant pour satisfaire les exigences du toubib de Marcel que pour se creuser l'appétit.

En sortant du bain, ils se rendirent à la terrasse de l'Abou Sayid, où Walid, toujours affamé, avait déjà commandé des pigeons grillés pour tout le monde. Treize heures trente, c'était encore tôt pour le déjeuner, au Caire, mais il avait voulu s'assurer que les premiers volatiles seraient pour eux.

Marcel avait été surpris d'apprendre que son ami, qui vivait à Héliopolis, à l'autre bout de la ville, puisse être membre du Gezira. Son quartier possédait sans doute un club, voire plusieurs. Walid lui avait alors expliqué qu'à l'époque, ses grands-parents maternels habitaient au centre-ville, le *woust il balad*, et que dans leur milieu, c'était presque une obligation d'être membre de plusieurs clubs ; surtout du Gezira, le plus en vue. Sous condition de verser l'insignifiante cotisation annuelle, la famille pouvait garder son affiliation de génération en génération, de sorte que peu de gens se donnaient la peine de l'annuler, même ceux qui n'y allaient que très rarement. C'est ainsi que la population des plus anciens clubs avait démesurément augmenté au fil des ans, ce qui expliquait pourquoi quiconque voulant maintenant y adhérer devait déboursier une fortune, l'administration étant réticente à recruter de nouveaux membres.

— L'eau était bonne ?

— Très bonne, dit Nermine.

— Un peu froide, corrigea Marcel, pour qui l'eau n'était jamais assez chaude.

Walid versa du *lamun*¹⁰ dans les verres.

— On en a pour une bonne demi-heure au moins, le cuisinier vient tout juste d'arriver. J'ai commandé des pigeons, ça vous va ?

10. Jus de citron frais mousseux bien sucré, parfois agrémenté de menthe.

– Hmm... ouais, ça va, fit Marcel en regardant Nermin de travers.

Marcel n'aimait pas trop voir sa femme, qui avait un taux de cholestérol un poil au-dessus de la moyenne, manger de la nourriture aussi grasse. Et pourtant, c'était lui qui avait tous ces problèmes de santé, alors qu'elle, elle tenait toujours la grande forme. Et mince, en plus. Pas maigre, comme lui ; mince. Exaspérante de bonne santé, disait-il quand on lui demandait de ses nouvelles. Et elle adorait le pigeon, surtout quand il dégoulinait de graisse.

– Bravo, Walid, tu me sauves des plats de légumes de mon mari.

– Toujours prêt à rendre service !

– Mais je te tiendrai responsable de sa première crise cardiaque, menaça Marcel.

– À mon avis, tu seras mort bien avant son premier infarctus, lança Walid.

– Si on changeait de sujet ? proposa Marcel, vaincu. Depuis que tu m'en as parlé hier, je ressasse cette maudite histoire de compas. Ça m'a empêché de dormir.

– Tu manges trop de légumes, intervint Nermin. Ça ira mieux ce soir...

– Et tu as une hypothèse ? demanda Walid.

– Rien qui tienne vraiment la route. Et toi ?

– Rien non plus.

– Si ce n'est pas le résultat d'une suite de circonstances fortuites, se pourrait-il qu'on ait voulu faire accuser Marcel en utilisant un objet qui lui appartenait ? suggéra Nermin, qui aimait autant les énigmes qu'elle détestait les brocolis. Qui savait que le compas était à lui ?

– Beaucoup de gens dans le département connaissaient mon compas... Des professeurs, des assistants, le *farrash*, bien sûr... Mais c'est déjà assez difficile d'imaginer que quelqu'un aurait voulu tuer Gaber, il faudrait maintenant que ce quelqu'un m'en veuille aussi ?

– Pourrait-il y avoir une raison politique ? reprit Nermin. Chéri, tu t'occupes toujours de ce groupe qui échange des courriels, *Faculty For Palestine*, n'est-ce pas, et on a participé à pas mal de manif, même avant la chute de Moubarak. Et Gaber faisait partie de plusieurs organisations internationales, non ?

– C'est vrai que *Fac4Pal* était assez bruyant ; à défaut d'être vraiment efficace... Mais c'était il y a une dizaine d'années. Ça fait un

bon moment que le groupe se contente de recopier des liens internet à des articles de journaux en ligne. Il est devenu tellement inoffensif que c'est devenu gênant d'en être le membre le plus visible en tant que modérateur des échanges. Quant à Gaber, ce qu'il m'a dit au sujet des organisations auxquelles il collabore ne me paraît pas bien méchant. De toute façon, je n'ai rien à voir avec ça, moi. Et puis...

– Attendez ! interrompit Walid. Bien sûr qu'il y a quelqu'un qui vous en veut certainement encore à tous les deux ; et à moi aussi, d'ailleurs. Une personne qui sait très bien à qui appartient le compas ! Comment n'y avons-nous pas pensé ?

– Qui donc ?

– Mais voyons ! Mazen !

Les trois amis avaient déjà ingurgité pas mal de limonade lorsqu'ils retroussèrent leurs manches pour attaquer les pigeons, qui venaient enfin d'arriver. Ils avaient eu tout le temps pour chercher des arguments susceptibles de rendre plausible l'idée que Mazen ait pu être à l'origine du meurtre de Gaber, mais le résultat n'était pas très convaincant. Bien que leur collègue avait dû se sentir profondément humilié par son éviction, et un homme humilié peut se laisser aller aux pires folies, le camouflage de son licenciement en départ à la retraite semblait avoir parfaitement réussi. On devait s'être posé des questions ici et là, mais, chose surprenante, nul autre que les cinq ou six personnes impliquées dans cette mise en scène n'avait apparemment su ou compris ce qui s'était vraiment passé. Par la suite, on n'avait plus rien entendu sur le sujet. À l'heure actuelle, avec tous les chamboulements survenus entretemps au sein de l'administration de l'A.U.E., il ne devait plus rester, à l'université, que Marcel, Nermine et Walid qui connaissaient le fond de l'histoire. Il apparaissait donc difficile de croire qu'après toutes ces années, Mazen pût encore avoir la motivation pour échafauder une telle abomination. Surtout qu'il avait rapidement dégotté un poste de professeur dans le Golfe, et, pour ce qu'on en savait, qu'il semblait être installé bien confortablement, là-bas.

Il se pouvait toutefois que la blessure ait été plus profonde, la douleur plus tenace, et que dans l'ennui de son petit émirat trop douillet, Mazen ait continué à ronger son frein. D'autant plus que depuis janvier, l'Égypte se retrouvait sur toutes les chaînes d'information, se rappelant sans cesse à son bon souvenir. Dans ce cas, il était fort possible que le chaos dans lequel le pays venait de plonger lui soit apparu comme l'occasion à ne pas manquer pour exercer enfin sa vengeance. Et par les temps qui couraient, ce n'était certainement pas trop difficile de trouver un malfrat pour exécuter ses basses œuvres ; encore que cela n'allait pas sans risque, à commencer par les ennuis auxquels on pouvait s'attendre à fricoter avec le milieu des truands. Mais Mazen, malgré ses défauts, n'était certes pas un froussard. C'était d'ailleurs sa fronde qui l'avait perdu.

Les trois dîneurs trouvaient ces arguments assez crédibles, mais ils se disaient aussi qu'il s'agissait tout de même d'un meurtre ! Se pouvait-il que leur ancien collègue et ami ait vraiment été aussi infâme ?

Histoire de tester cette hypothèse, ils entreprirent de noircir au maximum son portrait. Les mains graisseuses et les manches toujours retroussées, ils se mirent à décortiquer son passé avec autant d'application et d'acharnement qu'ils le faisaient avec ce qui restait des carcasses de volailles dans leurs assiettes. Dans les deux cas, il n'y avait pas beaucoup de viande autour des côtes, mais cela faisait partie du plaisir de devoir fouiller pour en trouver de petits bouts, et de bien sucer autour des os.

Ils ne jugèrent pas utile de s'attarder sur la faute majeure de Mazen, laquelle était assez évidente. Il avait fraudé en publiant un article bidon, essentiellement plagié. Ils devaient creuser davantage, pénétrer la nature perverse du bonhomme.

Sachant que la paresse est la mère de tous les vices, ils s'attaquèrent donc à la fainéantise notoire de Mazen durant ses dernières années au département. Marcel rappela d'abord comment, lors des réunions, il proposait toujours les solutions qui nécessitaient le moins d'effort, justifiant parfois l'inaction par les arguments les plus extravagants. Cela dénotait déjà pas mal de cynisme ou de mauvaise foi, mais, remarqua Walid, le plus grave restait son comportement en classe. Il se présentait en effet systématiquement en retard à ses cours, les écourtait le plus souvent par l'autre bout, annulait carré-

ment un bon quart d'entre eux sous les prétextes les plus légers, et arrivait malgré tout à couvrir la matière en un temps record. Du moins le prétendait-il, car il donnait ses examens finaux une semaine avant la période réglementaire, ce qui, en soi, constituait une entaille au règlement. Mais comment le croire, alors que les plus cancrs parmi ses étudiants ne se plaignaient jamais, dans leurs évaluations, de ce qui aurait dû leur paraître un rythme insoutenable, et qu'ils s'en tiraient inexplicablement avec de meilleures notes que dans tous leurs autres cours ? Plus vraisemblablement, et c'était ce que certaines conversations avec des assistants et des élèves plus sérieux avaient suggéré, Mazen devait s'arranger pour que ses questions d'examen soient en grande partie prévisibles.

Ainsi, conclurent Marcel et Walid, leur ex-collègue n'était pas seulement un vil tricheur, mais son indifférence quant au futur de ses étudiants, qui se retrouvaient ainsi privés de bases essentielles pour leur carrière ou leurs cours ultérieurs, démontrait une carence chronique de sens moral. En fin de compte, en y regardant de plus près, ils trouvaient cet homme *dangereux*...

Pourtant, se remémoraient-ils, le comportement de Mazen n'avait pas toujours été aussi relâché. Gaber leur avait déjà fait remarquer, un jour, que le changement soudain dans l'attitude de Mazen coïncidait avec l'obtention de son statut de *full professor*. À l'A.U.E., nul besoin d'être une sommité pour mériter ce titre ; il suffisait d'être là assez longtemps et de s'acquitter normalement de sa tâche, de ne pas avoir trop d'ennuis avec les étudiants, de pondre régulièrement son petit papier de recherche, bon ou mauvais, et d'être membre d'une quantité minimale de comités. Et comme il n'existait pas de titre plus élevé pour le personnel enseignant, un cynique comme Mazen n'avait désormais plus de raison de faire du zèle. Une fois la permanence acquise, un employé de l'université devenait intouchable. Enfin... presque.

En fait, Mazen n'avait pas cessé toute activité après son ultime promotion. Les derniers temps, il devait viser un poste administratif plus élevé, plus lucratif et, dans son esprit, plus prestigieux, car il faisait tout pour se faire voir en dehors du département. Il s'était fait nommer au Sénat de l'université (rien de plus facile, il suffisait de se porter volontaire pour cette charge dont personne ne voulait), où il multipliait les interventions qui généralement, s'avéraient aussi

grandiloquentes que déplacées, et ne semblaient viser d'autre but que celui de bâtir une réputation d'homme important à leur auteur. Le pire, c'est que le stratagème avait fonctionné, jusqu'à un certain point. En dehors du département, son nom était devenu plus connu que celui de n'importe quel autre de ses membres, ce qui donnait l'impression à ceux qui ne le connaissaient pas vraiment qu'il en était le représentant le plus éminent. Rien n'horripilait davantage Gaber, se souvint Walid.

À la table de l'Abou Sayed, on trouvait que, finalement, on avait fait du bon travail. À présent, il apparaissait clair que Mazen était un être cynique, immoral et affreusement ambitieux.

À la réflexion, toutefois, cela semblait encore un peu mince pour un meurtrier. Il restait bien peu de viande dans les assiettes. C'était l'heure où, passablement rassasié, le dos appuyé sur sa chaise, on grappillait nonchalamment dans les petits légumes, et où l'on trempait de temps en temps sa galette de pain dans la *tahina*. Le bon moment, donc, pour fouiner dans les recoins moins éclairés de la personnalité de Mazen, dans ses *activités hors campus*, comme on disait dans le milieu. Walid rappela qu'après un premier mariage malheureux, le bonhomme avait réussi à séduire une de ses étudiantes. Bon, plutôt son ex-étudiante, mais à l'époque, il devait bien avoir, à vue de nez, le double de son âge. Par contre, il avait fait les choses dans les règles en l'épousant. Le mariage n'avait pas tenu longtemps, mais il fallait admettre que le gaillard avait toujours obtenu un certain succès avec les femmes, et avec les jeunes en général. Qu'est-ce qu'ils lui trouvaient donc ? Peut-être était-ce sa joie de vivre et son insouciance, réelles ou apparentes, qui, on devait le reconnaître, le rendaient d'agréable compagnie. Et toute cette énergie qu'il mettait pour rechercher les petits plaisirs ; les siens, bien sûr, mais aussi ceux des autres... Ah, s'il avait pu la consacrer à son travail, cette énergie !

Au fur et à mesure que la conversation s'allégeait, la sévérité des jugements diminuait peu à peu. La bonne chère, lorsqu'on en est à la digérer, a toujours cette vertu, ou ce défaut, d'assouplir les opinions, d'adoucir les sentences. Apaisés et repus, sans Gaber pour les soutenir par son mépris tenace envers leur ex-collègue, Marcel et Walid s'amollissaient, faiblissaient dans leur tâche.

Quand ils se levèrent enfin de table, Mazen commençait à ressembler davantage à un bon vivant inoffensif qu'à un assassin potentiel...

Chapitre 12

Chérifa

«Comment as-tu pu supporter cela en silence, sans cultiver la rancune? Sans cette conversation avec ta fille, l'année dernière, je n'aurais jamais su la raison de ton départ de l'A.U.E., j'ignorerais toujours qu'on s'était ligué pour te pousser à bout, pour te dégoûter au point de te pousser à partir. Même à ta progéniture, tu t'es refusé à donner des détails, à accuser ou même à nommer tes bourreaux, à attiser la haine.

En deux ans, je ne t'ai jamais vu élever la voix contre quelqu'un, ni même médire de qui que ce soit. Pourquoi tant d'injustice? Comment a-t-on pu s'acharner sur toi, si aimable, si inoffensif?

Et si inconscient de ton pouvoir sur moi.»

Chapitre 13

Fin avril 2011

Le moral et la santé de Walid connaissaient des hauts et des bas, mais cette histoire le minait durablement, et plus qu'il ne s'en rendait lui-même compte. Insidieusement, par en dessous. Jusqu'au moment où la nouvelle arriva : on avait trouvé le coupable, l'homme avait tout avoué. Walid l'apprit de l'assistant-provost, qui lui présenta la chose comme *presque certaine*. Il lui précisa que l'inculpé était un employé de l'université, mais qu'il n'en savait pas plus.

Cette affaire de meurtre à l'Université américaine représentait un beau filon pour les journalistes sans scrupules. Dans le passé, des événements bien moins graves concernant l'institution, dont la présence de livres controversés dans sa bibliothèque et le contenu de certains cours, avaient périodiquement alimenté les feuilles de chou, au point de donner des sueurs froides à la haute administration. Rien n'était plus facile, et payant, que d'accuser les *Yankees* de quelque chose, en particulier de corrompre l'âme pure de la belle jeunesse égyptienne. Un certain quotidien avait même titré son article sur le meurtre de Gaber : « Éminent professeur égyptien assassiné chez les Américains », l'air de suggérer *par* les Américains. La plupart des lecteurs ignoraient sans doute que de *purs* Américains, à l'A.U.E., il n'y en avait pas beaucoup, et le journal se gardait bien de mentionner que cet *éminent professeur égyptien* avait lui-même obtenu, lors de son long séjour aux États-Unis, la nationalité américaine. Heureusement, ou malheureusement, par les temps qui couraient, l'accumulation d'événements croustillants et sanglants était telle, que cette histoire n'avait pas fait trop de bruit. Mais si le pays venait à connaître une diminution importante du nombre de catastrophes hebdomadaires, on pouvait s'attendre à ce que l'affaire resurgisse un jour ou l'autre, dans les médias ; et si ces derniers soufflaient suffisamment sur les braises, les conséquences pouvaient être catastrophiques.

Pour l'administration de l'A.U.E. autant que pour les militaires au pouvoir, le fait qu'on ait mis la main sur le coupable ne pouvait donc mieux tomber. Sitôt la nouvelle reçue, Walid s'empessa d'appe-

ler Mokhtar pour tenter d'en apprendre davantage.

Le *général* Mokhtar, comme on continuait de l'appeler, était entré au service de l'université six ou sept ans plus tôt, après avoir servi dans la police durant le nombre restreint d'années qui donnaient droit à la retraite. Certains soupçonnaient que ce fidèle serviteur du régime avait à l'époque été imposé à l'institution plutôt que véritablement choisi par elle. Les professeurs et les étudiants, spécialement les plus politiquement engagés, avaient des idées bien arrêtées sur le bonhomme, aucun d'entre eux ne croyant qu'il pouvait être étranger aux manœuvres du ministère de l'Intérieur pour recruter des espions sur le campus. Tout le monde savait, en effet, qu'au moins jusqu'à la révolution, un certain nombre d'étudiants se faisaient payer pour rapporter les opinions et les comportements suspects.

Mokhtar avait toujours gardé un profil bas ; d'abord par inclination naturelle, et peut-être, aussi, parce qu'il croyait que cette attitude s'accordait mieux avec ses fonctions. Mais depuis la chute de Moubarak, il se faisait carrément invisible. Si on l'épiait patiemment, on pouvait tout de même le voir arriver très tôt sur le campus, et en repartir très tard, toujours vêtu de ce même veston-cravate noir dans lequel il semblait étouffer. Son corps plein, compact, s'accommodait mal de ce genre d'habillement, et cela ajoutait à son malaise de devoir évoluer dans un milieu d'intellectuels braillards et de garnements mal élevés. Était-ce son sens du devoir et de la rectitude qui l'obligeait à endurer ce costume été comme hiver, ou son incapacité à s'adapter à son environnement ? Quoi qu'il en soit, devant cet homme qui aurait dû susciter une certaine méfiance, sinon de la crainte, on ressentait plutôt une sorte de compassion, presque de la pitié. On pouvait aussi croire à un habile calcul de sa part, qu'il était passé maître dans l'art d'endormir les défenses naturelles de ses interlocuteurs, mais quand il se trouvait devant vous avec son air de paysan endimanché et son élocution trébuchante, il devenait franchement impossible de l'imaginer en héros de la série *Columbo*.

– Allo !

– Allo, général Mokhtar ?

– Lui-même ! Bonjour, docteur Walid, comment allez-vous ? Comment ça va dans le Département de méta... euh... de mathématiques ?

– *El hamdulillah*¹¹, ça va. Dans les circonstances. De votre côté, vous et la famille, tout va bien ?

– *El hamdulillah, el hamdulillah.*

– *El hamdulillah.* Désolé de vous revenir une fois de plus avec cette question, mais depuis ce matin, il y a des rumeurs qui circulent. Y a-t-il vraiment du neuf à propos de l'affaire ?

– Vous avez raison d'aller aux sources avant de croire les rumeurs. Je m'attendais à votre appel.

– Alors ?

– Le meurtrier a bien été appréhendé. Il s'agit d'Ayman Baschir, un type originaire de Tanta qui travaillait au support informatique. À force de soigner les petits bobos de vos odirnateurs... ordinateurs, il en connaissait un bout sur le contenu des bureaux.

– Oui, le nom me dit quelque chose. On est sûr que c'est bien lui ?

– Absolument ! Il a tout avoué, tout raconté. Rien de bien mystérieux... Une tentative de vol qui a mal tourné.

– Bon... et vous avez des détails ? Pourquoi a-t-il tué Gaber, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il est entré dans le bureau au milieu de la nuit avec l'intention de voler l'ordinateur portable, peut-être autre chose, aussi, et il s'est fait prendre la main dans le sac par Gaber. C'est un petit homme, tout maigre. Gaber a voulu le maîtriser, alors il a attrapé ce... ce machin, ce truc pointu, et l'a frappé avec. Voilà tout, pas besoin de chercher plus loin. Les journalistes sont au courant depuis ce matin, c'est peut-être déjà dans les nouvelles en ligne d'*El Ahram*. Affaire classée !

– Mais... où était Gaber quand le voleur est entré ? Sa porte était-elle ouverte, sa lumière était-elle allumée ? Et le compas, il l'avait avec lui ?

– Le quoi ?

Walid se mordit les lèvres. Mokhtar ne savait peut-être même pas ce qu'était un compas, et il ne souhaitait surtout pas le lui apprendre, encore moins lui laisser deviner qu'il en savait plus que ce qu'il en avait dit jusque-là.

– Je... je veux dire cet objet pointu, l'arme du crime.

11. « Grâce à Dieu ». Expression passe-partout, en Égypte, à ne pas nécessairement prendre au pied de la lettre. On peut la répéter autant de fois que l'on veut, il n'y a pas de limite.

– Bon, écoutez, je ne sais pas, je n’étais pas à l’interrogatoire et je n’ai pas vu la déposition. On m’a seulement raconté l’histoire au téléphone. On pourra s’en reparler plus tard, je dois vous laisser. Mais c’est tout ce qu’il y a de plus banal, croyez-en mon expérience. On devrait éviter de se poser des questions sur tout, il y en a déjà assez qui circulent, de ces rumeurs de complots de toutes sortes ! Ça ne vaut rien pour l’université.

– Bien sûr, bien sûr. Vous avez raison. Merci, général, je vous laisse travailler. À plus tard.

– *Maas salama, maas salama ya doctor.*¹²

– *Maas salama, maas salama.*

Walid brûlait d’en savoir davantage. Le compte rendu du chef de la Sécurité lui semblait bien expéditif et sérieusement troué. D’abord, il y avait le compas, qui n’aurait pas dû, *n’aurait pas pu*, se trouver dans le bureau de Gaber. Qu’est-ce que cela pouvait bien signifier ? Et puis, comment avait-on réussi à démasquer si facilement le coupable ? On n’avait même pas revu les inspecteurs au département, dont ils n’avaient qu’à peine interrogé quelques membres. Par quel miracle la révolution aurait-elle favorisé une quelconque amélioration dans l’efficacité de la police ? S’agissait-il encore d’aveux fabriqués, extorqués selon les bonnes vieilles méthodes ?

Chose certaine, on en voyait décidément beaucoup de ces coupables qui avouaient tout, qui dénonçaient leurs complices, qui se confondaient en repentirs. On le connaissait bien, leur système, au ministère de l’Intérieur : quand ils vous suspectaient, ils arrêtaient quelques membres de votre famille en même temps que vous, et sous la pression et les menaces, au besoin par la force, vous finissiez par admettre n’importe quoi. Curieusement, cela ne semblait gêner personne que les accusés se récusent la moitié du temps une fois devant les tribunaux, que les accusations de coercition, et même de torture, soient monnaie courante ! Dans ces cas-là, et selon les orientations du juge, le prisonnier était libéré ou voyait sa peine augmenter ; quelques ONG s’y intéressaient un instant, on en parlait parfois un peu dans les journaux, et puis voilà, ça passait.

De temps en temps, on voyait tout de même un cas qui faisait plus de bruit. Comme celui, assez cocasse, de ce pauvre hère qui avait consciencieusement donné tous les détails sur la façon dont il avait tué

12. Au revoir, au revoir docteur.

et démembré sa fille, avant de jeter les morceaux dans le Nil. Il crouissait depuis plus d'un an en prison lorsque la victime était réapparue chez sa famille, avec tous ses morceaux, pétante de santé. Les explications des autorités avaient été rapportées par la presse de manière confuse, sinon contradictoire, et comme toujours, sans qu'on puisse obtenir une déclaration officielle claire et précise. Une fois de plus, ce flou avait tenu lieu de justification.

De son propre aveu, en temps normal, Walid aurait été bien trop pragmatique et fainéant pour se fatiguer à chercher plus avant, et bien trop couard pour s'y risquer. Trop heureux de classer l'affaire, comme Mokhtar. Sauf qu'à bien y penser, il trouvait qu'il pouvait être encore plus dangereux de ne rien dire. Il n'avait certes pas envie de révéler au général ou à qui que ce soit que l'arme du crime appartenait à Marcel, mais que se passerait-il si la police venait à l'apprendre autrement ?

Et puis non, après tout, il n'avait pas raison de s'en faire. Il n'était pas forcé d'avoir reconnu le compas au moment de la découverte du corps, et en fait, il était même parfaitement plausible qu'en pareilles circonstances, il n'eût pas été en état de remarquer grand-chose. Et même s'il l'avait bien vu, cet objet, pourquoi aurait-il su à qui il était ? Aussi longtemps qu'on ne lui demandait rien...

Plus rassuré sur son propre sort et un peu calmé, Walid s'offrit un instant de compassion pour Baschir qui pourrissait en prison et qui finalement, n'était peut-être coupable de rien. Or en ce cas, puisque lui, Walid, connaissait des faits susceptibles de relancer l'enquête, et éventuellement, d'innocenter le pauvre bougre, peut-être devrait-il... Mais il se convainquit rapidement que personne ne voudrait les entendre, ces faits, et que cela ne ferait que leur occasionner des ennuis, à Marcel tout autant qu'à lui-même, sans que son intervention n'aide en rien Bachir. Qui sait si les policiers ne savaient pas depuis le début à qui appartenait le compas, et qu'ils n'avaient pas trouvé plus simple d'ignorer cet élément qui compliquerait l'affaire ? Après tout, ils n'avaient pas eu besoin de cela pour se dénicher un coupable ! Maintenant que Walid y pensait, Mokhtar lui avait paru un peu trop insistant, au téléphone, lorsqu'il avait déclaré qu'il n'y avait rien d'autre à chercher, que l'affaire était à classer...

Évidemment Marcel, toujours si méfiant, douterait encore plus que lui de la version du chef de la Sécurité. Sachant qu'il possédait peut-être la clé qui libérerait un pauvre innocent des geôles de ce vi-

lain régime répressif, son petit côté don Quichotte pourrait bien le pousser à tout révéler. Il fallait que Walid lui parle au plus vite, qu'il l'empêche de leur nuire à tous les deux.

Chapitre 14

Mai 2011

Quinze ans plus tôt, lorsque Marcel s'était présenté pour la première fois à la monumentale porte d'entrée de l'Université du Caire, *Cairo U* pour les intimes, c'était pour assister au séminaire hebdomadaire d'algèbre du Département de mathématiques. Avant de s'y rendre, il avait préparé un petit laïus pour expliquer de manière compréhensible le but de sa visite au gardien, estimant que son arabe de débutant nécessitait cette précaution. À la guérite, on avait jeté un coup d'œil à sa carte d'identité de l'A.U.E. en lui demandant quelque chose qu'il n'avait pas compris. Devant son air interrogatif, plutôt que d'impatisser la file d'étudiants qui attendaient derrière en insistant davantage, on lui avait fait signe d'entrer.

Par la suite, Marcel avait fini par comprendre que le gardien voulait sans doute savoir de quel département de mathématiques il s'agissait. Avec ses 180 000 étudiants, l'institution constituait une véritable petite cité, et il n'apparaissait guère surprenant que la Faculté d'ingénierie ait aussi son propre département de mathématiques, indépendant de celui de la Faculté des sciences, où le professeur avait été invité ce jour-là pour participer au séminaire.

En pénétrant dans l'enceinte, et malgré la relative décrépitude des lieux, il s'y était senti tout de suite étrangement à l'aise, comme si l'endroit lui paraissait familier. Lui-même avait trouvé cela curieux, tout comme le sentiment qu'il éprouvait de se trouver pour la première fois dans une *vraie* université en Égypte. Plus que la petite A.U.E. dans son enclos compact, le lieu devait lui rappeler le vaste campus de son *alma mater* au Québec. Mais quelque chose de plus difficile à définir renforçait sans doute cette agréable impression, comme si cet assemblage disparate d'édifices d'allures très diverses, construits visiblement à des époques différentes et dispersés un peu au hasard dans cet immense espace suggérait un poids d'histoire, d'événements qui excitaient son imagination, contribuant même, peut-être, à justifier sa présence au Caire.

À *Cairo U*, le Département de mathématiques de la Faculté des sciences était depuis longtemps reconnu comme un nid d'activistes. Il y avait Hosni, à la tête du Mouvement pour l'indépendance des universités, Tarek, dont le bureau servait de quartier général aux opposants de tous bords, et surtout Reem, digne représentante d'une famille d'irréductibles contestataires, une échine au pied de tous les régimes en Égypte depuis le roi Farouk. Quelques semaines plus tôt, Marcel avait fait la connaissance de cette femme lors d'une manifestation propalestinienne sur la place Tahrir, et c'est à ce moment qu'elle l'avait invité à assister aux séminaires. Le gouvernement d'alors avait bien compris le message de la démonstration qui visait principalement à décrier son attitude trop conciliante, voire complice, envers la politique israélienne. Aussi avait-il réagi à sa manière habituelle : sitôt les premiers participants arrivés à Tahrir, plusieurs centaines de policiers antiémeutes avaient formé un grand cercle bien étanche autour d'eux, de façon à les isoler complètement du reste de la place et empêcher le groupe de grossir en nombre. Cette stratégie, qui consistait à noyer littéralement les contestataires dans une mer de flics, témoignait de l'habileté et de l'expérience d'un régime qui en avait vu bien d'autres depuis son instauration. En établissant un rapport de force aussi inégal, il n'y avait pratiquement aucune chance que la manifestation ne dégénère en violences ou qu'elle ne s'étende. Un stratagème caractéristique de cette prétendue *dictature douce*, dont la brutalité se voulait en général discrète, laissant ainsi à ceux qui préféraient ne pas voir le choix de regarder ailleurs.

Ce jour-là, à *Cairo U*, Marcel retrouvait donc les mêmes compères que quinze ans auparavant, ce petit groupe de mathématiciens qui partageaient leur temps entre l'enseignement, la recherche et la subversion. En principe, ils se rencontraient pour parler théorèmes et équations, mais en sirotant le café après l'exposé, ils en viendraient inévitablement à la politique, un glissement que le soulèvement du mois de janvier rendait d'autant plus prévisible. Encore que cette fois, le meurtre de Gaber allait sûrement alimenter davantage les discussions.

Mais avant d'y venir, sans grand enthousiasme, il fallait tout de même qu'ils se tapent la présentation du jour, en l'occurrence le compte-rendu des dernières avancées d'un doctorant sur le problème fétiche de son directeur de thèse.

Suivant la tradition, ou les directives de son mentor, le jeune homme commença par une tentative de motivation de l'audience, une mise en contexte du sujet qui, s'il s'y prenait bien, devrait retenir l'attention d'une partie du public pour une dizaine de minutes. Ce qui n'était déjà pas une mince affaire, car comme toujours, une bonne moitié des auditeurs arrivaient en retard, serraient des mains ici et là avant de s'asseoir, commandaient un *mazbout*¹³ ou un thé à la menthe au préposé qui s'introduisait régulièrement, et bruyamment, dans la salle.

Mais l'étudiant, victime de sa nervosité ou d'un excès de préparation, démarra si rapidement et à voix tellement basse, qu'il avait déjà rempli la moitié d'un tableau lorsque Marcel, en discussion avec sa voisine, se rendit compte que la présentation était en cours. Quand le brouhaha des premières minutes s'atténua un peu et que l'exposant commença à gagner de l'assurance, à reprendre son souffle et à ralentir son débit, le professeur put suivre ce qui constituait déjà la fin du bref historique de réchauffement, lequel prenait maintenant un tour nettement plus technique :

– **Definition 1** (Harris 1997). *A ring is called admirable if its left ideals are all decipherable.*

– **Theorem 2** (Stein 2001). *A Noetherian ring is admirable if and only if it is perishable.*

«Ce qui est surtout admirable, pensa Marcel, déjà un peu distrait, c'est l'inventivité des mathématiciens à recycler les adjectifs pour qualifier leurs créations tordues.»

Suivirent quelques définitions et résultats attribuables à son directeur et un des collaborateurs de ce dernier.

– **Definition 3** (Henry, Zaïd 2007). *Let R be a ring.*

(i) *R is called proto-Noetherian if ...blablabla.*

(ii) *R is called proto-admirable if ... blablabla.*

– **Theorem 4** (Henry, Zaïd, 2007). *A proto-Noetherian ring is proto-admirable if and only if it is perishable.*

Le chercheur en herbe fit ensuite quelques observations prévisibles selon lesquelles il découlait *clairement* des définitions ci-dessus qu'un anneau *Noethérien* était forcément *proto-Noethérien*, et qu'un anneau *admirable* était évidemment *proto-admirable*, ajoutant que de judicieux exemples montraient que l'inverse était faux dans les deux

13. Café à la turque, servi cette fois avec la *juste* (c'est-à-dire abondante) quantité de sucre.

cas (voir à cet effet l'article de Henry et Saïd). Enfin, sans surprise, il révélait que le but ultime de son travail consistait à généraliser le résultat du docteur Zaïd (il oubliait déjà Henry), c'est-à-dire de montrer que les *proto-Noéthériens* étaient automatiquement *admirables*, et pas seulement *proto-admirables*, dans le cas où ils étaient *périssables*, l'inverse étant évidemment trivial. Ceci, du même coup, généraliserait vraiment le résultat de Stein. Le doctorant annonça qu'il avait obtenu des résultats encourageants dans cette direction, des avancées qu'il allait maintenant exposer en détail.

Comme il fallait s'y attendre, la suite devint dès lors de plus en plus obscure, sauf, possiblement, pour le directeur. Une poignée d'auditeurs essaya encore pour quelque temps de s'accrocher et d'absorber la chaîne des définitions emboîtées, des raisonnements tourmentés et des théorèmes aux énoncés interminables, mais progressivement, l'épuisement eut raison de la plupart d'entre eux. Les plus vigoureux, c'est-à-dire les plus jeunes, continuèrent tout de même à griffonner énergiquement, comme pour donner à l'orateur l'impression qu'ils prenaient des notes, alors qu'ils étaient sans doute replongés dans leurs propres problèmes de recherche. Les autres laissèrent leur esprit vagabonder à divers degrés, en luttant contre le sommeil avec plus ou moins de succès, selon leur âge, leur état de santé, ou le contenu de leur dernier repas.

L'épreuve était encore plus pénible pour Marcel. Alors que tout ce que l'orateur écrivait au tableau entre les équations et les symboles était en anglais, ou à peu près, ses commentaires, tout autant que les questions qu'on lui posait, étaient le plus souvent en arabe, ou dans un mélange indigeste des deux langues. Quand il commençait à perdre pied, il lui paraissait donc difficile de savoir si c'était davantage à cause de la langue, que de la longueur des raisonnements ou de la profondeur du sujet. Au sentiment désagréable, mais familier chez les mathématiciens, de manquer de puissance cérébrale, s'ajoutait son embarras à ne pas être en mesure de mieux maîtriser la langue du pays; de ce pays qu'il tenait à voir comme le sien.

Les choses se déroulaient à peu près chaque fois de cette manière, incluant les délais dus au crayon marqueur qui refusait de marquer, au projecteur qui hésitait à projeter, au tableau mobile qui restait coincé. Toutes ces distractions aidaient finalement à résister à l'engourdissement, à diffuser la pression de ce flot de paroles denses et

abstraites, et retardaient le moment inéluctable où l'on allait décrocher. Au cours des dernières années, l'âge aidant, Marcel était devenu moins dur avec lui-même et acceptait sans trop de résistance la venue de ce moment où il n'arrivait plus à suivre ; libéré, soumis, il se laissait doucement aller à contempler la salle et ses occupants.

Depuis toujours, le séminaire d'algèbre se tenait dans ce petit amphithéâtre vétuste, composé de cinq ou six rangées ascendantes de murets en bois et de banquettes disposés en tiers de cercles, dont un modeste bureau monté sur une estrade occupait le centre. Les auditeurs accédaient à leur siège par des marches usées, dont l'à-pic impressionnant reléguait les professeurs les plus âgés aux premiers rangs.

Aux yeux de Marcel, cet endroit était absolument charmant. Il trouvait magnifiques ces hauts sièges rappelant les chœurs des églises médiévales, et dont le bois sombre tranchait avec le blanc jauni des murs. Quel contraste avec les salles de classe modernes et manucurées de l'A.U.E, pâlottes et sans caractère ! Un autre aurait surtout remarqué l'état de délabrement avancé de l'ensemble, mais lui ne voyait pas les îlots de plâtre manquant sur les murs souillés, les ampoules pendant lamentablement au bout des fils, et les innombrables graffitis qui rognaient le bois des balustrades, témoins de la frustration ou de l'ennui de générations d'étudiants. Se pouvait-il que les raides dossiers ravivaient en Marcel une quelconque nostalgie des interminables messes dominicales passées en compagnie de ses parents, cinquante ans plus tôt ? Et les voiles colorés de ces deux mignonnes étudiantes qui ricanaient dans la dernière rangée, tout en haut, à l'écart de la dizaine de professeurs présents, lui rappelaient-ils les églises de son enfance, où les femmes devaient pudiquement se couvrir les cheveux ?

Une fois l'exposé terminé, et après les commentaires, questions et remerciements habituels, tous se retrouvèrent comme à l'accoutumée dans le bureau de Tarek. Assis à l'étroit sur une chaise branlante raflée chez un voisin, Marcel, comme chaque fois, se demandait si les membres de la petite bande qui lui avaient rendu visite à l'Université américaine à quelques reprises se sentaient embarrassés par la comparaison de leurs bureaux respectifs. En réalité, dans ce local aussi étroit qu'un couloir, sous les fenêtres sales et déglinguées qui laissaient entrer le bruit et la poussière, c'était plutôt lui qui ressentait une certaine gêne, comme s'il portait la responsabilité de cette injustice ; il venait même bien près de les envier...

Les comploteurs de *Cairo U* n'étaient pas du genre à échanger des politesses bien longtemps. Ainsi, après les condoléances et les compliments d'usage sur les indéniables qualités de leur collègue disparu, ils en vinrent bientôt à évoquer l'existence de liens possibles entre le meurtre de Gaber et de prétendues forces occultes à l'œuvre en Égypte. C'est Hosni qui s'y mit le premier.

– Marcel, tu sais sur quoi Gaber et Ahmed Sadek travaillaient ces derniers temps ?

– Euh... Ahmed Sadek ?

– Tu n'as jamais entendu ce nom ? Vous ne lisez pas les journaux à l'A.U.E. ? En plus, il a pondu un papier en *risk management* avec Gaber il y a deux ou trois ans.

– Gaber avait des dizaines de collaborateurs, il publiait autant qu'un imprimeur. Et tu sais, moi, ce genre de mathématiques...

– Ahmed Sadek, c'est ce prof, à la Faculté d'économie, qui passe plus de temps à conseiller de grosses crapules de la finance qu'à enseigner. Il doit d'ailleurs comparaître au procès d'Hossam Salem. Tu connais tout de même Hossam Salem ?

– Évidemment ! Mais... tu crois que Gaber s'adonnait aussi à ce type d'activités ? Je ne le vois pas du tout là-dedans.

– Non, non, je suppose que non, s'empessa de répondre Hosni, un peu embarrassé. Pourtant... je l'ai vu avec Ahmed sur le campus il n'y a pas longtemps. Et puis, il avait de gros problèmes d'argent...

– C'est vrai qu'il était fauché depuis que son *ex* lui avait tout pris. D'autant plus qu'elle continuait à lui extorquer presque tout son salaire. Mais vraiment, il avait un sens moral en béton, Gaber. Je ne peux pas l'imaginer en train de tripatouiller avec cette racaille.

– Justement ! intervint Reem. On peut plutôt imaginer qu'il s'était vu offrir un travail pas très propre et qu'il avait refusé. Hossam a le bras long et la moralité courte : s'il a jugé qu'on en avait un peu trop dit à Gaber, et si Gaber s'est montré trop direct dans sa réponse... tu sais à quel point il pouvait être sec. On craignait peut-être qu'il témoinne au procès ?

– Ça fait beaucoup de *si* et de *peut-être*.

– Peut-être...

– Peut-être...

Les quatre étaient au courant des aveux d'Ayman Baschir, l'employé de l'A.U.E., et du fait que la police considérait l'affaire comme

classée. Mais leurs réflexes contestataires leur interdisaient de se contenter d'une explication aussi banale qu'une tentative de vol avortée. Marcel résista à l'envie de conforter les trois autres dans leur méfiance envers la version officielle en leur parlant de l'arme du crime. Cela le démangeait, mais comment le faire sans parler, par la même occasion, des doutes qu'il entretenait au sujet de Mazen, et surtout, sans en venir à révéler la raison de son départ, ce qu'il s'était formellement engagé, à l'époque, à ne jamais faire. Du reste, ses soupçons ne reposaient sur presque rien. Il n'avait pas le droit de semer le doute sur quelqu'un, même Mazen, à propos d'un crime aussi grave qu'un meurtre.

Et d'ailleurs, quelle idée de vouloir dire à tout un chacun que c'était son compas qui avait servi à tuer Gaber !

Chapitre 15

Chérifa

«Maman m'a encore parlé de ce Yousif Dessoukry, hier. Un beau jeune homme, beau diplôme, famille honorable, et patati et patata. Elle doit s'attendre à une résistance de ma part; elle veut se convaincre qu'elle ne m'imposerait pas ses choix. Je joue le jeu et fais un peu la fine bouche, mais elle n'a pas à s'en faire. Il ne semble pas bien méchant, son Yousif, surtout avec ce bandeau de pirate sur l'œil qui lui donne un air de petit garçon espiègle. Je n'en demande pas davantage, puisque mon histoire d'amour est d'un autre ordre, et qu'elle se poursuit sur un autre plan.

Je sais que tu m'approuverais, mais j'aimerais tant t'entendre me le dire.

Mais tu ne liras jamais ces lignes, je ne trahirai pas notre pacte. »

Chapitre 16

Mai 2011

– Tu connais Ahmed Sadek ?

Walid posa sa tasse avant de répondre à la question de Marcel. Trop sucré, ce café, ça faisait cent fois qu’il le disait à Mahmoud.

– Bien sûr, c’est ce prof de *Cairo U* qui doit témoigner au procès d’Hossam Salem.

– Tu savais qu’il avait collaboré avec Gaber ?

– Ah bon ? Oui, ça me revient. Cela m’avait d’ailleurs surpris de voir le nom de Sadek couplé à celui de Gaber dans une de ses publications. Je lui avais demandé si c’était bien ce même personnage qu’on voyait souvent en compagnie de gros bonnets du régime et de la finance et il m’avait confirmé qu’il s’agissait bien de lui ; avec une certaine gêne, je crois.

– Tu sais comment ils se sont connus ? C’était quoi ce papier ?

– Je me souviens maintenant qu’il m’a dit qu’ils ne s’étaient vus que deux ou trois fois ; leur article portait sur une observation pointue publiée dans un papier précédent de Gaber. L’autre l’avait ensuite développée, ou étirée. Apparemment, il en avait déduit quelques conséquences assez évidentes ou suggéré des applications. Il avait envoyé tout ça à Gaber en lui demandant ses impressions. Gaber avait fait des corrections, nuancé, ajouté des choses, et cela avait abouti à cette publication en commun. C’était sans doute ce que ce type espérait depuis le début, signer un article avec un chercheur de la réputation de Gaber pour donner un peu de vernis à son dossier académique pas trop reluisant. Pourquoi t’intéresses-tu à lui, Marcel ?

– Je discutais avec les matheux de *Cairo U*, hier, et ils se demandaient si la main d’Hossam Salem...

– Tes copains de la bande à Reem ? Ils voient de la politique partout, ceux-là. Ils feraient mieux de se concentrer sur leur boulot. Mais dis donc, j’y pense, savais-tu que Mazen et Hossam sont un peu parents ?

– Quoi ! ?

– La première femme de Mazen est une cousine de l'épouse d'Hossam, ou quelque chose comme ça. C'est Mazen qui me l'a dit. Même qu'il donnait l'impression d'en être plutôt fier !

– Ça alors ! Mais tout de même, c'est plutôt éloigné comme parenté... Tu cherches à tout ramener à Mazen, on dirait ; tu crois toujours qu'il pourrait être le coupable ?

– Autrement, comment expliques-tu que ce soit ton compas qui...

– Comment veux-tu que je le sache ? On peut sûrement trouver une explication plus simple, des coïncidences. De toute façon, quel rapport y aurait-il entre mon compas et les tripotages politiques ou financiers d'un Hossam Salem ? Je n'ai rien à voir là-dedans, moi.

– Je ne sais pas, c'est toi qui me parles de ce type. Peut-être que ces deux-là sont de mèche et qu'ils ont décidé de faire d'une pierre deux coups ? Par contre, je me demande si toi tu ne cherches pas à nous éloigner de la piste de Mazen. Ça t'empêche de te sentir coupable de laisser cet Ayman Baschir croupir en prison ?

– Tu es cruel, là ! Même si Mazen est dans le coup, il a certainement eu recours à un homme de main ; si c'est Ayman Baschir, alors il mérite bien ce qui lui arrive. Mais dis donc, maintenant que j'y pense, s'il voulait me faire accuser, il aurait fait en sorte que la police sache à qui le compas appartenait, pas vrai ?

– Il a peut-être espéré qu'elle le découvrirait d'elle-même. Sinon, il peut toujours s'arranger pour leur faire savoir plus tard, d'une façon ou d'une autre. Et quand je dis plus tard...

– Arrête, tu me donnes des frissons dans le dos... En passant, si je suis visé, tu devrais l'être aussi, non ?

Walid n'avait pas besoin d'entendre ça, il ne le savait que trop. De fait, cette idée le tourmentait de plus en plus, plus encore que la possible innocence de ce Baschir, qui de toute façon, devait être un petit malfrat. L'entrée en scène d'Hossam Salem le soulageait un peu, et s'il soulevait des arguments qui ramenaient Mazen dans le paysage, c'était surtout dans l'espoir que Marcel y trouve des failles et apaise ses craintes. Mais au moment de le quitter, il pensa que celui-ci aurait pu faire davantage d'effort dans ce sens...

En sortant du bureau du *khawaga*, tandis qu'il virait abruptement dans le corridor, il faillit heurter Chérifa, qui se tenait juste à côté de la porte. Pendant un instant, il se demanda si elle n'était pas

en train de les espionner. Mais non, bien sûr, c'était son habitude de rester comme ça sans se montrer, pour ne pas déranger, à attendre patiemment qu'on ait fini avant de manifester sa présence. Décidément, il devait se méfier de ses nerfs.

N'empêche, la porte était restée ouverte et elle avait très bien pu entendre...

Walid essayait de se cacher son trouble grandissant, mais il était de plus en plus inquiet et méfiant ; tout le faisait sursauter. Le simple fait de se déplacer dans le centre-ville du Caire était devenu pour lui une épreuve. Et ce qui n'arrangeait rien, c'est qu'il devait depuis quelque temps traverser la place Tahrir en sortant de l'université pour rejoindre sa voiture, les espaces où on pouvait se garer en relative sécurité s'éloignant chaque jour davantage du campus. Il aurait été beaucoup plus raisonnable de commencer à prendre le métro, comme le lui suggérait Marcel. La marche un peu longuette entre sa résidence à Héliopolis et la station la plus rapprochée ne lui aurait fait que du bien.

Mais Walid se persuadait que les heures perdues dans l'invraisemblable trafic en surface valaient encore mieux que la saleté, les bousculades et la cohue qui régnaient sous terre. Il préférait rester bien assis derrière son volant plutôt que d'aller s'entasser dans les wagons parmi cette foule, à se faire pousser pour passer les portes ou précipiter sur ses voisins quand le métro se mettait en marche ou s'arrêtait. Une certaine réticence à prendre le métro n'avait certes rien d'anormal en soi, mais dans le cas de Walid, il s'agissait à présent d'une véritable phobie. Il craignait plus que tout d'affronter cette masse inquiétante d'inconnus en mouvement, au milieu de laquelle tout pouvait arriver ; l'idée même de plonger dans l'immense fourmilière souterraine de la station Tahrir lui donnait des sueurs froides.

Pourtant, traverser la place à pied était loin de lui plaire. Déjà, de parcourir les cinquante mètres pour s'y rendre depuis la sortie de l'A.U.E. sur la rue Mohamed Mahmoud représentait un supplice. Il y avait d'abord tous ces affreux graffitis aux couleurs agressives qui

couvraient les murs de l'enceinte. Ces scènes de violence, ces corps et ces visages torturés, ces slogans provocateurs, tous ces appels à la haine et à la vengeance lui agitaient les tripes. Il trouvait effarant que des passants s'arrêtent pour se faire photographier devant ces horreurs, et que certains journaux puissent considérer ces barbouillis comme des œuvres d'art.

Puis, il y avait ces gosses dépenaillés, ces enfants de la rue qui avaient pris possession du secteur. Au gré de leur fantaisie, ils pouvaient se mettre à contrôler l'accès à la place, en empilant les débris de barricades et de fils barbelés laissés là lors de la dernière manifestation. Armés de bâtons plus gros qu'eux, ils interrogeaient les piétons et les automobilistes, avant de les laisser passer ou de tenter de les obliger à revenir sur leurs pas. Dire qu'il y avait des gens pour s'amuser de cela, et même certains, comme Marcel, pour qualifier ces petits bandits de révolutionnaires en herbe ! Quelle naïveté, quel aveuglement ! Comme de consacrer *martyrs* les *Ultras* tués sur cette même rue lors des manifestations de la semaine précédente. Ces excités du stade, ces *hooligans* en guerre depuis toujours contre les policiers lors des matches de foot, et qui ne cachaient pas qu'ils étaient venus là pour venger leurs camarades, on disait maintenant d'eux qu'ils constituaient l'avant-garde héroïque de la révolution ! Mais où allait-on comme ça ?

Ce jour-là, en arrivant enfin à sa voiture, secoué comme chaque fois par cette démente collective qu'il venait de traverser, Walid repensa encore à l'époque où il étudiait aux États-Unis. Il se souvint à quel point il avait été stupéfait de trouver chez les jeunes de ce pays de cocagne cette même démangeaison de révolte. Bien sûr, comme les autres étudiants, il faisait preuve d'enthousiasme à l'égard de ce formidable mouvement de la fin des années soixante, du bouillonnement frénétique qui agitait alors tout l'Occident, mais au fond de lui, il avait toujours gardé un doute et une certaine réticence à prendre tout cela au sérieux. Il avait pourtant joué le jeu, y avait *participé*, jusqu'à un certain point, pour autant qu'il se souvenait. Comment avait-il pu ? Lui qui devait avoir rêvé de changement, qui devait avoir été si soulagé à l'idée de s'évader de l'éprouvant chaos de l'Égypte, de la violence, des chocs et contre-chocs qui bouscullaient la région à cette époque, voilà qu'il retrouvait ces mêmes discours creux, ces slogans grossiers, et cette absurde compétition à qui se montrerait le plus *révolutionnaire*. N'avait-il pas plutôt espéré cette confortable et reposante pros-

périté que l'Amérique promettait, au lieu de cette pagaille d'enfants gâtés, avec ce besoin de tout casser pour les raisons les plus futiles ? Avait-il vraiment cru, lui, à tout cela ?

Dans ces années-là, chez lui, Marcel devait être un de ces écervelés qui dévalaient les rues à tout moment pour protester contre Dieu sait quoi, pensa Walid. Il était jeune, alors, on peut comprendre. Mais n'avait-il donc pas vieilli, depuis ?

Une heure plus tard, le professeur se trouvait toujours dans sa voiture, prisonnier d'un gigantesque bouchon sur le boulevard Salah Salem, coincé entre une Fiat Nasr fatiguée et un énorme autobus qui crachait une épouvantable fumée noire. Que se passait-il encore ? La circulation était toujours lente, au Caire, mais en temps normal, elle s'arrêtait rarement complètement. En général, chacun décelait un étroit couloir où se glisser, un espace à combler, pour arriver à avancer de quelques mètres supplémentaires. Une sorte de miracle continu qui permettait de dissiper quelque peu la tension ambiante. Mais cette fois, tout était absolument immobile. Plusieurs conducteurs avaient même arrêté leur moteur. Sûrement une autre manifestation, pour Dieu savait quelle cause insignifiante, qui bloquait la route plus loin.

Du temps de Moubarak, de tels embouteillages ne se produisaient que si celui-ci devait quitter son palais pour se rendre au parlement, ou inversement, auquel cas toutes les rues qu'il prévoyait emprunter étaient vidées longtemps à l'avance, plus quelques autres autour pour faire bonne mesure. Tout le secteur se trouvait ainsi paralysé pour au moins une bonne heure. Intérieurement, Walid vouait chaque fois le *raïs* aux pires tourments des soixante enfers, selon l'expression consacrée, mais il gardait son calme, savait se résigner ; cela faisait partie des habitudes. Mais de voir que maintenant, alors que ses vœux au sujet du président avaient été en quelque sorte exaucés, la situation n'avait pas réellement changé, cela l'exaspérait au plus haut point. Qu'avait-on gagné avec cette révolution, si le cortège présidentiel et sa meute sécuritaire avaient simplement été remplacés par des hordes de manifestants qui empêchaient tout autant les honnêtes gens de rentrer chez eux ?

N'ayant rien d'autre à faire, Walid repensa à sa conversation avec Marcel. Pourquoi celui-ci persistait-il à rester en Égypte si, comme il le lui avait récemment confié, on lui avait offert un poste dans une bonne université montréalaise ? Il lui avait expliqué que la

vie au Canada l'ennuyait, qu'il avait essayé de s'y réadapter vingt ans plus tôt après quelques années passées en Afrique australe, mais qu'il n'avait pu supporter cette *excessive tranquillité*, cette vie trop facile. Il s'agissait d'une raison qu'on pouvait à la rigueur comprendre chez de jeunes gens, mais à presque soixante ans, comment son ami pouvait-il encore préférer ce désordre, tout ce bruit, toute cette pauvreté, à la paix et la prospérité qui prévalaient dans son pays, à la proximité des membres de sa famille ? Nermine disait adorer passer ses étés à l'étranger avec Marcel, et comme elle semblait ne plus avoir d'autre famille en Égypte qu'un frère et une vieille tante qu'elle voyait peu, elle ne verrait sûrement aucune objection à le suivre ? Tout cela dépassait l'entendement.

Walid commençait à s'énervier sérieusement. Il avait très mal à la tête, chose qui ne lui arrivait jamais ; ce devait être cette chaleur et la pollution générée par ce bouchon. Quand donc ces manifestants se décideraient-ils à lever le camp et à laisser leurs concitoyens en paix ? Pourquoi le punir, lui ? Qu'avait-il à voir avec leurs revendications ? Était-il responsable de leurs salaires misérables, de l'augmentation du prix des légumes ? Il s'apprêtait à sortir de sa voiture pour tenter de savoir ce qui se passait, mais s'arrêta subitement en apercevant le conducteur de la grosse Mercedes voisine : Mazen ! Mais non, qu'allait-il chercher là ? Il ne lui ressemblait même pas, ou si peu. Comment pouvait-il avoir eu cette impression ? Mais aussi, pourquoi ce type le regardait-il si fixement ? Était-ce seulement son imagination ? L'autre ne faisait-il que répondre à son propre regard trop insistant ? Il renonça à son intention de sortir. À quoi bon, finalement ?

Cloué derrière son volant, il se demanda si Mazen savait que c'était lui qui avait découvert la source de son plagiat. Il devait bien s'en douter, puisque dans le département, il n'y avait que lui qui était assez familier avec le sujet de ses recherches pour juger de la valeur de son papier. De son manque de valeur, plutôt. On ne s'attendait plus, de nos jours, à ce qu'un mathématicien puisse évaluer, ou même juste comprendre, un article de recherche en dehors de sa spécialité. Oui, bien sûr, Mazen *devait* savoir, et donc, posséder toutes les raisons de lui en vouloir. Qui sait s'il ne lui réservait pas un sort encore pire que celui de Gaber ?

Chapitre 17

Mai 2011

Marcel tenait dur comme fer à participer à la manifestation de *La sauvegarde de la révolution* à Tahrir. Les Frères musulmans avaient habilement manœuvré lors de la précédente sortie puisqu'ils étaient parvenus à regrouper sous leur bannière la majorité de la foule, tout en réussissant l'impossible : maintenir la discipline, éviter les slogans offensants pour l'Armée et surtout, ô miracle, faire quitter la place à tout ce beau monde avant le couvre-feu de minuit. Un couvre-feu que les Cairotes ne respectaient pas dans leur vie de tous les jours, quand ils se souvenaient même de son existence.

Un gros succès, donc, que les partis et mouvements sécularistes devaient contrebalancer au plus vite. Fiers de leur nouvelle image de modérés, les Frères avaient usé de ce statut pour demander à leurs adhérents de ne pas se rendre à ce énième rassemblement, sous prétexte que le pays requérait maintenant calme et stabilité, que ce n'était pas le moment de contester le nouveau régime en place, qu'on traversait une étape difficile, mais provisoire, qu'il fallait accorder une chance aux militaires, etc. Un discours à saveur électorale, étrangement similaire à celui du général Tantawi, chef du Conseil suprême des Armées et président de la période transitoire, qui venait justement de publier un communiqué avertissant les manifestants potentiels qu'ils ne pourraient pas compter sur la présence des forces de sécurité pour les protéger.

– Quelle blague ! Nous protéger de qui ? Le danger, c'est eux ! lança Marcel.

– Justement, rétorqua Nermine, c'est une menace, cette déclaration. Ils vont envoyer des casseurs, des *baltaguis*. Ils ont intérêt à la faire déraiper, votre manifestation. Tu sais bien qu'ils ont commencé à faire des arrangements avec les Frères, malgré ce qu'ils prétendent. Ils ont calculé que ce serait eux qui remporteraient les élections, et...

– Ce n'est pas encore fait ! C'est pour ça qu'il faut montrer qu'il y d'autres solutions que les islamistes et les militaires pour le pays, que...

– Peut-être, mais tu es vraiment certain que c’est bien la place d’un *khawaga*? Tu vas nuire à ta cause. Tu entres dans le jeu de ceux qui accusent les sécularistes d’être manipulés par les puissances étrangères. Et puis, Sharif sera avec nous; avec tout ce qui se passe chez lui, je ne suis pas sûre qu’il ait encore envie de prendre part à une manifestation.

Or, Marcel avait trop envie d’y aller pour admettre que Nermine avait raison. Sharif avait en outre accepté de l’accompagner, bien que ce fût peut-être plus par curiosité professionnelle que par conviction.

Sur les lieux, ils trouvèrent passablement de monde, mais pas des masses, à peine assez pour sauver l’honneur. Il y avait toutefois autre chose qui attristait Marcel, et qu’il n’arrivait pas à définir. Il lui semblait que quelque chose avait changé, que la place avait perdu de sa magie, que les gens eux-mêmes étaient différents. Même les vendeurs de thé et de pop-corn paraissaient moins débonnaires, plus affairés. Marcel s’y sentait mal à l’aise, comme un intru. Comme cet étranger qu’il était, après tout.

Sharif ne partageait ni les attentes ni les déceptions de son ami. Sa terre natale en avait tellement vécu de ces faux espoirs, de ces promesses déçues! Et même si à l’instar de tous, il avait suivi les péripéties du *printemps arabe*, il n’avait pas vécu dans l’enchantement de Tahrir, éprouvé sur place l’enthousiasme irrésistible des grandes démonstrations de janvier et de février. Pour lui, c’était déjà assez extraordinaire de voir tous ces gens rassemblés pour manifester, se faire entendre et *contester*, le tout dans une relative bonne humeur! Une chose impensable à l’époque où il vivait en Égypte.

Marcel et Sharif se connaissaient depuis leur arrivée au Caire, survenue la même année; le même jour, en fait, puisqu’ils s’étaient rencontrés à l’aéroport avant de partager un taxi pour se rendre au centre-ville. Sharif rejoignait le Département de sciences politiques et Marcel avait tout de suite commencé à l’interroger sur la situation en Palestine, la politique au Moyen-Orient, etc. Son interlocuteur aurait préféré parler d’autre chose, comme c’était souvent le cas depuis, quand Marcel s’entêtait à croire que, par sa science ou autrement, un Palestinien politologue devait forcément connaître la solution aux innombrables problèmes de la région.

Des années plus tard, lorsque Sharif décida soudainement de joindre l’Université de Birzeit, ses collègues ne se posèrent pas trop

de questions quant à ses raisons. Après tout, la Palestine, c'était chez lui, même s'il l'avait quittée depuis longtemps. Maintenant qu'il remettait les pieds au Caire pour la première fois depuis son départ de l'A.U.E., il était entendu que durant son bref passage, il habiterait chez ses vieux amis.

Sur le point de rentrer de la manifestation, les deux professeurs croisèrent Yousif, un ancien étudiant à qui ils avaient enseigné à l'époque. Avec son œil recouvert d'un bandage, ils mirent quelque temps à reconnaître le jeune homme, qui lui, après les avoir tout de suite repérés, s'arrêta pour les saluer avec effusion. Alors qu'ils ânonnaient les questions et réponses d'usage : « Qu'est-ce que tu deviens ? As-tu trouvé un travail intéressant ? *El hamdulillah, el hamdulillah* », Marcel commençait à vaguement se souvenir que ce Yousif était un étudiant plutôt moyen, mais sympathique et *respectueux*. Ils convinrent d'aller fumer une chicha dans le secteur piétonnier de la *Boursa*, un regroupement anarchique de tables desservies par le personnel des cafés avoisinants, devenu depuis peu le lieu de rendez-vous des activistes au centre-ville.

Curieux de savoir ce que les jeunes Égyptiens pensaient de cette révolution, de tout ce tumulte, eux qui n'avaient jamais connu que la stagnation des années Moubarak, Sharif suggéra de poursuivre la conversation dans un endroit plus approprié. Marcel, lui, ne se sentait généralement pas très à l'aise avec les étudiants qu'il rencontrait ainsi à l'extérieur du campus ; en particulier ceux des filières du Génie, pour la plupart des arrivistes trop obsédés par leurs notes pour reconnaître à leur juste valeur les lumières qu'il dispensait dans ses cours. Mais il aimait suffisamment l'animation de la *Boursa*, son désordre et son petit côté suspect, pour supporter l'épreuve, et aussi pour endurer les chaises de plastique dont ses os, avec les années, s'accommodaient de plus en plus mal.

Chemin faisant, Yousif lui rappela que c'était son cours de *Logique mathématique* qu'il avait suivi, et non un de ces cours élémentaires de *Calculus* imposés à tous les étudiants de la Faculté des sciences et génie, des cours qu'il fallait diluer au maximum pour que tous ces cancre parviennent en absorber quelque chose et s'abstiennent de porter plainte pour torture mentale. Comment Marcel avait-il pu oublier Yousif, l'un de ces rares étudiants en informatique assez curieux et ouvert (et surtout suicidaire, selon ce que disaient ses co-

pains) pour venir se risquer dans sa classe de Logique, presque exclusivement fréquentée par la crème des *mathematics majors*? Oui, il se souvenait bien de lui, à présent ; il avait ressenti de la sympathie pour ce garçon qui posait des questions inusitées, parfois stimulantes de par leur naïveté, et qui peinait devant les difficultés techniques du sujet. Il avait dû se montrer généreux dans ses corrections, *compréhensif*, aurait-il plutôt dit, pour tout juste lui éviter un *D*, cette note de survie que le professeur compatissant attribuait à celui qui méritait sans doute d'échouer, mais dont les efforts suscitaient sa pitié.

Quant à Sharif, Yousif avait suivi son cours *Enjeux politiques au Moyen-Orient*, un sujet qui en général, n'intéressait que la poignée d'étudiants américains ou européens à l'A.U.E. Assurément, la plupart des jeunes Égyptiens n'avaient aucune envie d'entendre parler de ces problèmes insolubles ; c'était déjà bien assez de les vivre. Et justement, une question brûlait les lèvres de Marcel, une question à laquelle il croyait déjà connaître la réponse. Il ne se décida qu'une fois le thé à la menthe servi, alors que la fumée des chichas avait commencé à alanguir le ton de la conversation.

– Je peux te demander, Yousif, ce qui est arrivé à ton œil...

– Perdu, comme tant d'autres, par une balle en caoutchouc lors des grandes manifs du mois dernier.

– Tu es un héros, alors ? Un martyr de la révolution !

Se rendant compte qu'il n'y avait peut-être pas là de quoi badiner, Marcel tenta de corriger le tir.

– Et... c'est douloureux ?

– Non, plus vraiment. Les maux de tête ont disparu. Ce qui reste pénible, c'est de penser que les tireurs visaient volontairement les yeux. Cette idée est si... déprimante. Je ne sais pas si c'est le mot juste.

– Il n'y a pas de mot juste pour ça... En tout cas, cela ne semble pas avoir atteint ta détermination ; quel courage de retourner manifester !

– Si j'ai eu des doutes dans le passé sur la perversité de ce régime, ils se sont évanouis en même temps que mon œil. Il ne vaut pas mieux que le précédent et je ne manquerai pas une occasion de le leur faire savoir, même si je dois perdre mon autre œil.

– *Allah yibarrik fik*, intervint Sharif, que Dieu te protège, Yousif. Mais qu'en pense ton père ?

– Il était furieux. Contre moi, s’entend. Il m’avait défendu d’aller manifester, ce jour-là. Il me le défend toujours, d’ailleurs. Mais depuis quelque temps, on dirait plutôt qu’il me demande, qu’il me supplie presque, plus qu’il ne me défend. Il a changé, il est en train de changer. Je crois que tout ça l’a déstabilisé, a ébranlé ses convictions. Il ne parle pas beaucoup, et jamais vraiment de lui-même, c’est difficile de savoir ce qu’il pense. Avant, il était toujours si sûr de lui. Un vrai bloc de certitudes ! Tandis que maintenant...

– C’est vrai qu’il n’a jamais été bien bavard.

La remarque fit sursauter Marcel :

– Tu connais le père de Yousif, Sharif ?

– Bien sûr ! Ne me dis pas que tu ne connais pas le général Mokhtar ?

Marcel tressaillit. Le nom de Mokhtar lui fit l’effet d’une gifle. Il avait beau lui être familier, ce nom, il lui trouvait tout à coup une consonance rêche, menaçante. Un nom de général. Surpris, troublé, il chercha un instant la signification d’une telle coïncidence, s’il y en avait une.

Pendant que les deux autres poursuivaient la conversation, où il était question des états d’âme de la jeunesse égyptienne, Marcel, perdu dans ses pensées, regardait Yousif. Retrouvant peu à peu son calme et son bon sens, il songea à lui demander s’il croyait que son père en savait plus que ce qu’il en disait sur le meurtre de Gaber. Mais il ne voyait pas trop comment s’y prendre ; et puis, serait-ce prudent de l’interroger à ce sujet ? De toute façon, il y avait peu de chances que Mokhtar lui ait confié des renseignements précis ; mais qui sait, dans l’intimité familiale, le papa avait pu laisser filtrer un indice, donner l’impression que tout n’était pas aussi clair qu’il y paraissait dans cette affaire ?

En même temps, Marcel continuait d’observer avec une certaine envie ce jeune homme qui entretenait à présent une discussion animée avec son ami. Avec son œil sacrifié, son ardeur qui transparaissait de plus en plus, son aplomb, et surtout, cette grande cause à défendre, ce pays à sauver, il avait tout du révolutionnaire que lui-même avait rêvé d’être dans sa jeunesse. Avait-il *vraiment* gardé quelque chose de ses convictions, de son idéalisme ? Au bout du compte, son intérêt pour ce qui se passait en Égypte était-il bien réel, bien profond ? S’agissait-il, plutôt, d’une espèce de nostalgie, ou pire encore, d’une simple curio-

sité? Une curiosité malsaine, détachée, pour un jeu dont il pouvait décider à n'importe quel moment de se désintéresser?

Quand vint le moment de se quitter, les trois exprimèrent tout le plaisir qu'ils avaient pris à cette rencontre, et échangèrent les habituelles vagues promesses de rester en contact. En serrant la main de Marcel, Yousif lui dit: «De toute façon, nous allons sûrement nous revoir bientôt», avec un drôle de sourire complice. Pris de court, Marcel n'eut pas la présence d'esprit de lui demander ce qu'il entendait par là. En le regardant s'éloigner, tout retourné, il balbutia à l'intention de Sharif:

– Pourquoi a-t-il dit ça? Et tu as vu ce clin d'œil qu'il m'a fait?

– Un clin d'œil? Mais qu'est-ce que tu racontes? Comment un borgne peut-il faire un clin d'œil?

Chapitre 18

Mazen

Juin 2011

Calé dans son énorme fauteuil inclinable, face au gigantesque écran de son téléviseur, Mazen regardait le spectacle devenu familier des foules affrontant les bataillons de policiers sur la place Tahrir. Les commentaires nerveux du journaliste d'Al Jazeera le rendaient perplexe. Malgré la violence des images diffusées en boucle, le professeur n'arrivait pas à prendre au sérieux tout ce grouillement, encore moins à croire que ce qu'il voyait là méritait l'appellation de révolution. Il en venait même à se demander qui étaient ces gens, si différents de ceux qu'il avait connus dans *son* Égypte, ces êtres simples et pleins d'humour qui savaient n'exiger de la vie que ce qu'elle pouvait leur donner.

Mais qu'est-ce qu'ils lui reprochaient donc, à Moubarak ? Qu'espéraient-ils de mieux que ce gros ruminant souriant¹⁴, leur bienveillant papa qui savait si bien, après toutes ces années au pouvoir, ce qui était bon pour eux ? Cet homme qui pendant si longtemps, avait su les éloigner des tentations, du socialisme à la Nasser jusqu'à l'islamisme des Frères musulmans.

Des Égyptiens, Mazen en rencontrait encore à l'occasion, surtout des étudiants, et il voyait bien qu'ils étaient restés les mêmes, qu'ils n'avaient pas changé. Flexibles, gais, aimant la compagnie de leurs semblables ; c'était leur petit côté africain, n'en déplaise à certains. Même les dévots, ou ceux qui en affichaient les airs, savaient, au fond, jouir de la vie. Chérifa par exemple, pourtant toujours si réservée, comme si elle avait honte de quelque chose, eh bien elle non plus n'avait pas refusé le plaisir, tout au contraire. La vie aussi doit être respectée, aimée, c'est un devoir devant Dieu, qui l'a donnée.

Dieu sait pourtant qu'elle en avait, des principes, et qu'elle y tenait. Avant de repartir pour Le Caire, elle avait même refusé l'opération, pourtant pas bien compliquée, pour restaurer sa virginité. Non,

14. L'un des surnoms de Moubarak en Égypte était *la vache qui rit*.

Chérifa n'avait pas honte de ce qu'elle faisait, de ce qu'elle choisissait de faire. Elle avait compris qu'entre elle et lui, tout était clair et honnête, qu'ils n'avaient partagé que du bonheur, de la tendresse, de l'*humanité*.

Repensant à la situation en Égypte, Mazen se demanda comment la jeune femme se débrouillait là-bas. Il avait su, en consultant la page internet de l'A.U.E., qu'elle y travaillait comme assistante. Peut-être aurait-il fallu la prévenir de la malignité de ce trio qui faisait la loi au sein du département. Aurait-il dû lui dire que c'était eux qui se trouvaient à l'origine de ce qu'il considérait comme *sa décision* de quitter l'institution ?

Peut-être valait-il mieux qu'elle ne sache pas, après tout. Ce n'était pas facile de trouver du travail au pays ; au moins, elle avait un gagne-pain pour le moment, aussi modeste fût-il. Poursuivait-elle un doctorat à *Cairo U* en même temps ? Sa thèse de maîtrise avait été excellente, remarquable, même, il pouvait en être fier. Elle possédait un avenir en recherche, si elle le voulait. Il aurait aimé savoir, mais préférerait ne pas chercher. C'était mieux ainsi. Il fallait respecter ce pacte entre eux. Pour sûr, elle se débrouillerait, il n'avait pas à s'en faire. Tout compte fait, il avait su la guider, Chérifa, il l'avait fait *progresser*, dans ses études comme sur le plan humain. Il pouvait maintenant la laisser continuer seule.

Le cri strident d'une sirène, sortant de la télévision, le ramena à son écran. Qu'est-ce qu'il racontait, ce journaliste, avec ses histoires de *brutalités policières* ? Il ne voyait donc pas que les manifestants lançaient des pierres et même, des bouteilles d'essence enflammée ? C'était une bataille rangée, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire, les policiers ? Laisser tout détruire, se laisser tuer sans réagir ?

Au fond, ce qu'il leur fallait, aux Égyptiens c'était un roi, ou l'équivalent, comme ici dans le Golfe. La chute de Farouk, se disait Mazen, voilà ce qui avait condamné le pays, scellé son sort. Les autocrates qui avaient suivi, petits ou grands, honnêtes ou pourris, durs ou mous, n'avaient aucune chance de contrôler ce peuple de grands enfants indisciplinés. Ce qui comptait, au fond, ce n'était pas le monarque, mais la monarchie. Le prestige d'une institution ou d'une lignée sacrée venue de la nuit des temps, au-dessus des simples mortels. Un symbole de la nation. N'importe quel idiot ferait l'affaire, pourvu que son statut soit immuable, inébranlable ; *pharaonique*.

Et puis avec un peu de chance, ce pourrait être un bon souverain, après tout. Un homme éclairé, qui saurait bien s'entourer ; comme ici, où le roi l'avait choisi, lui, un étranger, parmi ses conseillers scientifiques.

Mazen se demandait ce que Chérifa en pensait, de cette prétendue révolution. Sans doute rien de bon, futée comme elle était. Un peu naïve, peut-être, romantique, bien sûr, c'était de son âge, mais futée. Comme lui, elle devait bien voir que toute cette violence et cette haine ne mèneraient nulle part. Puisqu'on poussait les militaires à bout, ils allaient finir par devoir rétablir l'ordre ; *leur* ordre, qui serait sûrement moins pliant que le précédent.

Chapitre 19

Juin 2011

Depuis quelque temps, une multitude de procès étaient intentés... et continuellement reportés. Ceux-ci visaient surtout les caciques de l'ancien régime, hommes d'affaires ou politiciens, qu'on accusait de tous les maux et qui attendaient de passer en jugement. Et en premier lieu, bien sûr, Moubarak et ses fils, qui en plus des affaires de corruption et de détournement de fonds, devaient rendre des comptes pour toutes ces personnes tuées durant les manifestations de janvier et février. Chaque soir, en parcourant les nouvelles en ligne d'*El Ahram*, Marcel pouvait déjà prévoir qu'on y annoncerait que la suite du procès du raïs, du ministre de l'Intérieur ou d'un Hossam Salem était reportée. Pour des raisons de sécurité, à cause de la santé chancelante de l'accusé, ou encore, suite à une quelconque subtilité juridique. Personne n'était dupe : il était clair pour tout le monde que la plupart des nouvelles têtes dirigeantes, de même que les juges à leur solde, devaient avoir été impliquées de près ou de loin dans toutes ces malversations, et qu'elles étaient fort embêtées par ce que ces procès pourraient révéler. Quant aux violences commises contre les manifestants, comment condamner Moubarak et ses acolytes pour avoir fait ce que les militaires maintenant au pouvoir continuaient de faire, ou de laisser faire, et ce, avec les mêmes méthodes ?

Si Marcel était si assidu à éplucher les journaux, c'était d'abord pour voir si on y évoquerait *l'affaire*. En fait, et même en tenant compte du climat actuel, il trouvait surprenant qu'on ne parlât pas davantage de ce *crime à l'A.U.E.* Quel beau titre, pourtant, une aubaine pour les médias dans cette ville qui, étonnamment, ne connaissait que très peu de *vrais* meurtres crapuleux. Une agréable distraction, aussi, pour les lecteurs, blasés ou écoeurés de tous ces morts en martyrs ou en accidentés de la route. Un jour ou l'autre, il devrait bien y avoir un procès dans cette affaire ? Walid avait interrogé plusieurs fois Mokhtar là-dessus, mais celui-ci répondait invariablement qu'il n'en savait rien, qu'on avait bien d'autres sujets d'inquiétude en ce moment, qu'il le contacterait quand il aurait des nouvelles. Ces choses-là prenaient du temps, ajoutait-il, l'affaire suivait son cours.

Assis à son bureau dans la chaleur écrasante de juin (il bloquait la sortie d'air conditionné, toujours trop froid pour lui), Marcel ajoutait une dernière touche à ses notes avant son cours de *Calculus*-pour-les-masses, comme il l'appelait. Il détestait le semestre d'été, auquel il avait accepté de participer pour la première fois cette année-là, et qui servait avant tout de rattrapage pour les pires étudiants, et ce, dans les sujets les plus élémentaires. Plus encore que d'habitude, il fallait diluer, camoufler les difficultés, éviter les subtilités qui justement, auraient pu donner quelque charme à cette matière. Pas question, surtout, d'improviser, de se laisser aller à ces digressions de haut vol qu'il affectionnait dans ses classes avancées. En fait, plus le cours était élémentaire et les étudiants nuls, plus il fallait être prudent, précis, par crainte que ces cancre ne vous accusent d'incompétence à cause d'une hésitation, d'une distraction, ou pour une simple erreur de calcul. Après tout, se disaient-ils sans doute, à quoi servaient tous ces raisonnements si on n'arrivait pas à la bonne réponse ? Qu'on leur indique clairement la bonne formule à appliquer, la bonne méthode à suivre ; pourquoi tout compliquer ? Les pauvres, ils y croyaient vraiment à tous ces problèmes bidon des manuels.

Et l'été, ces fripouilles étaient encore plus indisciplinées. Ce devait être la chaleur. Qu'est-ce qu'il avait à en faire, de la discipline, lui, Marcel ? S'ils n'en voulaient pas, de ses lumières, ils pouvaient aller se faire pendre ailleurs, il ne forçait personne ! Encore le jour précédent, il s'était laissé prendre aux provocations de l'un d'entre eux. Quand cet ostrogoth avait fait son petit numéro habituel, qui consistait à arriver en retard d'un bon quart d'heure et à traîner les pieds jusqu'au fond de la salle en s'arrêtant pour saluer ostensiblement ses copains, Marcel l'avait apostrophé pour lui demander où il allait à cette heure-là. Une erreur de débutant, évidemment, mais il n'avait pas pu se retenir. L'autre avait pris tout son temps pour rejoindre sa table, tout au fond de la classe, avant de se retourner et de lui répondre mollement, les yeux mi-clos : « Ben... à ma place », pour ensuite marmotter quelques mots à voix basse, sans doute en arabe, qui avait fait rigoler ses voisins. À vue d'œil, avec son sourire abruti, le sagouin

avait manifestement abusé du bango¹⁵ ; ou c'était ce qu'il avait voulu faire croire, ce qui, d'une certaine manière, était pire. Encore un de ces rebelles de carnaval, avait pensé Marcel, furieux ; un de ces morveux qui croient, avec leur ébauche de barbe à la *Che*, qu'on fait la révolution les doigts dans le nez et le joint au bec. Dans ce genre d'affrontement, le professeur partait à tous les coups perdant ; il n'était pas armé pour ça. Des deux, c'était encore l'autre qui avait finalement eu l'air le moins idiot.

Pourtant, Marcel ne partageait pas l'indignation bruyante de l'administration et de certains de ses collègues devant l'augmentation de la consommation de drogue sur le campus depuis la révolution. D'abord, il n'était pas convaincu de la réalité de cette recrudescence. Au surplus, il doutait de la sincérité de ces bonnes âmes offensées : après tout, la consommation de hachich, bien qu'illégale et généralement considérée comme un vice, faisait d'une certaine façon partie des traditions, ici, contrairement à la consommation d'alcool, par exemple.

Mais ses vues libérales ne l'avaient en rien aidé à digérer la fronde de son étudiant. Il avait passé une nuit misérable, plus souvent qu'autrement dans un état d'éveil embrumé, meublé d'absurdes ruminations sur les supplices qu'il pourrait faire subir à cet avorton ; mais de l'empalement à l'écartèlement, et jusqu'à la fessée devant toute la classe, rien ne lui avait paru suffisant, n'avait suffi à l'apaiser. Le pire était qu'après cette nuit agitée, il devait quand même remettre ça, ce matin-là, et affronter une fois de plus cette meute de vampires.

Plus jamais les cours d'été, s'était-il dit !

À son bureau, lorsqu'il se concentrait sur son travail, Marcel finissait invariablement par se retrouver plié en deux sur sa chaise, le nez collé sur ses papiers. C'était sans doute cette mauvaise habitude qui se trouvait à l'origine de ses maux de dos chroniques, mais c'était plus fort que lui : au fur et à mesure qu'il s'absorbait dans son travail, il se rapprochait de ses feuilles, finissait par ôter ses lunettes, car comme tout bon myope, d'assez près il voyait mieux sans elles, ce qui

15. Version locale de la marijuana, considérée comme *le hachich du pauvre*.

le poussait à se rapprocher davantage, jusqu'à ce qu'il s'immobilise dans cette position en point d'interrogation durant des heures.

Il se trouvait dans cette posture lorsque Walid entra précipitamment dans le bureau. Surpris, un peu effrayé (en vingt ans, Marcel n'avait jamais vu son ami se précipiter pour quoi que ce soit), il leva le nez de ses notes et chaussa ses verres. Haletant, Walid lui annonça qu'Ayman Baschir, le présumé meurtrier de Gaber, s'était pendu dans sa cellule.

* * *

La visite de Walid avait sérieusement ébranlé Marcel. L'annonce du suicide de Baschir ayant fait avorter sa révision de dernière minute, ses notes s'étaient retrouvées sens dessus dessous, de sorte que son cours fut un véritable désastre : perdant le fil de ses idées, il se prit les pieds dans une équation pourtant toute simple, puis tenta sans succès de se reprendre par des généralités qui ne firent qu'ajouter à la confusion. Devant les murmures et les moqueries qui s'amplifiaient, incapable de poursuivre, il déclara forfait quinze minutes avant l'heure.

—Nous reprendrons tout cela la prochaine fois, se contenta-t-il de dire. Bon week-end.

En sortant de la salle de cours, dégoûté, une anecdote lui revint à la mémoire. À l'époque où il étudiait, le professeur qui devait donner le cours d'analyse complexe, un certain monsieur Soudard, avait passé les deux premières semaines du semestre à couvrir ce qui ressemblait fort à un cours d'analyse *réelle*. Un étudiant s'était alors décidé à lui demander à quel moment il prévoyait attaquer le cas complexe. Le bonhomme avait d'abord prétendu se moquer de l'ineptie de la question, comme c'était son habitude, mais avait finalement dû se rendre à l'évidence : il s'était trompé de cours ! Toute la classe avait eu beau l'affirmer avec insistance, il avait fallu qu'on lui montre une copie de l'horaire officiel pour le convaincre. Le plus incroyable, c'est qu'il ne s'était même pas excusé. Il avait fait comme s'il s'agissait d'une bonne blague et s'en était tiré en tarabiscotant un raccord bancal avec le cours prévu au programme.

Même si, à cette époque, le laxisme des professeurs était fort répandu, cet énergomène constituait un cas particulièrement sévère.

Il ne semblait pas troublé le moins du monde, par exemple, lorsque les étudiants devaient aller frapper à la porte de son bureau pour lui rappeler que l'heure de son cours était arrivée et qu'on l'attendait dans la classe depuis un bon moment.

Vraiment, en ce temps-là, se disait Marcel, les professeurs étaient intouchables. La recherche représentait tout ce qui leur donnait de la valeur aux yeux du système, et il était de bon ton de dénigrer l'enseignement, cette activité subalterne. Certains prétendaient même qu'un bon mathématicien n'avait pas à préparer ses cours, qu'il avait mieux à faire, que somme toute il valait mieux improviser si on voulait faire passer l'essentiel, les grandes idées, au lieu de tout mâcher, de perdre son temps avec ces petits détails et ces calculs de routine qui figurent de toute façon dans les manuels.

De nos jours, pensait encore Marcel, si le diable permettait à monsieur Soudard de revenir sur terre pour exercer ses talents, il serait promptement haché menu par ses étudiants et l'administration disposerait du cadavre sans état d'âme. Décidément, sa génération n'avait pas eu de chance. Autant comme étudiant que comme professeur, il s'était retrouvé chaque fois dans le mauvais camp.

Perdu dans ses brumes nostalgiques, ses pas le conduisirent instinctivement jusque devant la porte du bureau de Walid, sans qu'il se souvienne pourquoi il voulait le voir. En l'apercevant, celui-ci lui lança :

—Et alors ?

—Alors quoi ?

—Eh bien... qu'est-ce que tu en penses, c'est vraiment un suicide ?

Walid semblait plutôt calme, mais Marcel sentait une certaine tension, une urgence inhabituelle dans ses questions.

—J'en pense que la prochaine fois, je préférerais que tu ne m'annonces pas ce genre de truc juste avant mon cours. J'étais tellement déboussolé, que j'ai dû finir par l'écourter.

—Tiens c'est vrai, tu es en avance. C'est le fantôme de Mazen qui est à l'œuvre ?

—Possible. Tu sais, Gaber me manque. Comment faisait-il pour être si solide devant ces jeunes vauriens ?

—À moi aussi il me manque, mais je n'ai pas tellement envie de parler pédagogie en ce moment.

—Bon, donne-moi des détails ; comment il a fait ça, Baschir ? Il a laissé un mot ? Qu'est-ce que Mokhtar t'a dit, exactement ?

—Tu connais le bonhomme, pas fort sur les détails. Rien de plus que ce que je t'ai dit. Mais au téléphone, il m'a paru... pas vraiment troublé, mais... euh... préoccupé, disons. Pas son air normal d'annonceur-télé.

—Peut-être qu'il ne faut pas chercher plus loin. Les prisonniers qui se suicident, ce doit être assez courant, vu les traitements qu'on leur fait subir.

—Hum... je ne sais pas ; tous ces malfrats, ils ont la peau dure, ils peuvent en prendre. Et puis, c'est tout de même bizarre : les prisonniers, ici, on les empile, on ne leur donne pas de cellule individuelle cinq-étoiles comme chez vous. Comment Baschir aurait-il pu faire ça ?

—Qu'est-ce que tu as en tête ?

—J'aimerais mieux entendre tes conjectures d'abord, monsieur le logicien.

—Des possibilités, il y en a des tas ; trop, même.

—Par exemple ?

—Par exemple, les flics auraient pu trop le tabasser ; ça devenait gênant de l'emmener au procès et ils ont décidé de l'achever.

—Décidément, tu ne les aimes pas beaucoup, nos policiers.

—Les vôtres ou les nôtres... D'ailleurs, je ne suis pas le seul, si j'en crois ce qu'on entendait tout le temps à Tahrir, au mois de janvier.

—En tout cas, elle n'est pas très convaincante, ton hypothèse ; tu oublies l'autopsie...

—Tu rigoles ? Quelle autopsie ? De toute façon, même s'il y avait une autopsie, ce serait eux qui la feraient...

—Bon, bon... Donne-moi tout de même une autre possibilité, puisqu'il y en a tant.

—Il pourrait tout bonnement s'agir d'une bagarre entre prisonniers. Ça joue dur, dans ce milieu. Et puis tiens, pourquoi pas Héba ? Après avoir fait tuer Gaber, elle aurait voulu éviter que l'assassin ne parle ?

—Héba ? La femme de Gaber ? Ça alors, tu la détestes à ce point ? Qu'est-ce que tu as mangé, ce matin ? Et d'ailleurs, même en la supposant capable d'un meurtre, pourquoi assassiner Gaber, alors qu'elle a tout raflé dans cette affaire et qu'elle continuait de lui pomper son salaire ? C'était déjà lui la victime, non ?

—On ne sait peut-être pas tout de cette histoire. Bon, j'ai lancé ça comme ça, pour te montrer qu'il y a beaucoup de possibilités. Dans tous les cas, celui ou celle qui a fait assassiner Gaber avait aussi intérêt à faire taire Baschir.

—Mazen, par exemple...

—Ou Hossam Salem.

—Hossam Salem ? Mais le compas, Marcel ? Tu oublies le compas.

Ne tenant pas à céder aux tentatives de Walid pour le rallier à ses peurs, Marcel s'empessa de retourner à sa liste d'hypothèses.

—Et puis attends, il y a toujours la possibilité que Baschir n'ait rien eu à voir avec le meurtre. Imagine le bon père de famille, un pauvre gars qui tire le diable par la queue avec son salaire de misère, pauvre et honnête, rien à se reprocher, et qui se retrouve pris dans cet engrenage. Il voit sa vie se désagréger devant lui, sans qu'il ne puisse rien y faire ; pris dans la toile, victime des méthodes diaboliques du ministère de l'Intérieur. Il est seul et sans moyens ; peut-on lui rendre visite, peut-il même téléphoner ? Il se demande si sa femme et ses enfants croient encore en lui. Peut-être qu'on le trompe là-dessus, par pur sadisme ? Il est désespéré et il ne voit plus d'issue. C'est bien assez pour décider d'en finir, non ?

Les élans lyriques de Marcel, qui avaient en général un effet soporifique sur Walid, commençaient cette fois à l'agacer sérieusement.

—Un bon musulman ne se suicide pas.

—Arrête ça, tu n'es pas à la mosquée ! répliqua Marcel d'un ton moqueur.

—Je commence à en avoir assez de tes récriminations contre l'Égypte ! explosa Walid. Tout est pourri, ici ? Le gouvernement, la police, et maintenant notre religion ! Pourquoi tu restes ici, qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Qu'est-ce que tu connais de l'Égypte ?

Marcel était abasourdi. Qu'arrivait-il à son ami ? Il n'avait pas senti la tension monter. Pour lui, il s'agissait seulement d'une de leurs conversations habituelles, au cours desquelles il apparaissait normal de se piquer à tout bout de champ ; et souvent bien plus durement, d'ailleurs, en particulier lorsque Gaber y prenait part. Était-ce justement l'absence de ce dernier qui dénaturait ainsi leurs rapports, en faussait l'esprit ? Walid était-il affecté par les événements au point d'en perdre tout jugement, tout contrôle, lui normalement si posé ? Ou alors, se de-

manda subitement Marcel, disait-il maintenant ce qu'il avait toujours pensé et retenu au fond de lui-même ? Hébété, plus choqué qu'insulté, il sortit sans dire un mot.

Assis à son bureau, ses notes de cours étalées devant lui, Marcel fixait le vide. Quelques minutes plus tôt, Walid s'était arrêté brièvement devant sa porte pour s'excuser, prétextant sa nervosité, son état de santé, etc. C'était déjà ça, mais on était loin du compte. Dans un pays où une rencontre banale donnait lieu à de bruyantes effusions, pouvait-on parler de réconciliation sans au moins une embrassade, sinon quelques larmes ? Marcel était profondément troublé par les paroles de son ami, dérouté par cette violence qui lui ressemblait si peu, par ce ton qu'il ne l'avait jamais entendu employer, même à propos de gens qu'il n'aimait pas.

Finalement, c'est la froideur de ses excuses qui l'affligeait davantage. Comme si Walid avait voulu lui signaler que bien qu'il regrettait d'avoir perdu patience, il n'avait dit que ce qu'il pensait, ce que tout le monde pensait de lui. S'était-il leurré durant toutes ces années ? Se pouvait-il que même aux yeux de ses meilleurs amis, il restait avant tout un *khawaga* ? Que tout ce qu'il disait demeurerait parole d'étranger, entendue à travers ce filtre et évaluée suivant ce critère ? S'amusait-on de sa naïveté, comme de celle de ces touristes que les vendeurs tentaient d'attirer dans la rue en leur affirmant qu'ils ressemblaient à des Égyptiens ? Ou bien s'irritait-on de son arrogance, des critiques qu'il se permettait *comme s'il se croyait chez lui* ?

Il revint à ses notes et essaya de s'y concentrer. Maudite session d'été, un bourrage de crâne au cours duquel il fallait affronter ces mêmes chenapans tous les jours de la semaine ! Comble de malheur, il devrait reprendre le lendemain une bonne partie de son cours de tout à l'heure ; il lui faudrait resserrer encore un peu les explications, jouer à saute-mouton avec les concepts, écourter les exemples... Tout ça pour une classe qui ne le respectait plus, qui ne manquait aucune occasion de se moquer de lui. Quel calvaire !

Il repensa à Baschir. Il ne se souvenait pas de son apparence, quoiqu'il devait sûrement l'avoir déjà vu. Il ne savait évidemment

pas à quoi ressemblait l'intérieur d'une prison égyptienne, mais il ne pouvait s'empêcher d'imaginer la scène : un corps maigre, gris, pendant au bout d'une corde dans un sombre cachot moyenâgeux, aux murs de pierre humides et sales. Une vision qui le terrifiait, même s'il se doutait qu'elle relevait plus du cinéma que de la réalité.

Marcel se dit que si ce Baschir n'avait effectivement rien à voir avec le meurtre de Gaber, alors Walid et lui se trouvaient en partie responsables de sa mort. S'ils avaient parlé du compas aux inspecteurs, s'ils avaient alerté les médias pour forcer la police à effectuer son travail au lieu de se débarrasser du problème en accusant le premier venu, peut-être que ce pauvre homme serait encore en vie. En admettant qu'il se soit réellement suicidé, peut-être aurait-il plutôt repris courage devant les doutes que son affaire suscitait ? Plus Marcel y songeait, plus il se reprochait sa faiblesse, sa lâcheté. Ah, s'il était allé voir Mokhtar dès le début, au lieu d'écouter Walid !

Au fond, c'était Walid, le lâche ; il s'en rendait bien compte, à présent. Ce type ne pensait qu'à sa peau, qu'à lui-même. Un lâche et un égoïste. Ce calme, cette patience que Marcel avait toujours admirée chez lui n'était en réalité que de l'indifférence, du détachement lorsqu'il n'était pas directement concerné ou menacé. Maintenant qu'il se sentait en danger, il perdait les pédales, obsédé par l'idée que c'était Mazen qui avait tout manigancé et que son tour allait bientôt venir. Pas une pensée pour les autres ! Et voilà qu'il se mettait à l'injurier, lui, son ami, qu'il lui crachait au visage !

Se sentant terriblement seul, Marcel décida d'appeler Nermine. Ils parleraient, elle le réconforterait, le calmerait, le rassurerait. Elle avait un don pour ça.

—Allo ?

—Nermine, c'est moi. On a trouvé Baschir pendu dans sa cellule.

—Hein ? Qui ça ?

—Ayman Baschir, le meurtrier de Gaber.

—Ah bon ? Écoute, j'ai quelqu'un avec moi dans le bureau. Je te rappelle tout à l'heure. *Maachi* ?

—... *maachi*... à tout à l'heure, alors...

Bien sûr, comme d'habitude, Nermine oublierait de le rappeler, il le savait. En reposant le combiné, il se sentit plus seul que jamais.

Chapitre 20

Juin 2011

Ce que Marcel ignorait, c'est que Walid avait rendu visite à Mokhtar la semaine précédente, quelques jours avant le suicide de Baschir, pour lui révéler que l'arme du crime, le compas, appartenait au *khawaga*. Cette idée d'aller voir le chef de la sécurité lui était venue tout d'un coup, une sorte de réflexe pour se libérer de cette tension qu'il ne supportait plus. Mais il n'avait pas fini de lui rapporter la chose que déjà, il regrettait sa démarche. Il avait alors tout de suite bredouillé que Marcel n'y était évidemment pour rien, que c'était justement pour cette raison qu'il préférait tout révéler maintenant, au cas où l'on en viendrait à découvrir la vérité plus tard. Mais face au silence impassible du général, qui ne lui posait même pas de questions, il s'était senti affreusement désemparé. Désemparé et coupable. Peut-être avait-il eu l'intention plus ou moins consciente de lui raconter toute l'histoire entourant le renvoi de Mazen, en espérant que l'ex-policier puisse remonter la piste jusqu'à lui. Mais une fois devant Mokhtar, cette idée lui avait paru absurde, puisque tout ce qu'il ajouterait ne pourrait que le rendre encore plus ridicule, plus suspect, plus coupable. Il aurait voulu qu'on lui réponde que tout cela n'avait désormais plus d'importance, qu'il pouvait dormir sur ses deux oreilles et oublier tout ça. Mais l'autre s'était contenté de le remercier poliment en l'assurant qu'il l'informerait de tout nouveau développement, et que jusque-là, il ne devait en parler à personne.

Qu'est-ce qui lui avait pris d'aller raconter ça à Mokhtar ? Ou alors, pourquoi ne pas y être allé avec Marcel ? Il ne le soupçonnait quand même pas ? Tout cela n'avait aucun sens. Cette visite ne pouvait que leur attirer des embêtements à tous les deux. Walid ne se comprenait plus. C'étaient ces maux de tête, sûrement, son hypertension ; voilà ce qui lui faisait perdre le contrôle. Il aurait voulu casser cette anxiété qui l'étouffait, qui lui enserrait le crâne dans un étau, qui le poussait à haïr et craindre la terre entière. Plutôt que d'aller chez Mokhtar, c'était peut-être à son médecin qu'il aurait dû rendre visite ; oui, c'est bien ce qu'il ferait à la première occasion...

La révélation de Walid avait laissé Mokhtar soucieux et mal à l'aise. Si le professeur avait raison, cela soulevait évidemment de sérieux doutes sur la déposition de Baschir. Déjà, le simple fait que Walid lui ait paru si ébranlé, si confus, l'avait fort inquiété, au point de l'amener à croire qu'au-delà même de ce que le professeur lui avait dit, il existait encore beaucoup de choses qu'on ignorait dans cette affaire. Et en y réfléchissant bien, n'était-ce pas étrange que ce Baschir, qui n'avait apparemment aucun passé criminel, ait risqué sa place à l'A.U.E., un emploi stable et relativement bien payé, pour se lancer dans ce genre de petits méfaits ?

Pour le moment, le général préférait éviter de communiquer cette nouvelle information aux autorités judiciaires. On pouvait peut-être y trouver une explication simple, inutile d'en faire toute une histoire pour le moment. D'autant qu'il y avait toujours quelqu'un pour soupçonner les professeurs de l'Université américaine, spécialement lorsque ceux-ci étaient étrangers, de toutes les malversations. Pour satisfaire sa curiosité, il avait tout de même décidé de rendre une petite visite de courtoisie à Baschir.

De par sa fonction, et grâce à ses relations dans la police, cela ne lui fut pas bien difficile. Il avait prétexté qu'il connaissait le gailard et ses camarades de travail, et qu'une conversation *amicale* avec Baschir lui permettrait peut-être d'identifier des complices dans cette affaire de vols commis à l'université. Et éventuellement, qui sait, de démanteler un réseau criminel...

Cela faisait plusieurs années qu'il n'avait pas mis les pieds dans une prison. Aussi, en arrivant sur les lieux, il resta interdit devant l'état de délabrement qui s'offrait à sa vue. S'étant fait dire qu'il s'agissait d'un général de police, le gardien qui le conduisit à la salle des visites n'osa pas refuser sa requête d'effectuer un petit détour par l'espace où se trouvaient les cellules, et de lui laisser jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'une d'elles. Ce que Mokhtar aperçut en ouvrant le judas le laissa pantois. Il y avait tellement de monde, qu'il ne put même pas voir s'il s'y trouvait des lits ou un quelque autre ameublement. Et cette odeur ! Sans insister, il referma tout de suite la petite fenêtre. Quelle disgrâce ! Une telle situation découlait-elle des bouleversements survenus depuis janvier, un *dommage collatéral*, en quelque sorte, ou bien avait-il oublié que de son temps, les conditions de détention étaient tout aussi lamentables ? Le petit cocon d'ordre et de confort dans le-

quel il évoluait maintenant, à l'Université américaine, lui avait-il fait perdre le contact avec la dure réalité de son pays ? Quoi qu'il en soit, il ne put s'empêcher de ressentir un peu de sympathie pour les pauvres bougres enfermés là-dedans. Juste *un peu* de sympathie : il s'agissait de criminels, après tout !

Il constata avec soulagement que la petite pièce où l'attendait Baschir se trouvait dans un état à peu près acceptable. Une table en bois, dont le bleu criard contrastait méchamment avec le gris des murs en ciment, en occupait le centre. Le prisonnier y était assis, et un gardien se tenait debout tout près de sa chaise. En voyant le général entrer, Baschir se leva, mais le gardien l'obligea rudement à se rasseoir, avant même qu'il ait pu serrer la main de son visiteur.

– Bonjour, Ayman, vous me reconnaissez ?

– Oui... je crois.

Baschir le regarda un instant, avant de baisser la tête. On lui avait appris l'humilité, à la prison. La prudence, en tout cas.

– Je suis Mokhtar Dessoukry, du service de sécurité de l'A.U.E. Avisant le gardien, le visiteur lui demanda :

– Pouvez-vous nous laisser seuls ?

– Je ne suis pas autorisé à quitter la pièce, répondit l'autre en se reculant toutefois jusqu'au mur.

À voix plus basse, Mokhtar s'adressa de nouveau à Baschir.

– Je suis venu parce que je sais que vous avez menti dans votre déclaration. Je voudrais que vous me disiez ce qui s'est *réellement* passé.

Surpris, le prisonnier leva la tête, les yeux interrogateurs.

– Mais non, ça s'est passé comme j'ai dit ! se défendit-il.

Devant le silence de son interlocuteur, il poursuivit.

– Je suis entré par la fenêtre. Il faisait noir, et je n'avais pas vu que le docteur était couché sur le canapé juste en dessous... je... j'ai mis le pied sur lui et bien sûr, ça l'a réveillé. Je suis tombé, il s'est retrouvé sur moi. C'est... c'était un gros homme, j'ai essayé de me dégager... j'ai paniqué, j'étais comme fou... alors je, j'avais ce truc dans la main... je... ça s'est fait tout seul, je ne suis pas un meurtrier... j'ai paniqué...

Commençant à s'impatienter, Mokhtar changea de ton.

– Je sais, je sais ! interrompit-il sèchement. Mais quelque chose ne va pas dans ton histoire.

Cette fois, Baschir paraissait vraiment affolé. Les yeux écarquillés, il regarda fixement Mokhtar, comme s'il cherchait désespérément à comprendre ce qu'il voulait. Le général aurait préféré que le détenu y vienne de lui-même, mais devant son silence, il finit par lui dire :

– Où as-tu pris le compas, *ce truc*, comme tu dis ? Dans ta déclaration, tu prétends que tu l'as pris sur la table du docteur Gaber. Je sais que ce n'est pas vrai.

Le visage de Baschir s'éclaira soudainement. Tout excité, riant nerveusement, il se mit à débiter à toute allure :

– Ah, le... oui. Il venait du bureau voisin. Je m'étais trompé de fenêtre, et avant que je m'en rende compte et que je ressorte, je l'avais aperçu sur la table, ça m'avait frappé. Quand je suis arrivé à l'autre fenêtre, elle était coincée. Je me suis souvenu de... de ce compas, et je suis revenu le chercher pour forcer la fenêtre... c'est pour ça que je l'avais dans la main quand je suis entré... et... et...

– Pourquoi tout ça n'est pas dans ta déclaration ?

– Je ne sais pas, moi, peut-être que je n'ai pas donné tous ces détails... on n'a pas dû me les demander... J'ai tout avoué, j'ai signé le papier... c'est moi le coupable, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Ce changement soudain d'humeur étonna Mokhtar. Pourquoi Baschir semblait-il tout à coup soulagé, presque content ? Pourtant, il avait répondu spontanément, paraissait sincère, et son explication tenait la route. Sauf que, à bien y penser...

– Bon, bon, je te crois. Mais... pourquoi dis-tu que tu t'es trompé de fenêtre ? Quelle importance de voler dans un bureau plutôt que dans un autre ?

Baschir pâlit. Ses yeux donnèrent un instant l'impression de chercher quelque chose dans la pièce. Après un moment de silence, il bredouilla :

– Non, non, j'ai voulu dire... enfin... je voulais dire... je n'ai rien trouvé dans l'autre bureau, il n'y avait pas d'ordinateur portable, alors je suis passé au bureau suivant...

Pour le général, il apparaissait évident que cet homme avait peur ; nul besoin d'être policier pour s'en apercevoir. Mais que pouvait-il craindre, au point où il en était ? Mokhtar lui posa la question de diverses façons, mais comme il s'y attendait, il n'apprit rien de plus. Voyant qu'il était inutile de continuer, il décida de s'en tenir là pour le moment.

Or, en sortant de la prison, il se rendit compte qu'il avait oublié de questionner le prisonnier sur le vol lui-même ! Sur ce vol avorté de l'ordinateur, et sur tous les autres qui avaient réussi et qui se multipliaient à l'A.U.E. S'il l'avait fait, qui sait s'il ne l'aurait pas convaincu de lui cracher un nom, de lui indiquer une piste. Il avait les nerfs fragiles, ce Baschir, un hyper émotif... il aurait dû en profiter. Décidément, il perdait la main.

Il se dit que ce serait pour la prochaine fois, qu'il reviendrait. Il se demandait tout de même s'il y croyait encore, à cette histoire de tentative de vol.

Cette visite l'avait convaincu que Baschir cachait quelque chose, et il aurait bien voulu savoir quoi. Mais il ne voyait pas trop comment, et il avait bien d'autres chats à fouetter par les temps qui courraient. Sans compter ses problèmes de santé, ces étranges symptômes qui l'inquiétaient depuis déjà quelques semaines. De sorte qu'à force de remettre de jour en jour son projet de retourner voir le prisonnier, il avait presque oublié l'affaire lorsqu'il apprit la mort de ce dernier.

Il se décida alors à aller rencontrer un ancien collègue au poste de police chargé de l'enquête. Cette histoire le tracassant, c'était normal qu'il veuille en savoir plus, mais peut-être y trouvait-il aussi une diversion à ses inquiétudes quant à sa santé, une occasion de repousser encore un peu sa visite chez le médecin, dont la perspective le terrifiait au plus haut point.

Il avait eu à se rendre plusieurs fois à ce commissariat, dans le passé, mais son dernier passage devait remonter à une bonne dizaine d'années. Après son expérience à la prison, il ne faisait plus trop confiance à sa mémoire, et ne s'attendait donc pas à ce que les bureaux s'y trouvent en aussi bon état que dans ses souvenirs. Ce qu'il y découvrit surpassa toutefois ses pires craintes. Quel désordre, quel laisser-aller ! Et pourtant, ce poste ne faisait pas partie de ceux qui avaient été mis à sac après la chute de Moubarak !

Son ex-collègue lui parut en aussi piteux état que son environnement. En l'apercevant à son bureau, tout au fond d'une grande pièce encombrée de cartons et d'étagères surchargées de dossiers poussiéreux, il s'arrêta quelques instants sur le pas de la porte pour l'observer. Il devait avoir à peu près son âge, mais tout, dans son physique autant que dans son comportement, lui donnait l'apparence d'un vieillard. Il semblait exclusivement occupé à signer machinalement, sans prendre

la peine de les lire, de petits papiers qu'on lui soumettait avec régularité. Le reste du temps, il fixait le vide.

L'officier mit un bon moment à reconnaître Mokhtar. Normal, après toutes ces années ; d'autant plus qu'il ne l'avait sans doute jamais vu sans son uniforme. Une fois sa mémoire revenue, il ne fit cependant montre d'aucune chaleur, ce qui surprit et déçut fortement le général. Cela ne lui facilitait pas la tâche, lui qui avait espéré avoir l'air de venir plus ou moins pour une visite de courtoisie, dire un petit bonjour à un ancien camarade tout en s'informant, comme en passant, sur l'affaire. L'autre était si apathique qu'il dut aborder plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu le véritable objet de sa démarche. Après s'être finalement fait offrir une chaise, il demanda :

– Mohsen, tu as bien sûr entendu parler du meurtre survenu à l'Université américaine, il y a quelques mois ?

– Évidemment ! Et de ton Bachar, aussi, qui vient de se pendre, qu'Allah lui pardonne.

– Baschir.

– Baschir, comme tu veux. Drôle d'affaire, en tout cas.

– Pourquoi drôle ? Tu sais quelque chose là-dessus ? Tu t'occupes de ce dossier ?

– Non, on avait mis Othman en charge, avec un jeune freluquet tout neuf sorti de l'école. Tu le connais, Othman ?

– Non. Enfin, ça doit être l'un de ceux qui sont venus le jour du crime ; je n'ai reconnu personne.

– Un *m'as-tu-vu* qui fait chier tout le monde, au commissariat. Peu importe ; de toute façon, c'est l'Armée qui s'occupe de l'affaire, maintenant.

– L'Armée ?

– Ben oui, ils contrôlent tout depuis qu'ils ont pris le pouvoir ; plus moyen de faire notre travail, ici, sans qu'il y en ait un qui vienne regarder par-dessus notre épaule. Ils ne nous ont jamais aimés, mais là, ils s'en donnent à cœur joie. Après cette évasion à la prison de Wadi Natroun, et maintenant, le suicide de ton bonhomme, ils ont le prétexte idéal, ils ne se gênent plus. Quant à ton professeur, celui qui s'est fait buter, comme il détenait aussi la citoyenneté américaine, ils ont décrété qu'il s'agissait d'une affaire d'intérêt national ! Intérêt national, tu imagines ? Moi je te dis, je ne leur fais pas confiance. Il y a quelque chose de pas normal dans cette histoire. En tout cas, ils ont

appelé hier pour demander qu'on leur fournisse tout ce qu'on avait sur l'affaire : dossiers, pièces à conviction, etc. Othman était furieux. Il a fait exprès pour empiler le tout n'importe comment dans une boîte à moitié défoncée. Elle est là, tiens, ils ne sont pas encore venus la chercher.

– Je peux jeter un coup d'œil ?

– Te gêne pas !

La rancœur avait stimulé Mohsen. Pendant qu'il continuait de débâter sur la malversation des militaires et les petites misères de sa fonction, Mokhtar glissa la boîte à ses pieds, devant sa chaise, et en sortit un dossier. Alors qu'il le feuilletait machinalement, les coudes sur les genoux, il aperçut dans la boîte un sachet transparent qui contenait une espèce de tige de couleur argentée. Il n'eut pas besoin de lire l'étiquette pour comprendre que c'était bien l'arme du crime, ce compas dont Walid lui avait parlé. Il eut tout de suite le réflexe de le mettre dans sa poche, profitant du fait que son ex-collègue signait un de ces billets qu'on continuait de lui apporter. Il avait posé ce geste sans réfléchir, d'instinct. Pour cet ancien policier, l'armée faisait toujours un peu figure d'adversaire, et il n'aimait pas du tout l'idée que cet objet leur passe entre les mains. Le leur laisser risquait trop de créer des ennuis à l'université, et éventuellement à lui-même.

Bien sûr, de subtiliser ainsi le compas allait *définitivement* créer des ennuis à Mohsen ou à ses collègues, et en quittant le poste de police, Mokhtar n'était pas du tout certain d'avoir eu raison d'agir aussi impulsivement. Mais après toutes ces années, il se sentait plus proche de la communauté de l'A.U.E. que de ses anciens confrères. La façon dont Mohsen s'était comporté avec lui le confortait d'ailleurs dans ce sentiment.

De toute façon, c'était trop tard, maintenant.

Chapitre 21

Juillet 2011

Marcel était ravi que le congrès d'Algèbre et Logique Catégorique se déroulât cette année à Cape Town. Pour lui, cette ville était véritablement la plus belle de la planète, et il attendait depuis longtemps l'occasion d'y revenir. Une fois, il avait même rêvé tout haut de l'éventualité de s'y installer à sa retraite, s'il décidait de quitter l'Égypte. « Bien trop loin », avait rétorqué Nermine. « Trop loin de quoi ? » lui avait demandé Marcel. « De tout : du Caire, de l'Europe, du Québec », lui avait-elle répondu tout en soupçonnant que c'était justement là une des raisons essentielles de son attirance pour cette ville du bout du monde.

Comme l'été précédent, à Hyderabad, son étudiant à problèmes, Mohamed, l'accompagnait. Mais cette fois-ci, au Cap, il s'agissait presque d'une rencontre entre vieux copains, ce colloque itinérant dans sa spécialité pointue ne réunissant guère plus, ces dernières années, que les mêmes vétérans. « Trop peu de monde, se répétaient-ils tous, et surtout trop peu de jeunes ». Qu'est-ce qui les éloignait donc tous de cet excitant champ de recherche, encore si nouveau, à ce qu'il leur semblait ? On admettait que les résultats mirobolants qui avaient accompagné sa naissance tardaient depuis quelque temps à en engendrer de nouveaux, à perpétuer l'enthousiasme, mais on accusait aussi cette publicité malveillante en provenance de certains milieux traditionnels, dont elle faisait l'objet depuis peu. Le vieux MacPherson en particulier était allé jusqu'à dire que le wagon catégorique s'était perdu dans l'obscurité de ses abstractions délirantes, qu'il était condamné à dérailler, ou alors, à s'immobiliser, faute de combustible ! Quelle outrecuidance ! Qu'est-ce qu'il y comprenait, ce dinosaure, à l'algèbre catégorique ?

La modeste rencontre de Cape Town n'avait donc pas grand-chose à voir avec celle d'Hyderabad, où s'était tenu le dernier Congrès international des mathématiciens. Ce grand rassemblement, cette immense foire qui, depuis plus d'un siècle, faisait sortir une fois tous les quatre ans d'innombrables fourmis besogneuses de leur isolement

incestueux pour aller voir ce qui se faisait dans les autres spécialités, ce congrès, donc, était aussi l'occasion de distribuer en grande fanfare les médailles *Fields*, l'ultime reconnaissance en mathématiques, vu l'absence d'un prix Nobel dans le domaine, le riche mécène suédois ayant sans doute estimé hautement improbable qu'un mathématicien puisse un jour satisfaire son ambitieux critère d'*apporter le plus grand bénéfice à l'humanité*.

Nonobstant la pauvre opinion de l'inventeur de la dynamite pour la reine des sciences, les propagandistes du congrès multipliaient depuis quelque temps les exploits médiatiques, ayant même réussi à convaincre les plus hautes personnalités de s'y déplacer pour donner davantage de visibilité à l'événement.

Un an plus tôt, à Hyderabad, donc, la présidente de l'Inde en personne était venue remettre les prestigieuses récompenses. Au moment crucial, Marcel, comme d'autres dans l'assistance, avait ressenti un léger frisson en repensant au malaise général provoqué par l'incident survenu lors de l'édition précédente du symposium. En effet, à Madrid, en 2006, le roi Juan Carlos s'était rendu sur place pour présider la cérémonie, mais pas Grigori Perelman, le principal récipiendaire du prix. Comme plusieurs l'avaient craint, l'excentrique reclus avait préféré rester dans l'appartement misérable qu'il habitait près de celui de sa mère à Saint-Petersbourg, plutôt que de participer à ce spectacle qu'il trouvait dérisoire, et de s'exposer à cette foule à laquelle il ne s'identifiait pas. C'était du moins ce qu'on avait compris des explications laconiques que le président du comité d'attribution du prix avait fini par obtenir de lui, non sans peine. Quatre ans plus tard, les raisons qu'il avait données pour refuser le million de dollars attribué par le *Clay Institute* pour sa solution de la conjecture de Poincaré avaient paru aussi peu convaincantes pour le commun des mortels. Pourtant, ceux qui arrivaient à l'approcher soutenaient que l'homme n'avait rien d'un détraqué. Certes, il avait ces yeux incroyables, des perce-murailles à la Raspoutine (un personnage dont il partageait d'ailleurs le prénom et une barbe hirsute), et il refusait systématiquement les postes qu'on lui offrait dans les instituts les plus prestigieux de la planète, mais outre cela, on ne pouvait déceler le moindre signe de déséquilibre dans son comportement. Seulement cette calme et totale indifférence à la gloire et au confort matériel, et cet apparent étonnement à ce qu'il n'en soit pas de même pour tout un chacun.

Marcel se souvenait de sa satisfaction à l'annonce du refus de Perelman d'accepter le million associé au prix du *Clay Institute*. Justement parce que le mathématicien ne lui semblait pas être complètement dément, *du moins pour un Russe*, Gaber avait parié qu'il ne pourrait refuser ce qui, avait-il prétendu, faisait toujours et partout fonctionner la machine humaine : l'argent. Son héros, lui avait dit Gaber, pouvait bien se permettre de dénigrer la fameuse médaille *Fields*, puisque le montant d'argent qui l'accompagne est dérisoire, essentiellement symbolique. Il y gagnait d'ailleurs considérablement en prestige, car son image de surdoué *ordinaire* se trouvait du coup propulsée à celle de génie mystique. Mais maintenant qu'on lui offrait un *vrai prix*, Marcel verrait bien ce qu'il en adviendrait, des grands idéaux et des mystères de l'âme slave !

Décidément, on lui avait bien lavé le cerveau, aux États-Unis, avait rétorqué Marcel. Même les Américains, contrairement à ce qu'ils croyaient eux-mêmes, n'agissaient pas toujours en fonction de leur avantage purement matériel. Gaber lui-même, le plus américain des Égyptiens, en était l'exemple le plus probant, puisqu'il avait quitté un poste bien plus lucratif à Cornell (son foutu Cornell avec lequel il leur cassait tout le temps les oreilles) pour... pour... oui, pourquoi au juste ? Son ami avait rigolé en répliquant : « Tu verras » du ton le plus assuré. Toujours si sûr de lui, le statisticien ! Voilà, on avait vu ! Rien n'amusait davantage Marcel que d'avoir raison contre Gaber. Ah, comme il lui manquait, maintenant !

Malgré les évidentes différences, Marcel ne pouvait s'empêcher de voir, avec une certaine anxiété, un peu de ce Perelman en Mohamed. Les rares fois où le Russe avait été vu en train de donner une conférence, tout s'était pourtant bien passé, d'après ce qu'on en disait. Son interaction avec le public, bien que minimale, avait été sans histoire, normale. De fait, Marcel ne craignait pas vraiment que son étudiant fasse une mauvaise présentation ou qu'il ne sache pas répondre aux questions des experts ; il redoutait plutôt qu'il ne se présente pas du tout pour son exposé, comme il le faisait si souvent lors des examens, et comme il l'avait fait à Hyderabad.

Là-bas, en Inde, cela était sans conséquence, puisqu'il n'y avait présenté ses travaux que dans un *poster session*, un arrangement de panneaux où les exposants, généralement des novices, affichent les unes à la suite des autres les pages détaillant leurs miraculeuses dé-

couvertes ou leurs petites trouvailles. Dans une grande salle prévue à cet effet, les congressistes étaient libres de déambuler entre les rangées et de poser des questions aux auteurs, lesquels étaient censés se tenir devant leur travail à certaines heures fixes. Bien sûr, l'absence de Mohamed était inconvenante, mais elle avait dû n'être que peu remarquée, et au final, n'avait pu nuire qu'à lui-même. Par contre, ici, à Cape Town, à cette conférence spécialisée où tous connaissaient Marcel, ce serait vers lui qu'on se tournerait pour savoir ce qui se passait si son protégé ne venait pas donner son exposé, lui qu'on blâmerait pour faire attendre inutilement ses pairs. Ce serait terriblement gênant.

Pendant la pause, alors qu'il se servait à nouveau du café, Marcel se souvint subitement avoir aperçu Mazen à Hyderabad, justement à ce *poster session*, devant le panneau de Mohamed. Connaissait-il son étudiant, ou avait-il tout simplement remarqué ce nom à consonance égyptienne, écrit en grosses lettres, avant de lire qu'il était de l'A.U.E.? Le lendemain, lors d'une conférence grand public dans l'immense salle principale, Marcel avait à nouveau aperçu son ex-collègue. Malgré la distance, il l'avait facilement reconnu à son profil si particulier, alors qu'il se tournait vers son voisin. De ce voisin, il ne voyait que l'arrière de la tête, immobile; une grosse tête ronde qui ressemblait fort à celle de Mohamed. Il n'avait pu s'en assurer et n'avait pas voulu questionner Mohamed à ce sujet, craignant de susciter des questions en retour, des questions auxquelles il n'aurait pas su répondre. De toute façon, à l'époque, cela ne lui semblait pas très important, l'essentiel étant qu'il ne se retrouve pas inopinément face à face avec Mazen, une éventualité qui l'avait laissé inconfortablement sur ses gardes pour le reste du congrès. En finissant de préparer son propre exposé, il s'était demandé avec appréhension si l'autre ne s'amuserait pas à venir y assister, par simple curiosité ou dans l'espoir de le saboter. Dans les petites salles réservées aux conférenciers *ordinaires*, où on ne pouvait guère accueillir plus d'une cinquantaine de personnes, Marcel l'aurait certainement remarqué. Il l'avait imaginé en train de le fixer avec un sourire moqueur; à coup sûr, il en aurait perdu tous ses moyens.

Heureusement, rien de tout cela ne s'était produit. Mais maintenant, il avait des raisons supplémentaires pour se demander si c'était bien Mohamed qu'il avait vu assis avec Mazen ce jour-là. Si tel était le cas, de quoi avaient-ils parlé? Mazen devait avoir appris qu'il partici-

pait à la conférence, en demandant à Mohamed s'il était venu seul, par exemple, ou simplement en consultant la liste des participants. Même si celle-ci comptait plus de deux mille noms, une section divisait leurs institutions par pays d'origine, et il avait sûrement pris le temps de jeter un coup d'œil sur les noms des rares participants rattachés à une université d'Égypte ; quoi de mieux à faire lors des interminables discours de la cérémonie d'ouverture, ou pour lutter contre le sommeil quand on a complètement perdu le fil d'un exposé ? Si Mazen et Mohamed s'étaient rencontrés, ils avaient certainement parlé de lui. En ce cas, pourquoi son étudiant ne lui en avait-il rien dit ? Bien sûr, le comportement de son étudiant était difficile à prévoir ; il ne pensait pas et n'agissait comme tout le monde. Mais tout de même... Devait-il maintenant se méfier de lui ? Fallait-il l'interroger pour en avoir le cœur net ? Mais comment le faire sans risquer de devoir révéler trop de choses sur Mazen, ou sans être forcé d'inventer un prétexte crédible ?

Les après-midis du congrès de Cape Town, comme c'est souvent le cas dans les petites réunions du genre, étaient réservés aux courts exposés, qui se tenaient en parallèle dans deux salles voisines. Au grand soulagement de Marcel, Mohamed se présenta à l'heure dite dans celle qu'on lui avait attribuée. Une vingtaine d'auditeurs occupaient à peu près le tiers des places disponibles, ce qui n'était pas si mal pour une conférence donnée par un inconnu, et dont le titre n'annonçait rien de bien spectaculaire. Comme il était rare qu'un étudiant de premier cycle participe activement à ces congrès, cela pouvait par contre avoir attiré un certain nombre de curieux.

La présentation se déroula normalement ; du moins, pas plus mal que la moyenne. Mohamed n'avait pas préparé de transparents pour le rétroprojecteur, et encore moins de fichier *PowerPoint*, mais cela n'avait rien d'inhabituel. Bon nombre de ces *catégoriciens* demeuraient en effet réfractaires à tout ce qui les éloignait de leur bon vieux tableau. Assurément, les diagrammes tarabiscotés qui décoraient leurs démonstrations s'avéraient laborieux ou inconfortables à rendre autrement qu'à l'aide d'un marqueur sur une large surface, mais de les exécuter ainsi en grand devant un public en confortait peut-être certains dans leur conviction qu'ils étaient aussi un peu des artistes...

Marcel savait déjà que son étudiant se métamorphosait lorsqu'il discutait de mathématiques, mais il resta tout de même ébahi de le voir

prononcer son exposé si calmement, si professionnellement, sans paraître le moins du monde intimidé par cette audience d'experts. Ébahi, mais également, dérouter : comment ce même Mohamed pouvait-il se montrer incapable d'affronter un banal examen de collège, portant sur des matières élémentaires qu'il maîtrisait aussi bien que ses professeurs ?

Chapitre 22

Septembre 2011

Nermine adorait le Québec, et Marcel avait dû négocier ferme pour étirer un peu leur séjour en Afrique du Sud après la conférence, faisant valoir que, parce que le pays était justement si loin de tout, comme elle le disait, ils devaient en profiter pour en voir le plus possible tandis qu'ils s'y trouvaient. Évidemment, cela raccourcissait d'autant leur habituelle tournée estivale au Canada, au grand dam de Nermine, déconcertée par ce peu d'empressement dont son conjoint faisait preuve lorsqu'il était question d'aller là-bas pour visiter ses parents et amis. Ses parents, surtout. Ils étaient si âgés, si faibles... Attendait-il qu'ils ne soient plus de ce monde? Il affirmait pourtant qu'il les aimait et semblait toujours heureux de les revoir. Heureux, aussi, de retrouver ses frères, et ses anciens camarades de la marine marchande avec qui il avait gardé le contact. Ils passaient toujours du bon temps, au Québec, mais on aurait dit néanmoins que chaque été, il faisait tout pour retarder et écourter leur séjour. Pourquoi cette réticence, que craignait-il donc?

Comme d'habitude, ils étaient revenus au Caire à la mi-août. Nermine devait être là pour accueillir les premiers arrivants de la cohorte des nouveaux professeurs, les aider à absorber le choc et à s'y retrouver dans le chaos ambiant. Cela avait donné à Marcel deux semaines avant le début des cours pour digérer les résultats de la conférence, préparer la version finale de l'article qu'il avait présenté et, éventuellement, attaquer un nouveau problème suggéré lors d'un exposé.

À l'ordre du jour de la première réunion départementale de l'année académique, une semaine après le début des cours, Walid avait ajouté, sous la rubrique des *petites annonces*, un mot de félicitations à Chérifa pour ses fiançailles avec Yousif Dessoukry. Une surprise pour Marcel, mais un soulagement, aussi, quand il comprit que ce devait être ce que Yousif voulait dire lorsqu'il lui avait lancé, quelques mois plus tôt, qu'ils se reverraient bientôt.

Une des mesures prises par Gaber lors de son premier mandat à titre de directeur avait été d'inviter aux réunions les professeurs à temps partiel et les assistants. Malgré son caractère dominateur, ou peut-être justement à cause de cela, il tenait beaucoup à projeter une image de transparence, d'ouverture à la consultation. Il était fermement convaincu que son style de gestion représentait un modèle de démocratie participative, mais dans la pratique, sa véritable nature l'emportait le plus souvent, et il tendait plutôt à se comporter en patron, pour ne pas dire en autocrate. Un autocrate bienveillant, un bon papa, mais un autocrate tout de même. Il n'y avait guère que Marcel qui osait s'opposer à lui durant les réunions, mais il le faisait de manière tellement systématique, et les deux semblaient en tirer une telle satisfaction, qu'on pouvait se demander s'il ne s'agissait pas là d'un jeu.

À l'opposé, Walid, qui n'avait certes pas le tempérament d'un dictateur, ne voyait pas l'utilité de ces interminables discussions. Puisqu'il avait tendance à ne s'en tenir qu'au strict minimum requis pour assurer le fonctionnement du département, il n'avait pas à se demander, ou à demander à ses collègues, s'il valait mieux faire ceci ou cela ; il choisissait de repousser les problèmes jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une seule solution pour les régler... quand il en restait encore une. Comme directeur, il ne convoquait une réunion que lorsqu'un problème urgent l'exigeait et n'y conviait que les professeurs à temps plein, comme le règlement le stipulait, supposant que les sujets dont on y discutait n'intéressaient à peu près personne ; ce en quoi il n'avait pas complètement tort.

Mais dans les circonstances, avec l'ombre de Gaber qui planait sur son mandat, il avait fait un effort. D'abord, en convoquant cette réunion dès le début du semestre, et ensuite, en prenant soin d'y inviter tous les membres du département, une trentaine de personnes en tout. À l'heure prévue, un bon deux tiers d'entre eux se trouvait déjà là, ce qui était assez remarquable si l'on y ajoutait les trois ou quatre qui allaient inévitablement arriver en retard. On grappillait ferme dans les petits fours, on bavardait bruyamment autour des six grandes tables accolées en rectangle pour l'occasion, et Walid, toujours aussi peu *leader*, n'arrivait pas à obtenir assez d'ordre et de silence pour ouvrir la session. Il se décida tout de même à commencer, mais le bruit des conversations autour de la table était tel, que les gens situés plus loin mirent quelque temps pour s'en apercevoir.

La rencontre promettait de ressembler davantage à de simples retrouvailles qu'à une réunion départementale. Fidèle à lui-même, le nouveau directeur avait évité, dans son ordre du jour, toute question pouvant susciter le moindre débat, se limitant à de petits avis et consignes émanant des échelons supérieurs qu'il retransmettait sans conviction, ainsi qu'à des communications à caractère personnel, comme, bien sûr, la demi-minute de silence en mémoire de Gaber, et cette annonce au sujet des fiançailles de Chérifa.

Pour les communiqués traitant d'heureux événements, Walid était dans son élément. Il y alla d'une petite plaisanterie en remerciant tout le monde pour les *efforts déployés* en vue de trouver un bon parti à Chérifa. «Un diplômé en mathématiques aurait mieux fait l'affaire, ajouta-t-il, mais ils sont rares». Tout de même, Yousif était un ancien étudiant de l'A.U.E., et comme il avait également passé entre les mains de quelques professeurs du département, il devrait *faire l'affaire*. Chérifa rougit, on s'en moqua gentiment et tout le monde rit. Voilà, la réunion était réussie.

Marcel avait à peine vu Walid depuis son retour. Celui-ci semblait toujours occupé, comme s'il voulait l'éviter. En tant que chef du département, il devait bien sûr avoir fort à faire, surtout en début de semestre, mais depuis quand Walid faisait-il passer son travail avant ses amis ? Était-il encore son ami ?

À son comportement durant la réunion, Marcel crut reconnaître le Walid des bons jours : souriant, et cachant son malaise face au public par un badinage un peu maladroit. Il se prit à espérer que petit à petit, tout s'arrangerait entre eux. Ils avaient passé des moments éprouvants, mais les tensions allaient s'apaiser et tout irait mieux.

Marcel s'attendait à ce que Walid, comme à son habitude, reste après la rencontre pour bavarder et plaisanter avec tout un chacun, sous prétexte qu'on devait finir le café et les petits gâteaux pour justifier la dépense. Marcel se joindrait à eux, en remettrait, et puis tout redeviendrait comme avant. Au lieu de cela, il se passa quelque chose d'étrange. Sitôt prononcés les mots qui mirent fin à la réunion, le regard de Walid se figea droit devant lui, et son sourire disparut, comme s'il venait de voir quelque chose de terrifiant sur le mur du fond. Il se leva brusquement, tourna les talons et sortit de la pièce. Le changement fut tellement soudain, son attitude contrastait à tel point avec celle qu'il affichait l'instant d'avant, que Marcel se demanda s'il était

le jouet d'une illusion, s'il avait été aveuglé par ses propres spéculations. Les autres avaient-ils vu la même chose que lui ?

D'abord déconcerté, Marcel était maintenant furieux. Il n'avait plus envie d'être inquiet pour Walid. « Qu'il aille se faire... ». Il sortit de la salle en ronchonnant, faillit bousculer Mahmoud, qui au même moment balayait le couloir, et se retrouva devant la porte de son propre bureau, fermée à clé. La barbe ! Depuis le meurtre de Gaber, la sécurité exigeait qu'on ferme tout à clé et avait prévenu tout le monde que les *farrashin* veilleraient à le faire pour ceux qui oublieraient ou qui, comme Marcel, s'obstineraient à faire le contraire de ce qu'on leur demandait.

Une fois entré dans son bureau, il s'assit devant son empilement de dossiers épars, en choisit un, et essaya de s'y intéresser. Mais rien à faire, il n'y arrivait pas. Il regarda ses courriels, puis s'attarda sur l'un de ceux provenant du *mailing list* dans sa spécialité. Encore une question tordue, indéchiffrable, que d'autres que lui semblaient pourtant comprendre, d'après leurs réponses. Il y avait des jours où il se demandait ce qu'il faisait, lui, parmi tous ces athlètes de la matière grise. Il n'était finalement qu'un imposteur, un intrus admis par erreur dans une fratrie de surdoués, prisonnier de cette ruche d'infatigables bûcheurs.

Agacé, il se détourna, revint à ses dossiers, puis passa encore de l'un à l'autre sans parvenir à se concentrer, son esprit revenant sans cesse vers Walid. Au bout d'un moment, il en vint à se dire qu'il avait tort d'être en colère contre lui ; que celui-ci n'allait pas bien, qu'il n'était pas dans son état normal et qu'il avait besoin d'aide. Il devait aller lui parler ; de n'importe quoi, mais tout de suite. Tiens, il lui parlerait de la conférence de Cape Town et lui raconterait comment Mohamed s'était bien comporté, en plus d'avoir fait honneur au département. Il quitta son bureau et se dirigea vers celui de son ami.

– Mohamed ? Tu ne le savais pas ? Il n'est plus avec nous !

Walid lui avait jeté cela comme une provocation, comme un crachat. Marcel était abasourdi.

—Comment? Mais pourquoi, qu'est-ce qui s'est passé? rétorqua-t-il.

—Il s'est passé ce qui se passe chaque fois avec lui; il ne s'est pas présenté à l'examen de rattrapage pour racheter ses deux échecs du semestre du printemps. J'ai refusé de solliciter une nouvelle extension pour lui à l'administration. Avec ces deux F supplémentaires dans son dossier, il a décidé de quitter l'A.U.E. Voilà, fin de nos ennuis avec ton Mohamed!

—Quoi?! Comment ça, *mon* Mohamed? Tu connais son problème, tout le département le connaît! Tu sais bien qu'il ne mérite pas ça, qu'il est malade. Et qu'il est exceptionnel. Les mathématiques, c'est sa vie, son avenir! Pourquoi as-tu fait ça?

—Moi? Mais qu'est-ce que tu racontes? C'est lui qui est parti! Vous avez toujours dit, Gaber et toi, que j'étais trop tolérant, que je nuisais aux étudiants en leur accordant toujours une dernière chance, qu'ils ne faisaient que s'éterniser dans un domaine où ils ne réussiraient jamais. Et maintenant, tu veux que je fasse une exception pour ton protégé?

—C'était le protégé de tout le département; son cas est différent. Mohamed n'est pas un de ces cancre qui ne se sont jamais intéressés aux mathématiques! Tu le sais très bien!

Walid évita le regard de son collègue. Plus rien dans son comportement ne rappelait à Marcel leur amitié, leur connivence; il avait l'impression de parler à un parfait étranger. Il se leva, plus furieux que jamais, et fonça vers la porte. Mais au dernier moment, il se ravisa, revint vers le directeur et lui dit, sur un ton faussement détaché:

—J'oubliais... l'an dernier, au congrès d'Hyderabad, j'ai vu Mohamed discuter avec Mazen!

Cette fois Walid, manifestement secoué, regarda Marcel droit dans les yeux. Il avait pâli d'un coup, incapable de répondre. Marcel quitta la pièce, content de son effet. Il lui avait lancé cette demi-vérité par pure méchanceté, spontanément, dans le but exprès de le troubler et de le laisser mijoter sa tirade tout seul, sans lui donner d'explication.

Mais en s'éloignant, il se rendit compte qu'il venait en quelque sorte de conforter Walid dans sa décision de refuser une extension à Mohamed. Somme toute, il avait trahi son étudiant.

Chapitre 23

Chérifa

« Tu serais étonné de me voir. Étonné, mais pas déçu, j'en suis sûre. Tu comprendrais tout de suite ce que le papa de Yousif, cet homme qui va mourir, est en train de me léguer. Et avant tout le sentiment de donner moi-même quelque chose, pour la première fois.

Je suis heureuse.

Tu m'en veux ? »

Chapitre 24

Octobre 2011

À l'université, comme partout autour de la place Tahrir, on s'était habitué à fonctionner au milieu d'une rude et continuelle agitation. Sauf quelques-uns, une poignée parmi les professeurs étrangers, qui vivaient bien mal la chose et qui avaient résolu de quitter le pays, sans doute plus apeurés par les recommandations de leur ambassade que par la réalité de leur vie quotidienne. C'était du moins l'opinion de Marcel, qui lui, trouvait incompréhensible qu'on ne s'enthousiasme pas pour cette révolution, qu'on veuille partir et rater cette extraordinaire occasion de vivre des moments formidables, historiques, dans le simple but de fuir un danger imaginaire. Où donc voyaient-ils un risque sérieux pour leur sécurité ? Quelques petits désagréments, tout au plus, des broutilles ! Le peuple s'était soulevé, se prenait en main, tentait de créer une nouvelle Égypte ; c'était terriblement excitant ! Il fallait accepter les petits ennuis collatéraux, ils faisaient partie du forfait ! On pouvait même leur trouver du piquant, parfois !

N'empêche, une certaine déprime faisait son chemin ; ces lendemains de veille qui, tôt ou tard, finissent par suivre les grands moments. Comme on se fatigue les mâchoires à forcer trop longtemps un sourire, on s'épuisait à afficher encore de l'enthousiasme, de la confiance en l'avenir. Surtout après les terribles violences des dernières semaines sur la rue Mohamed Mahmoud, et dans le quartier avoisinant de Maspéro.

Ce qui s'était passé à Maspéro avait marqué un tournant. On oublierait sans doute pourquoi les manifestants étaient surtout des Coptes, quelle cause ils avaient défendue là, mais la bande vidéo qui continuait de circuler rappellerait longtemps avec quel acharnement les camions de l'armée les avaient pourchassés en zigzaguant dans la foule, comme si on cherchait à écraser un maximum de gens. Ce qui s'avéra plus troublant encore fut la participation au massacre de certains résidents du secteur, probablement exaspérés par l'épouvantable chaos que ces perpétuelles démonstrations engendraient dans leur quartier du Centre, et sans doute, pour certains, en réponse aux ap-

pels lancés en direct par l'animateur d'une station de télévision d'État demandant aux *Égyptiens* de sortir pour protéger les militaires *attaqués par les Coptes*. Jamais on n'avait entendu ce genre de discours à la télévision, un discours désignant les Coptes comme un ennemi collectif et, en quelque sorte *étranger à la nation*. Dès le lendemain, l'animateur était saqué, mais la gêne restait palpable dans les médias. Aux habituelles déclarations contradictoires de l'armée, à leurs démentis absurdes, suivirent les prévisibles appels à *l'unité de tous les Égyptiens*. Du même souffle, et de façon plus ou moins arbitraire, on attribua la responsabilité du carnage aux groupes extrémistes, aux anciens du régime Moubarak, à quelques mauvais éléments ici et là, et bien sûr, aux puissances étrangères. Toutes ces fables commodes pour éviter d'agiter la boue des tréfonds de l'âme collective...

Curieusement, alors que la tension devenait plus forte et que les événements auraient justifié que l'administration de l'A.U.E. multiplie les messages qui inondaient déjà, depuis janvier, les boîtes de courriels de ses employés, ses missives, au contraire, se raréfiaient. En général, on n'y apprenait pas grand-chose, quelques broderies autour des prévisibles avis de sécurité produits par le bureau du général Mokhtar, ou de pompeux appels à poursuivre ses valeureux efforts dans ces difficiles circonstances, mais cela donnait tout de même l'impression réconfortante que quelqu'un était là, *là-haut*, pour veiller sur ce petit monde d'éducateurs dévoués. Tandis que maintenant, on pouvait se demander si on ne dérivait pas sur une barque sans capitaine, à tous ramer vers nulle part, alors qu'il aurait peut-être déjà fallu quitter le navire... ou au moins, trouver un moyen d'écoper l'eau qui montait.

Au sein du Département de mathématiques, ce sentiment d'abandon était particulièrement fort, le directeur s'étant mué en un véritable fantôme. Malgré son manque de zèle et d'initiative, Walid avait toujours été très présent à son bureau, heureux de bavarder avec ses collègues et ses étudiants. Mais depuis le début du semestre, on le voyait si peu que la secrétaire perdait un temps et une énergie considérables à tenter de le joindre, à justifier ses absences ou à réclamer de l'aide. À bout de ressources, elle devait parfois se résigner à prendre des décisions au-delà de ses responsabilités pour régler les problèmes les plus urgents. Les étudiants, qui jusque-là adoraient le docteur Walid, se plaignaient à présent de ses cours bâclés, de ses sautes d'humeur et de son comportement imprévisible.

En interrogeant Chérifa, Marcel avait fini par apprendre que Mokhtar était sérieusement malade. Voilà pourquoi il n'arrivait pas à joindre le bonhomme, en dépit de ses tentatives répétées. On lui passait toujours son adjoint, un sous-doué notoire qui, plutôt que de lui dire simplement que son patron était absent pour des raisons de santé, le disait trop occupé pour prendre l'appel. Il promettait invariablement de transmettre le message et assurait qu'on le rappellerait sous peu, ce qui bien sûr n'arrivait jamais. C'était comme si le fait d'être malade révélait une faiblesse inavouable, une faute qu'il fallait taire. L'absence de Mokhtar était peut-être, aussi, l'une des raisons qui expliquaient le silence relatif de l'administration, personne d'autre que Mokhtar, au bureau de la sécurité, n'étant fichu de concevoir ou de rédiger une consigne un tant soit peu crédible.

De la façon dont Chérifa avait formulé la chose, en recoupant d'autres informations et en tenant compte de la retenue dont on fait souvent preuve dans ces cas-là, Marcel en vint à comprendre que le général ne reviendrait pas, qu'il n'en avait plus pour très longtemps, en fait, et qu'il avait choisi de vivre ses derniers jours chez lui. Le professeur n'avait jamais ressenti d'affection pour cet homme, mais l'idée de savoir que sa mort était programmée, inéluctable, le touchait et lui faisait voir le chef de la sécurité d'un autre œil.

Cette nouvelle expliquait sans doute pourquoi, contrairement à la coutume, le mariage de Yousif et Chérifa avait suivi si rapidement leurs fiançailles et avait été célébré de façon si discrète. Chérifa avait rejoint son nouveau mari dans la grande maison de son père, si vide depuis la mort de la femme de celui-ci et le départ de ses autres enfants. À présent, les jeunes mariés veillaient sur lui.

Si l'idée de savoir que ces trois-là vivaient ensemble lui paraissait déjà étrange, Marcel aurait été encore plus surpris d'apprendre jusqu'à quel point son assistante et l'ex-général de police en étaient venus à sympathiser. En réalité, il s'agissait de quelque chose de plus fort que de la sympathie. C'était une relation profonde et singulière qui s'était progressivement développée entre ces deux êtres apparemment si différents. Bien que n'ayant guère plus en commun que leur

naturel taciturne et peu enjoué, ils passaient désormais des heures à papoter au salon, où un lit adapté avait été transporté pour Mokhtar. Yousif les entendait même souvent rire de bon cœur, non sans en ressentir un léger pincement de jalousie, lui qui trouvait que sa nouvelle épouse se montrait encore trop distante avec lui, trop réservée.

Chérifa et son beau-père ne faisaient pas que rire ensemble. Le plus souvent, ils parlaient de tout et de rien, mais en venaient parfois à discuter de sujets qu'ils auraient beaucoup hésité à aborder auparavant. Étonnés de se découvrir ainsi eux-mêmes, de se dévoiler, ils en ressentaient une grande satisfaction, une forme de libération. D'où leur venaient cette complicité inusitée et cette spontanéité qui leur ressemblait si peu ? Paradoxalement, c'était peut-être leur grande dissemblance qui permettait ce rapprochement, une distance suffisante entre eux pour supprimer leurs inhibitions, en l'absence même d'unités de mesure communes. Suffisante, aussi, pour susciter une curiosité réciproque entre ces deux êtres intrigués de se retrouver face à face, entre ce monsieur empesé en train de mourir et cette toute jeune femme introvertie.

Cette étrange relation servait finalement Yousif. Éclairé par les propos que lui rapportait Chérifa à la suite de ses conversations avec son père, il en venait à mieux le comprendre, et voulait croire que c'était réciproque. Il s'établissait un autre type de relation entre eux, qui, bien qu'indirecte et médiatisée par Chérifa, était plus profonde. À cet effet, le jeune homme se demandait si son père n'utilisait pas consciemment cette singulière voie de communication, où pouvait enfin circuler autre chose que les consignes et les remontrances.

Le général se savait condamné, mais physiquement, il ne souffrait pas, ou peu. Juste une fatigue, une faiblesse omniprésente qui le confinait au salon, entre son lit et son fauteuil à bascule. Pour la première fois depuis longtemps, il avait du temps pour penser à autre chose qu'à ses petits tracasseries quotidiens et à son travail. Du temps, aussi, pour lire les journaux, quand il en trouvait la force, pour entendre des voix différentes de celles de ses collègues de l'université, ou de ses ex-collègues du ministère de l'Intérieur. Il ressentait le besoin de penser à lui, ou plutôt, de penser à lui autrement. Toute sa vie d'adulte avait tourné autour de questions de sécurité : de la présence de dangers, petits ou grands, de la nécessité de protéger l'institution, le gouvernement ou la nation. Son pays, comme presque tous ceux de

la région, vivait depuis longtemps des guerres et des révoltes, et toute cette violence qui faisait l'actualité l'avait jusqu'à maintenant rassuré sur l'importance de son travail, sur le bien-fondé de la considération dont, croyait-il, lui et son service faisaient l'objet. Tout cela s'éloignait, à présent, et semblait de plus en plus marginal, presque futile. Il constatait à quel point cette *obsession sécuritaire* lui avait toujours bouché la vue, au point de l'empêcher de voir tout le reste. Voilà ce à quoi il accédait peu à peu, ce qu'il retirait de ses conversations avec sa bru, ce que l'engagement de son fils envers la révolution lui révélait. Ce qu'il prenait dorénavant le temps de voir, alors que, paradoxalement, le temps lui était désormais compté.

Puisque Mokhtar ne mettait plus les pieds dans son cabinet de travail à la maison, il laissait Chérifa l'utiliser pour faire ses corrections, le grand bureau lui permettant d'étaler confortablement les copies des étudiants. Yousif n'en revenait pas. Encore un mois plus tôt, le simple fait de pénétrer dans cette enceinte en l'absence de son père n'aurait été rien moins qu'un sacrilège. Juste de s'y rendre pour le rencontrer lui donnait l'impression d'être reçu en audience ; il y entrait la tête basse et les fesses serrées. Ça n'était pas tant son père qui l'intimidait, que cette pièce sombre au mobilier raide et formel qu'il soupçonnait, enfant, de receler de redoutables secrets. Plus exactement, c'était *son père dans cette pièce* qui le paralysait. Assis derrière son imposant bureau, celui-ci devenait quelque'un d'autre, un personnage important, occupé à des tâches importantes et confidentielles. De voir maintenant sa jeune épouse occuper sans façon la chaise du maître des lieux lui procurait un semblant de frisson. Un frisson de crainte et de plaisir à la fois, comme lors d'un tour dans la Grande roue.

Ce matin-là, donc, assise au bureau de son beau-père, Chérifa était plongée dans une pile volumineuse de devoirs à corriger. Sa retenue coutumière était mise à rude épreuve par l'ineptie de la plupart des réponses et le sans-gêne des étudiants qui reproduisaient mot pour mot, coquilles et fautes d'anglais incluses, les solutions bancales du manuel trouvé sur un de ces sites internet russes qui proliféraient depuis quelques années. En traçant la deuxième barre d'un X gigantesque

sur une page particulièrement offensante, son stylo rouge refusa brusquement d'effectuer son travail, probablement dégoûté (et pas seulement *dé-goutté*), lui aussi, devant tant d'ignominie. Les efforts répétés de Chérifa pour faire obéir son *Bic* eurent pour effet de l'énerver davantage. D'instinct, sa main agrippa la poignée du tiroir du milieu, où elle trouverait sûrement quelque chose pour finir de tracer ce maudit *X*. Comme le tiroir résistait (il devait être coincé, crut-elle), dans un élan d'impatience, elle donna un grand coup, ce qui fit céder la fragile serrure qui le maintenait fermé. Décontenancée, elle prit conscience de son erreur, mais sur sa lancée, ne put s'empêcher de chercher un stylo rouge des yeux parmi les objets éparpillés dans le tiroir grand ouvert. C'est alors qu'elle aperçut, dans un sachet transparent, une espèce de double tige métallique. Cet objet, en plus de l'intriguer, lui parut familier.

En y regardant de plus près, elle le reconnut subitement. Cet instrument si particulier, ce compas, elle le connaissait bien puisqu'elle l'avait remarqué à plusieurs reprises sur le bureau du docteur Marcel, et elle savait même qu'il revêtait une signification particulière pour le professeur, en lien avec son passé de navigateur. L'histoire, plus ou moins déformée, avait circulé quelque temps dans la salle commune des assistants, centre névralgique de diffusion des potins sur les membres du département. Sans oser y toucher, elle se demanda un bref instant s'il pouvait simplement s'agir d'un compas semblable, quand son regard fut attiré par une étiquette retenue au sachet par un gros sceau rouge. En penchant la tête, elle put y lire quelques mots qui lui suffirent pour comprendre que ce fameux compas avait quelque chose à voir avec le meurtre à l'A.U.E.

Ce qu'elle avait lu dans les journaux au sujet du crime, ainsi que les maigres détails qui avaient alimenté tant de discussions au département lui revinrent en mémoire : le voleur avait été surpris par le docteur Gaber, qui l'avait agrippé pour l'empêcher de s'échapper ; le malfrat avait perdu son sang-froid, puis attrapé *un outil pointu en métal* qui traînait quelque part... Aucun doute possible, ce qu'elle avait devant les yeux ne pouvait être que *la pièce à conviction* ! L'arme du crime, comme au cinéma !

Mais ce compas était celui du docteur Marcel... ce ne pouvait être que lui. Qui d'autre, au département, pouvait posséder un tel outil ? Comment ce compas pouvait-il être l'arme d'un crime commis

dans le bureau du docteur Gaber ? Son beau-père savait-il à qui cet objet appartenait ? La police, elle, le savait-elle ? Et d'ailleurs, comment le compas s'était-il retrouvé là, dans ce tiroir, puisque Mokhtar ne travaillait plus là-bas depuis longtemps ? D'autant plus qu'au cours de leurs conversations, il avait clairement laissé entendre à sa bru qu'il préférait garder une certaine distance avec cette institution.

Toutes ces questions se bouscullaient dans la tête de Chérifa. Se disant qu'elle connaissait peut-être des choses que même les enquêteurs ignoraient, elle se demandait si elle devait en informer le général, ou encore la police. Que devait-elle faire ? Où était son devoir ?

Chapitre 25

Octobre 2011

Dans la salle commune du département, l'heure à laquelle Tarek devait commencer à livrer le détail de ses *Recent findings on profinite Riggs Algebras* était déjà passée de quelques minutes. L'air trop enjoué de Moneim, le nouveau professeur, trahissait sa nervosité. Le séminaire étant sous sa responsabilité, c'était à lui de donner le signal de départ par la traditionnelle présentation de l'invité et du sujet de son exposé.

À peine engagé à l'A.U.E., jeune et enthousiaste, le docteur Moneim avait proposé de créer un séminaire hebdomadaire de mathématiques, toutes spécialités confondues, auquel les chercheurs des autres universités du Caire seraient énergiquement sollicités à participer. Comment se pouvait-il que, malgré leur proximité, il y avait si peu de contacts entre tous ces mathématiciens ? se désolait-il. Particulièrement entre ceux des universités nationales et ceux de l'Université américaine, laquelle était matériellement la mieux équipée pour organiser des rencontres. Au département, les anciens s'étaient bien gardés de le décourager en lui racontant ce qui était advenu, dans le passé, de telles initiatives. Qui sait, peut-être cela fonctionnerait-il cette fois, au lieu de périr d'essoufflement au bout de quelques semaines.

Moneim regarda du côté de Marcel, espérant y déceler un signe lui permettant de décider si on devait encore attendre un peu d'événements retardataires. Mais celui-ci, en discussion avec Reem, était tourné du mauvais côté. Reem était venue avec Tarek, et hormis ces deux-là, Marcel et, bien évidemment, Moneim, il n'y avait d'autre public que Chérifa. On avait déjà vu pire, mais l'organisateur avait espéré mieux, lui qui comptait sur une certaine dose de solidarité de la part de ses collègues ; ou sur leur goinfrerie, vu qu'il avait pris soin de garnir copieusement une table d'amuse-gueules dans le corridor, juste devant la porte. À tout le moins, le directeur du département n'aurait-il pas pu faire acte de présence au début, quitte à s'éclipser un peu plus tard ou à s'occuper à autre chose pendant l'exposé ? D'autant qu'on lui connaissait un assez bon appétit...

Heureusement, deux autres professeurs arrivèrent à ce moment dans la salle, non sans avoir fait le plein de petits fours et de café à l'entrée. Désabusé, Moneim n'en demanda pas davantage et donna le signal.

Chacun s'acquitta consciencieusement de sa besogne. Tarek réussit à éveiller l'intérêt de son petit public durant un bon quart d'heure, en ajoutant aux habituels rappels historiques quelques considérations téméraires à saveur philosophique. Profitant de son avantage, il aligna ensuite trois ou quatre définitions bien senties, avant de s'enfoncer petit à petit dans les profondeurs du sujet. Alors que s'estompait graduellement, chez les auditeurs, l'illusion qu'ils pourraient le suivre jusqu'au bout dans le labyrinthe de ses raisonnements et de ses calculs, la plupart réussirent malgré tout à garder les yeux à peu près ouverts jusqu'à la période de questions, tandis que Marcel, pour sa part, acquiesçait généreusement de la tête à plusieurs reprises. Personne n'arrivant à trouver une question plausible à poser à Tarek, Moneim dut utiliser celle, plus ou moins pertinente, qu'il avait préparée en cas de panne générale au sein de l'audience, ce qui permit au conférencier de compléter les cinquante minutes prévues pour le séminaire par d'étourdissants détails techniques qui, faute de vraiment fournir les éclaircissements demandés, finirent de barbouiller en bonne et due forme tous les recoins encore libres du grand tableau.

Après cette performance, et avec la satisfaction du devoir accompli, Tarek, Marcel, Reem et Chérifa s'attardèrent devant un énième café, les deux autres professeurs s'étant promptement éclipsés. Nul ne s'aventura à poursuivre la discussion sur les terrifiants *Riggs Algebras*.

—Marcel, tu savais que ton copain Walid est venu chez nous, hier? commença Reem.

—Non, qu'est-ce qu'il vous voulait?

—À nous, rien; quand j'ai dit *chez nous*, je voulais dire à *Cairo U*, pas au Département de math spécifiquement. C'est à la Fac d'économie qu'il s'est rendu. Il a fait un drôle de chahut, il voulait voir Ahmed Sadek.

—...

—Ahmed Sadek, le petit requin acoquiné avec Hossam Salem, tu te souviens?

—Oui, ça me revient répliqua Marcel en tressaillant. Et... ensuite ? Pourquoi le chahut ?

Comme il prononçait ces mots, il s'avisa de la présence de Chérifa, un peu surpris qu'elle soit restée avec leur petite assemblée de professeurs. Ce n'était pas dans ses habitudes. Pouvaient-ils aborder ce sujet devant elle ? Inévitablement, ils en viendraient à évoquer le comportement singulier de Walid au cours des derniers temps ; était-ce bien approprié devant une assistante ? Mais Reem n'avait jamais fait dans la délicatesse. Tout devait toujours être dit, et à tout le monde. Un trait de caractère qui lui avait déjà valu pas mal d'ennuis, d'ailleurs. Elle poursuivit :

—C'est leur secrétaire qui a tout raconté à la nôtre ; paraît-il qu'elle en tremblait encore. D'abord, Walid lui a demandé sèchement où se trouvait le bureau d'Ahmed. Quand elle lui a dit qu'il n'était pas là, il a voulu obtenir son numéro de cellulaire. Après qu'elle lui ait expliqué que le règlement ne l'autorise *normalement* pas à le donner, elle lui a demandé *poliment* qui il était. C'est là qu'il a commencé à s'exciter, à prétendre je ne sais pas quoi, qu'on lui mentait, qu'il ne partirait pas sans avoir vu cette crapule d'Ahmed, etc. Il parlait de plus en plus fort, et la secrétaire, à qui il ne laissait plus dire un mot, comprenait de moins en moins où il voulait en venir. La pauvre commençait vraiment à en avoir peur ; il paraît qu'il avait le regard d'un fou. Comme la discussion s'entendait depuis le corridor, quelques membres du département sont allés voir ce qui se passait. L'un d'eux, un vieux professeur qui travaillait avec Walid à la Fac d'Ingénierie il y a vingt ans, l'a reconnu. Il a fini par le calmer, et est parti avec lui.

—Et ensuite ? demanda Marcel.

—Rien. C'est tout ce que j'en sais, répondit Reem. Curieux, non ? On connaît pourtant Walid, ce n'est pas son genre de s'énervier comme ça. Qu'est-ce que tu en penses ?

—Tu l'as vu depuis hier, Marcel ? intervint Tarek.

—Non, mais il a cours, aujourd'hui, il devrait être là. J'irai le voir tout à l'heure.

Cette discussion rendait Marcel mal à l'aise, en particulier à cause de la présence de Chérifa. Il préféra changer de sujet.

—Reem, j'ai su pour ton fils. Tu es en contact avec lui depuis qu'on l'a arrêté à la manif ?

—Oui, on lui a permis de m'appeler. Heureusement qu'il était avec Yousif, ça lui a valu un meilleur traitement qu'aux autres. Être copain avec le fils d'un ancien haut gradé de la police peut t'éviter bien des ennuis !. N'empêche qu'ils l'ont gardé lui, et pas Yousif.

Marcel lorgna du côté de Chérifa, espérant une réaction qui ne vint pas. Il avait beau y être habitué, son silence l'exaspérait parfois.

—Vous saviez, enchaîna-t-il, que Chérifa et Yousif se sont mariés le mois dernier ? Ils vivent chez Mokhtar et s'occupent de lui. N'est-ce pas, Chérifa ?

—Oui.

—Félicitations ! lança Tarek en regardant la jeune femme. Bien sûr qu'on le savait ; on a beaucoup vu Yousif, ces derniers temps ; avant son arrestation, je veux dire. Il t'en a parlé ?

—Un peu.

Tarek ne s'attendait pas à tant de concision. Jusque-là, il n'avait vu Chérifa qu'une seule fois, et très brièvement. Après un moment de silence, il fit un autre essai.

—Comment va ton beau-père ? Il paraît que c'est surtout toi qui en prends soin.

—Ça va, il ne souffre pas... Bon, excusez-moi, mais je dois vous quitter ; les étudiants vont m'attendre.

Voilà, ils n'en sauraient pas plus. Toujours à s'enfuir, Chérifa.

Les trois professeurs poursuivirent quelque peu leur bavardage, qui comme toujours déboucha rapidement sur les tares du régime et de leurs administrations respectives. Après quoi, ils se séparèrent en se donnant vaguement rendez-vous pour d'autres séminaires éventuels.

Marcel brûlait d'en apprendre davantage sur cet esclandre de Walid à *Cairo U*. Il supportait de plus en plus mal ce silence, ce jeu de cache-cache avec son ami ; il fallait qu'ils se parlent. Walid était très mal en point, cela se voyait, et personne n'était mieux placé que lui pour l'aider. En arrivant devant le bureau du directeur, la secrétaire l'arrêta.

—Docteur Marcel, les étudiants me demandent pourquoi le docteur Walid n'est pas venu donner son cours, aujourd'hui. Que dois-je leur dire ?

—Walid n'est pas venu aujourd'hui ?

—Non, et hier non plus. Mais il n'avait pas cours, hier ; il ne vient plus souvent les jours où il n'enseigne pas.

- Tu as appelé chez lui ou essayé de le joindre sur son cellulaire ?
–Bien sûr, plusieurs fois depuis ce matin. Pas de réponse.
–Bon, je m'en occupe. En attendant, si tu as des nouvelles tu me téléphones.
–Bien, docteur.

Marcel essaya de joindre Walid tout le reste de la journée, et jusqu'à tard dans la nuit. À deux heures du matin, Nermine dut insister pour qu'il vienne se coucher. De toute façon, à cette heure-là, ce serait inutile. Walid n'était tout de même pas à la discothèque à danser la bamboula jusqu'au lever du jour ; il se trouvait sûrement chez lui et ne voulait tout simplement pas lui parler. Voilà ce que Nermine, qui savait tout de leur récente brouille, répétait à Marcel. Ils se donnèrent jusqu'au lendemain, après le travail. S'ils n'avaient pas réussi à le joindre d'ici là, ils iraient alors le voir chez lui.

C'était tout de même préoccupant, ce silence, Nermine l'admettait. Elle avait d'ailleurs appelé Salwa, dans la soirée, pour apprendre que ni elle ni les enfants n'avaient vu Walid depuis un bon mois. Elle aurait pu en être soulagée, Salwa. Cette manie qu'avait maintenant son *ex* de s'enquérir constamment des enfants et de leur santé, en évitant ostensiblement de s'enquérir d'elle l'agaçait prodigieusement ! Mais en l'occurrence, elle avait paru très troublée, bien plus que ce à quoi Nermine s'attendait. Cela l'avait d'ailleurs intriguée, sur le moment, croyant déceler plus que de l'inquiétude chez elle, comme si Salwa se sentait responsable, presque coupable. Et puis non, avait-elle ensuite songé, il n'y avait rien d'étonnant à ce que son amie se sente un peu fautive, puisque c'était elle qui avait abandonné Walid après toutes ces années où elle devait en avoir *pris soin*. Bien sûr, c'était justement cette faiblesse, cette dépendance de son mari envers elle qui l'exaspérait, au point de la pousser à le quitter, mais... il était si fragile, *son* Walid, si touchant...

Chapitre 26

Chérifa

«Je te l'avoue, il m'arrive de me demander qui sont ces gens, à l'université, qui t'ont si injustement persécuté, et dont tu n'as rien voulu me dire. De me demander s'ils sont parmi ceux que je croise tous les jours et si je dois chercher un signe, une empreinte de leur faute dans leurs yeux. Hier, quand j'ai compris que l'arme qui a tué le docteur Gaber appartenait au docteur Marcel, j'ai imaginé que ces deux-là pouvaient être au nombre de ces personnes, et que les loups avaient commencé à s'entredévorer, victimes de leur nature perverse.

Bien sûr c'était ridicule, futile. Ne crains rien, c'est passé. Tu m'as suffisamment appris qu'il y a mieux à faire de sa vie que de gratter ses plaies.»

Chapitre 27

Octobre 2011

Pour Chérifa, il était hors de question de cacher à son beau-père qu'elle avait forcé le tiroir de son bureau. C'était d'abord une question de principe, mais pas seulement. Et le plus tôt serait le mieux, avant que quelqu'un ne remarque qu'il ne fermait plus : la femme de ménage, Yousif, ou encore, l'infirmière qui s'amenait régulièrement. Si on en informait alors le pauvre homme, il pourrait en être bouleversé au point d'imaginer Dieu sait quelle intention, ou quel sombre complot. Étant donné son état, Chérifa ne pouvait l'exposer à de tels soucis, ce serait trop cruel. C'était déjà trop d'avoir ouvert ce tiroir, comment pouvait-elle moralement permettre que tout un chacun puisse mettre le nez dans les affaires du général ?

À cela s'ajoutait le fait qu'elle savait à qui l'arme du crime appartenait, ce que les enquêteurs ignoraient peut-être. Cela non plus, elle ne pouvait le garder pour elle. Par contre, l'idée de s'aventurer dans un poste de police ne lui souriait guère. Ce qui était déjà hasardeux avant le soulèvement de janvier était devenu carrément périlleux. D'en informer plutôt Mokhtar aurait autant d'effet, sinon plus, et soulagerait sa conscience.

– *Ya aammi*, je dois vous avouer quelque chose.

Dans son lit qui lui relevait le buste à 45 degrés, Mokhtar s'amusa du terme et sourit faiblement.

– «Avouer»? *Ya binti*, que pourrais-tu m'avouer? Je ne suis plus dans la police.

– Eh bien... hier, en cherchant un stylo, j'ai bêtement voulu ouvrir le tiroir de votre bureau et la serrure s'est brisée. Elle n'était pas bien solide, et...

– En effet. Ce n'est rien, ne t'en fais pas avec ça, ma chérie.

– C'est que... j'ai vu quelque chose que je n'aurais peut-être pas dû voir.

– Quoi donc ?

– Un compas... celui qui se trouve dans un sachet transparent. C'est... je crois que c'est celui du docteur Marcel, du Département de mathématiques.

– Le quoi ? Ah... oui, je vois...

Mokhtar reposa lentement sa tête sur l'oreiller. Son sourire avait laissé place à un air de grande lassitude. Chérifa se demanda si elle avait bien fait de lui parler. Au bout d'un moment, il reprit :

– Tu sais ce que ça veut dire, ce sachet ?

– C'est l'arme du crime, n'est-ce pas ?

– Oui... Écoute-moi, *habibti*, le docteur Marcel n'a rien à voir avec ce meurtre, dit doucement Mokhtar. Tu me fais confiance, n'est-ce pas ?

Il reprit son souffle et ajouta :

– C'est un concours de circonstances, rien d'autre, je t'assure. N'en parle à personne, les gens se feraient des idées. Promets-moi.

– Bien sûr, je vous le promets. Je suis désolée, ne vous faites pas de soucis.

Chérifa faisait confiance à son beau-père, mais dans les jours qui suivirent, elle le trouva un peu changé. Plus triste, plus pensif, comme si le poids qu'il traînait déjà avait encore augmenté. Un homme qui se savait mourant avait évidemment toutes les raisons d'être méditatif, perdu dans ses pensées, mais elle avait la nette impression qu'il cherchait un moyen d'en dire plus, à propos du meurtre ou d'autre chose ; sur son passé, peut-être. Qui sait, peut-être attendait-il d'elle, plus ou moins consciemment, qu'elle l'y aide ? En même temps, pour rien au monde elle ne voulait le troubler ; elle ne savait pas trop quoi faire, ni même si elle devait faire quelque chose.

De fait, Mokhtar avait déjà commencé à se livrer à elle, à lui faire ce que lui, normalement si secret, devait considérer comme des confidences ; encore que ce n'était guère plus que de vagues allusions sur le fonctionnement des institutions en Égypte, mais où pointait parfois un brin de cynisme, ou du moins, une certaine désillusion. Depuis qu'elle connaissait Yousif, Chérifa était bien obligée de suivre les événements, ne serait-ce que pour savoir à quoi rimait la prochaine manifestation dans laquelle celui-ci tenait tant à aller risquer l'œil qui lui restait. Elle ne se sentait pourtant pas concernée par la politique, ni par les Grandes et Justes Causes. Ce qui l'intéressait avant tout, lors-

qu'elle bavardait avec Mokhtar, ce qui la touchait, c'était la tragédie de cet homme esseulé ; de ce pauvre homme qui, face au mur, n'avait plus que son passé à ruminer et qui commençait maintenant à remettre en question cet ultime réconfort.

Chérifa n'avait pas parlé du compas à Yousif, ayant jugé que ce sujet ne le concernait pas. En revanche, elle lui avait rapporté tout le reste : les anecdotes, les *confidences*, les états d'âme de son père. Elle sentait que c'était ce que Mokhtar voulait. D'après les réactions étonnées de Yousif, elle concluait que celui-ci ignorait tout de lui. Ou du moins, de ce qu'il était devenu.

De son côté, Yousif avait expliqué à sa femme qui était cet Ahmed Sadek que Walid tenait tellement à rencontrer, de même que les liens qu'il entretenait avec Hossam Salem et Gaber. Le procès d'Hossam avait repris quelques jours plus tôt, mais la session n'avait pas duré deux heures, le tout ayant été reporté encore une fois. Les médias avaient seulement rapporté que deux témoins furent interrogés, dont Ahmed Sadek, sans ajouter le moindre commentaire. Après l'incident à la Faculté d'économie, les comploteurs de *Cairo U*, tout comme Yousif, devenu, depuis peu, un de leurs comparses honoraires, se demandaient bien évidemment si le docteur Walid n'en savait pas davantage que ce que la presse en avait rapporté. Marcel avait promis de recontacter la petite bande après avoir parlé à son ami ; peut-être y verraient-ils plus clair ensuite.

Chapitre 28

Octobre 2011

Walid ne s'étant toujours pas présenté à son bureau et tous les efforts pour le joindre au téléphone ayant échoué, Nermine et Marcel se résignèrent à affronter l'épouvantable trafic de fin d'après-midi pour se rendre chez lui à Héliopolis. En arrivant devant l'immeuble, deux bonnes heures plus tard, ils virent avec soulagement que l'appartement de Walid était éclairé, vraisemblablement par la lueur chevrotante d'un téléviseur.

Ayant reconnu Marcel par la fenêtre ouverte de la voiture, le *bawab*¹⁶ accourut en se lançant avec effusion dans les salutations d'usage : « *Ya doctor*, pourquoi être resté si longtemps sans venir ? Tu nous as manqué, ta présence illumine notre quartier. Comment va madame ? Et la famille ? *El hamdulillah, el hamdulillah...* ». Ce petit homme, déjà âgé quand Marcel l'avait vu pour la première fois quinze ans plus tôt, l'avait toujours étonné par sa vivacité, son énergie qui contrastait avec son extrême maigreur. Toujours aussi alerte, et ignorant les protestations provenant de la file de voitures immobilisées derrière celle de Nermine, le portier, se mit en devoir de pousser une vieille guimbarde garée devant l'entrée, jusqu'à dégager juste assez d'espace pour permettre de faufiler la petite Fiat Nasr, moitié sur le trottoir, moitié dans la rue.

Nermine était toujours un peu piquée par cette habitude qu'avait le *bawab*, fidèle à une certaine tradition, de ne s'adresser qu'à l'homme du couple ; il allait même jusqu'à *lui* demander des nouvelles de *madame* en présence de celle-ci ! Apercevant l'interphone près de la porte de l'immeuble, elle vit là une occasion de lui compliquer la vie en lui rappelant qu'elle existait.

– C'est nouveau ce machin ?

Mais le bonhomme, tenant mordicus à respecter ce qu'il estimait être les bonnes manières, répondit en regardant Marcel, comme si c'était lui qui avait posé la question :

16, Une combinaison de portier et de concierge, version égyptienne.

– Il y a des locataires qui disent qu’il y a beaucoup de crimes, maintenant. Ils veulent ça. Mais ça ne fonctionne pas, leur truc. Ils disent qu’on n’a pas fini de l’installer, mais...

– Il y a eu des vols ici, dans l’immeuble ? coupa Nermine.

Cette fois le *bawab* ne put s’empêcher de se tourner vers elle pour lui répondre :

– Bien sûr que non ! Je suis là, moi !

Manifestement, il considérait l’installation de ce système non seulement comme une fantaisie inutile, mais aussi comme un affront personnel.

Nermine et Marcel montèrent à l’étage de Walid. Ils sonnèrent, encore et encore, sans résultat. Ils frappèrent ensuite à la porte, de plus en plus fort, mais personne ne vint. Ils entendaient pourtant des voix venant de l’intérieur, mais c’était sans doute la télévision. Ils eurent beau appeler, crier qu’ils étaient inquiets, qu’ils ne partiraient pas sans faire ouvrir d’une manière ou d’une autre, rien n’y fit.

Le *bawab*, alerté par tout ce bruit, vint les rejoindre. Il leur dit d’abord qu’il n’avait pas la clé, mais lorsque Marcel menaça d’appeler un serrurier, ou même la police, il les pria, en reprenant l’escalier, de patienter un peu : en cherchant bien, il pourrait peut-être en trouver une. Sans surprise, il revint bientôt avec un trousseau. Au bout de quelques essais infructueux, réels ou simulés, il réussit à ouvrir. Malheureusement, une chaînette bloquait encore la porte, mais laissait toutefois entrevoir un recoin du petit salon d’entrée, faiblement éclairé. Après avoir appelé Walid plusieurs fois, et à présent vraiment effrayés, ils se décidèrent à forcer la porte. La chaînette n’étant pas bien grosse, un bon coup d’épaule en vint facilement à bout.

En entrant, ils furent frappés par la mauvaise odeur et le manque d’aération. À pas hésitants, en regardant à gauche et à droite, ils se dirigèrent sans rien dire vers la pièce d’où semblait provenir le son du téléviseur. N’y voyant personne, ils se rendirent à la cuisine, où régnait le plus grand désordre. Des assiettes et des restes de nourriture emplissaient la table et l’évier. Entrant dans une chambre, ils découvrirent finalement Walid, étendu en travers sur son lit, en slip, un côté du visage enfoui dans les draps. Le spectacle rebutant de son sous-vêtement souillé, de ses cheveux sales et en broussaille, ajouté à l’odeur de vomi et d’urine, les figea sur place. Au bout d’un moment, Nermine se résolut à contourner le lit pour ouvrir une fenêtre, pendant

que Marcel s'approchait de Walid. Atterré, il le secoua doucement, comme pour la forme, sans trop s'étonner de l'absence de réaction.

Il fut presque surpris de l'entendre respirer...

Chapitre 29

Novembre 2011

Le jeudi était sacré, pour Marcel, le jour qu'il tentait à tout prix de réserver en entier à *ses* mathématiques. Le jour où il bannissait toute tâche reliée à ses cours ou aux corvées administratives, quitte à travailler jusque très tard dans la soirée du mercredi pour les liquider. Lui qui ne suivait aucune routine particulière le reste de la semaine, hormis celle que lui imposaient ses neuf heures de cours hebdomadaires, il s'astreignait, le jeudi, à un horaire inflexible.

Pas question, bien sûr, de se rendre à l'université ce jour-là, il était absolument impossible de s'y concentrer. Il se levait tôt, se rendait directement à son petit bureau dans un recoin du salon, et se plongeait aussitôt dans ses travaux de recherche. S'il arrivait à s'absorber avant même d'être bien réveillé, il accédait alors, affirmait-il, à un certain type de concentration, à un état mental particulier qui lui permettait d'aborder son problème du moment sous un angle neuf. L'essentiel était de ne pas avoir en tête les tentatives précédentes. Idéalement, de n'avoir *absolument rien* en tête.

Après une petite heure de cette immersion quasi somnambulique, il reprenait contact avec la réalité en prenant son petit déjeuner en compagnie de Nermine, avant que celle-ci ne se rende à l'université. Il retournait ensuite à ses papiers pour effectuer trois ou quatre heures de boulot en mode *normal*. Dans sa jeunesse, cette période pouvait s'étirer considérablement, mais depuis qu'il avait passé le cap de la cinquantaine, s'il s'oubliait plus longtemps à sa table de travail, son corps lui faisait regretter amèrement sa témérité pour le reste de la semaine.

Cette routine du jeudi se poursuivait à la piscine du club. Une demi-heure de rumination en marchant jusque-là, une demi-heure de rumination en nageant. Dans les deux cas, il devait s'appliquer pour éviter les obstacles, mais il prétendait que ces petites distractions, constantes mais superficielles, avaient un effet stimulant sur ses réflexions. Marcel avait une théorie pour tout. En général, Nermine les trouvait amusantes, ses théories, mais celle-là lui paraissait surtout

bien périlleuse. Marcher dans les rues du Caire était déjà une aventure en soi, le faire en pensant à autre chose relevait de l'inconscience pure et simple !

Il déjeunait ensuite sur place. Si ses réflexions avaient mené à quelque chose qu'il était impatient de vérifier, il se contentait d'un sandwich pour se garder une main libre de griffonner à son aise ; sinon, il se consolait en commandant un de ses plats favoris chez Dino, un resto du club un tantinet plus chic que les autres, comme son nom italien était censé le suggérer.

Ce jeudi-là, Marcel, ou plutôt le corps de Marcel, suivait fidèlement son programme établi. La tête, elle, ne suivait pas. De toute la matinée, il avait été totalement incapable de se concentrer à fond sur sa recherche. Si bien qu'à deux heures de l'après-midi, il en était à contempler la version anglaise du menu de chez Dino, une fantastique salade linguistique impossible à déchiffrer si l'on ne connaissait pas assez la langue arabe pour deviner les glissements syntaxiques à l'origine de ce rébus. La perle en était sans conteste ce plat de boulettes de viande baptisé *Paul is dead*, résultat tragi-comique d'une transcription approximative en alphabet arabe de *meat ball*, suivie d'une retraduction en anglais¹⁷. De toute façon, Marcel connaissait ce menu par cœur ; nul besoin, donc, d'ajouter une énigme supplémentaire à celles qui le hantaient déjà.

Le restaurant n'avait d'italien que le nom, mais sa molokheya était succulente. Quand le plat arriva, son fumet mit fin aux tentatives de Marcel pour pénétrer les mystères de la topologie différentielle en dimension n . Il laissa redescendre son attention là où elle avait envie d'aller, c'est-à-dire à ras de terre, là où se trouvaient les événements des derniers jours.

Les nouvelles concernant Walid n'étaient pas bonnes. Pour tous ses proches, il y avait eu un moment de soulagement et d'espoir lorsqu'il était sorti de son coma quelques jours après son accident vasculaire cérébral. Un sentiment auquel se mêlait cette petite fierté familiale d'avoir continué à espérer, de ne pas avoir abandonné leur ami ; d'avoir peut-être contribué, qui sait, à le retenir parmi les vivants. De son côté, Marcel entretenait aussi cette idée consolante, même si un

17. « Paul est mort » se prononce à peu près *Baul mett*, en arabe, en tenant compte du fait que le son *p*, inexistant dans cette langue, est toujours entendu comme un *b*. De là jusqu'à *meat ball*, il n'y a qu'un petit saut...

peu déplacée, que désormais, cette méchante brouille entre eux s'en trouvait dépassée, insignifiante, caduque.

Le lendemain du *retour* de Walid, c'est Salwa qui, ayant été autorisée à le visiter, avait informé Nermin de son état. Il était conscient, du moins jusqu'à un certain point, on en était convaincu. Mais pour s'en rendre compte, il fallait recourir à un code visuel laborieux, parce que ses yeux étaient tout ce qu'il arrivait à faire bouger. Cet état avait un nom : le *locked-in syndrome*, le syndrome d'enfermement. Une condition assez rare, mais sur laquelle on en connaissait suffisamment pour comprendre que les chances de guérison étaient extrêmement faibles. Certes, les médecins, suivant leur habitude, voulaient se faire rassurants en affirmant qu'une *certaine* amélioration était presque assurée, et qu'il existait des cas de rémission presque complète ; que c'était d'ailleurs bon signe que Walid ait survécu si longtemps avant d'être pris en charge, les accidents cérébraux d'une telle intensité ne permettant souvent plus aux victimes de respirer par elles-mêmes. À l'évidence, Walid se trouvait sous la protection d'Allah. Mais les heures que Marcel avait passé sur la toile à fouiller les pages médicales ne le rendaient pas aussi optimiste : on n'y parlait pas beaucoup de guérisons, avec ou sans la protection d'En Haut. Et d'ailleurs, pouvait-on compter sur la sollicitude divine ? Comme tout le monde au département, Allah avait bien dû sentir, certains jours de Ramadan, les coupables odeurs de café et de cigarette qui traversaient la porte verrouillée du bureau de Walid...

En attendant de trouver une façon plus efficace pour communiquer avec le patient, ce que les avancées en informatique devraient sûrement permettre bientôt, on en était réduit à lui lire l'alphabet à répétition, jusqu'à ce qu'il cligne des paupières à la lettre voulue, et ainsi, former petit à petit les mots et les phrases qu'il souhaitait transmettre. C'était du moins ce qui devait se passer. Sauf que cela ne fonctionnait pas du tout, et il n'en sortait pas grand-chose de cohérent. Walid s'habituerait, promettaient les médecins, il fallait être patient. Mais par moments, Salwa se demandait s'il pouvait, ou même s'il voulait, transmettre quelque chose. *S'il était bien là*, somme toute. Elle disait aussi que, malgré ce qu'on en pense, on ne peut rien lire dans les yeux des gens dont les traits restent impassibles, sinon leur désespoir ; que ces deux billes qui s'affolaient dans ce visage figé, déformé, la terrifiaient, et que toute cette histoire la rendrait folle. Il irait mieux plus

tard, lui rétorquait Nermine. Avec le temps, il apprendrait à communiquer, et finirait par leur revenir.

Marcel regarda le plat de molokheya qu'on venait de lui servir. Il se dit qu'il aurait dû choisir autre chose, car la soupe verte lui faisait penser encore davantage à Walid, qui en raffolait. Il avait un peu l'impression de le trahir en en mangeant sans lui.

En dépit de son affliction, ou peut-être à cause d'elle, Marcel avait refusé catégoriquement de prendre la relève de Walid en tant que directeur, ne serait-ce que pour une courte période. Il était grand temps que les plus jeunes s'y mettent. Pourquoi pas Zeinab ? Elle travaillait au département depuis déjà cinq ans, ce qui était plus que suffisant ! D'une façon ou d'une autre, cela *devrait* suffire, parce que lui ne changerait pas d'idée.

C'était fatal, il fallait toujours que les professeurs vieillissants héritent des postes administratifs, des tâches les plus assommantes. Pour les remercier de leurs longues années de dévouement, on les punissait, croyant sans doute qu'à partir d'un certain âge, ils n'étaient plus bons qu'à ça, qu'ils n'avaient plus les capacités pour produire de la recherche vraiment sérieuse. Qu'on lui en laisse le temps, qu'on le laisse un peu tranquille, et on verrait bien ce dont lui, Marcel, était capable !

Sauf que maintenant, le nez au-dessus de son assiette, il devait bien admettre que de toute la journée, il n'avait même pas réussi à se concentrer *efficacement*, et que cela faisait d'ailleurs un bon moment que ça n'allait pas trop fort, côté inspiration. Naturellement, avec tout ce qui se passait par les temps qui couraient, cela pouvait se comprendre... N'empêche, presque toute sa vie de mathématicien, il l'avait passée sur le continent africain, dans des environnements souvent moins propices à la recherche, et où il s'en était passé des choses ! Il arrivait si facilement à s'isoler, autrefois, à fermer la porte.

Oui, peut-être que, finalement, avec l'âge... Après tout, il ne pouvait nier que ses articles les plus récents étaient les moins cités. Bien sûr, aujourd'hui, les éditeurs acceptaient plus facilement ses manuscrits qu'au début de sa carrière, mais c'était peut-être parce qu'avec le temps, on finit tout de même par se faire un nom... et un certain nombre de copains parmi les *referees*.

Quoi qu'il en soit, il ne prendrait pas la place de Walid !

Que Marcel emprunte le pont Qasr El Nil ou celui du 6 octobre pour rentrer du club après le déjeuner, la circulation était telle, à cette heure-là, qu'il était plus rapide pour lui de refaire à pied les trois ou quatre kilomètres qui le séparaient de Garden City. Plus instructif, aussi, et plus distrayant, puisque que cela lui permettait de se tenir à jour sur les diverses manifestations du moment, et même de s'y mêler à l'occasion. Ceci valait mieux, en tout cas, que d'être confiné dans un taxi et de devoir constamment dévier de sa route sans trop savoir ce qui se passe.

Depuis quelques semaines, la fréquence des manifestations avait un peu diminué, sans doute en raison de la persistance du malaise causé par ce que tout le monde appelait désormais *les incidents de Maspéro*. La circulation n'en était pas moins complètement bloquée sur le pont du 6 Octobre, ce jour-là, ce que Marcel, comme tout bon piéton dans cette situation, ne pouvait constater sans ressentir un certain degré de satisfaction, un vague sentiment de supériorité. Son contentement se voyait peut-être trop, d'ailleurs, car le passager d'une voiture qu'il longeait lui lança brusquement un vigoureux : *You go home !* Il mit quelques secondes à saisir. N'était-ce pas ce qu'il faisait déjà, rentrer chez lui ? Comprenant enfin le message évident, malgré sa grammaire approximative, il vit, en se penchant, que le conducteur faisait mine de rigoler en le regardant, mais qu'il avait l'air embarrassé, visiblement mécontent du comportement de son compagnon, qui lui, ne souriait pas du tout.

L'incident, pourtant assez banal, choqua profondément Marcel. Il avait beau se dire qu'il s'agissait de bien peu de choses, rien de plus que ce que l'expatrié, la *minorité visible*, devait subir de temps en temps partout dans le monde, il en restait néanmoins troublé. Depuis son arrivée au Caire, rien de semblable ne lui était jamais arrivé. À bien y penser, il était justement surprenant que ce genre de choses n'arrive pratiquement jamais aux *khawagas* comme lui dans ce pays, où l'Occident est régulièrement blâmé pour tous les maux de la région. Était-ce qu'en Égypte, on cachait mieux qu'ailleurs ses sentiments ? Avait-il été à ce point naïf, aveugle, depuis tout ce temps ?

Quelques minutes plus tard, un peu calmé, Marcel se dit que non, que ce n'était pas dans la manière des Égyptiens d'imputer aux individus les fautes de leurs dirigeants ; après tout, ils étaient eux-mêmes bien placés pour faire la différence ! Bien sûr, il y aurait toujours des gens pour se laisser embobiner par la propagande des *felouls* et autres nostalgiques de l'ère Moubarak, par leur sempiternelle rengaine qui attribuait le soulèvement de janvier à *l'influence des étrangers*, à un complot extérieur contre la Nation Sacrée, la Mère des Civilisations. Mais Marcel préférait croire qu'il ne s'agissait que d'une infime minorité, que les Égyptiens ne se laisseraient pas ainsi voler leur révolution.

Il n'était pourtant pas totalement rassuré. En marchant, il ne pouvait s'empêcher de ressasser l'incident, de se repasser la scène en boucle. Il se souvenait maintenant avoir entendu qu'un collègue américain s'était aussi fait invectiver de la sorte, récemment, et bien plus vigoureusement. De fil en aiguille, il en arriva à se demander si l'attitude de Walid à son égard, avant son accident vasculaire, pouvait être de la même eau.

Allait-il à présent s'interroger ainsi à tout propos chaque fois qu'un commerçant ou un préposé lui répondrait un peu sèchement, ou qu'un passant lui jetterait un regard qui lui paraîtrait ambigu ? Torturé par ses ruminations, l'idée lui vint que quelque chose était peut-être en train de se fissurer, de se briser entre lui et l'Égypte. Pire, il n'était en fait plus certain si ce quelque chose avait jamais existé.

Chapitre 30

Novembre 2011

– Je suis désolé, *doctora* Reem, même s’il en avait la force, je ne crois pas qu’il pourrait faire quoi que ce soit.

Yousif avait réussi, par l’entremise de Chérifa, à convaincre le général Mokhtar de contacter un ancien collègue de la police. Mais celui-ci n’était pas arrivé à savoir où Adel, le fils de Reem, avait été transféré. C’est du moins ce qu’il lui avait dit. Il était hors de question, pour Chérifa, de harceler davantage son beau-père, *son protégé*, avec les problèmes de ces petits comploteurs.

De toute façon, cela aurait sans doute été inutile. Tout était plus désorganisé que jamais au sein des services de sécurité ; on jouait constamment à la chaise musicale, chez leurs hauts gradés, et les militaires, à qui l’on se heurtait tout le temps et qui prenaient chaque jour davantage de contrôle, avaient le culte du secret. Quant aux juges, leur situation était pathétique : ils étaient divisés en deux camps ennemis, et leurs décisions, qui se contredisaient constamment, étaient totalement ignorées par ceux qui devaient les faire appliquer.

Parmi les membres du groupe que Walid appelait *la bande à Reem*, Tarek se montrait particulièrement exaspéré par cette situation.

– Les vrais criminels sont mieux traités. Même pour Baschir, on savait au moins où il était, lui, et il avait droit à des visites.

– Il ne devait pas être si bien traité, sinon il ne se serait pas suicidé.

– Allons Samir, tu crois ça, toi, qu’il s’est suicidé ?

– Ben...

Ce n’était pas la première fois que ce Samir se mêlait ainsi à leurs discussions. Tout le monde savait qu’il était un de ces mouchards rémunérés de l’ancien régime, et peut-être aussi du nouveau ; autrement, il aurait été impossible que quelqu’un d’aussi nul ait pu être promu au rang de *oustez*¹⁸. Mais cela amusait les autres de lui faire connaître leur mépris à l’égard du gouvernement et de ses sbires, et

18. L’équivalent de *professeur*, le plus haut rang académique dans les universités nationales.

même d'en rajouter. De toute manière, le petit groupe n'avait jamais caché ses opinions, on savait déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur ses membres.

Du temps de Moubarak, on n'embêtait pas trop les intellectuels. Le *raïis*, en autocrate d'expérience, savait le peu d'influence qu'ils avaient sur les masses, ou sur quiconque ayant un tant soit peu de pouvoir. Ils gueulaient fort, mais ça se passait entre eux, dans des médias qu'ils étaient les seuls à lire ou à écouter. On en arrêta bien un de temps à autre, on l'interrogeait pour la forme, sans trop le malmenier, et on le libérait assez vite ; au pire avec une caution. Une forme d'avertissement pas très efficace, en définitive. Ils en avaient tous plus ou moins fait l'expérience, à un degré ou à un autre.

Mais cet acharnement contre Adel était inhabituel. Le régime actuel était fluctuant, imprévisible, et il devenait difficile d'évaluer le danger. Adel était-il introuvable à cause de la confusion générale qui prévalait dans les organes de sécurité, ou adressait-on cette fois un message clair à toute la bande, aux opposants en général, pour signaler que le bon vieux temps était terminé ?

— À propos de Baschir, reprit Tarek, quelqu'un sait si Marcel a réussi à interroger Walid à propos de la visite qu'il voulait rendre à Ahmed Sadek, à la Fac d'économie ?

— Le docteur Marcel dit que c'est encore trop difficile de communiquer avec lui pour aborder ce sujet, répondit Yousif. Ils arrivent à peine à échanger les salutations d'usage, quand il va le voir, et quelques banalités dans les bons jours. Et puis la santé du docteur Walid est extrêmement fragile.

— Vous lui faites confiance, au *khawaga* ? intervint Samir.

— Plus qu'à toi, en tout cas, lui lança Tarek.

Il y avait des jours où Tarek avait envie de balancer ce Samir par la fenêtre, plutôt que de continuer à se moquer trop gentiment de lui. Impossible de décourager cette larve, une vraie tache d'huile ! On pouvait tout lui dire et il était toujours là, à revenir avec ses pointes, plus ridicules que vraiment provocatrices ; une stratégie grossière, n'importe quoi pour faire parler les autres, pour avoir quelque chose à rapporter, sans doute.

Depuis quelque temps, les discussions du petit groupe perdaient de leur animation ; on y relevait de plus en plus de temps morts durant lesquels on regardait le marc dans le fond de sa tasse de café. Qu'y

avait-il à dire ? Tout allait de travers ! L'enthousiasme révolutionnaire était sapé par ces manifestations aux objectifs égoïstes, corporatistes, qui allaient dans toutes les directions, c'est-à-dire nulle part, et qui ne servaient qu'à exaspérer le reste de la population. Et par suite à faire tolérer la répression. Sans parler de la pire de toutes ces manif, la dernière des Ultras, qui venaient de remettre ça sur la rue Mohamed Mahmoud. Cinquante morts ! Comment pouvait-on accepter ça, *s'habituer* à de tels carnages ? Et pourquoi, au juste, cette *manifestation de la rétribution*, comme ils l'avaient appelée ? Pour venger les trois morts de la précédente ! Beau résultat !

Si au moins on parvenait à créer des partis un peu crédibles ! Mais non ! Là aussi, c'était le chaos ; les coalitions se formaient et se brisaient à répétition, on ne s'entendait sur rien. Les seuls partis bien organisés étaient celui des Frères musulmans et le *Nour*, porte-parole des salafistes. En conséquence, le jour des élections parlementaires, les sécularistes manifestaient à Tahrir pour exiger leur report ; ils allaient voter le matin et revenaient sur la place en après-midi pour appeler au boycott !

— Et si on organisait une manif pour réclamer la libération d'Adel ?

Manifestement, Samir était de ceux qui ne pouvaient supporter un instant de silence, qui se sentaient forcés de dire quelque chose lorsque personne ne parlait. Et en général les pires âneries.

Chapitre 31

Janvier 2012

Nermine avait eu peine à croire Marcel lorsqu'il lui assura, en sortant du poste de police, qu'il n'avait pas participé à la manifestation. Il lui avait pourtant déjà dit qu'il éprouvait peu de sympathie pour la plupart de celles qui se tenaient maintenant, et que pour les autres, il était d'avis qu'un étranger comme lui devrait s'abstenir d'y participer s'il voulait servir *la cause*, compte tenu des courants de xénophobie qui circulaient en ce moment. Tout simplement, expliqua-t-il en revenant de l'université, il avait entendu, à quelque distance, les échos de ce remue-ménage et senti les gaz. Il avait alors commis l'erreur de s'attarder un peu. Peut-être avait-il également fait quelques pas vers le lieu d'où semblait provenir le tumulte ; oui, bon, il était un peu trop curieux, il l'admettait. Mais un citoyen responsable n'avait-il pas le devoir de s'informer, de suivre les événements ? Quoi qu'il en soit, il s'était subitement retrouvé pris dans un mouvement de foule. Il avait couru avec les autres sous les stries des jets de gaz, et puis voilà, tous s'étaient vu soudainement encerclés par une multitude de flics. Ceux qui, comme lui, n'avaient pas essayé de leur échapper, de protester trop bruyamment ou de résister à leur arrestation ne s'étaient pas trop fait malmené ; juste poussés un peu énergiquement dans les gros camions bleus.

Curieusement, le moment où Marcel avait eu le plus peur fut celui où tous s'étaient mis à courir éperdument sans trop savoir pourquoi, pour fuir une menace invisible, indéterminée, dans une ruée d'animaux traqués. Quand ils s'étaient retrouvés complètement coincés et immobilisés, il en fut soulagé. Il ne lui restait plus qu'à obéir et se laisser faire.

Il savait pourtant de quelle façon on traitait en général les gens qu'on arrêtaient ainsi. Quand on l'avait fait entrer dans le panier à salade, il s'était souvenu du sort réservé à la trentaine d'occupants d'une de ces grosses cages ambulantes, tous morts asphyxiés lorsqu'un policier y avait stupidement lancé une grenade de gaz lacrymogène. « Dans le but de *calmer* ses occupants trop bruyants », avait-il avancé pour sa

défense. Marcel espérait sans doute que cette monumentale bourde obligerait les policiers à agir avec plus de discernement dans le futur, ne serait-ce que pour quelque temps.

Or cette fois-ci, les passagers s'étaient montrés dociles. Dans la plupart des cas, il s'agissait vraisemblablement d'innocents badauds qui, comme Marcel, n'avaient rien à voir avec la manifestation. Malgré leur atterrissage assez rude, un calme relatif s'était rapidement installé dans le camion, chacun se trouvant une place debout ou assise, un peu comme dans un autobus particulièrement bondé du Caire.

Le trajet jusqu'au poste avait été interminable, ponctué d'arrêts inexplicablement longs. Les occupants du fourgon en étaient venus à se présenter, à tenter de se rassurer les uns les autres sur le sort qui les attendait, pour finalement commencer à papoter de choses et d'autres. Seul étranger à bord, Marcel faisait l'objet d'une attention particulière. Comme il était d'usage dans les milieux populaires, on l'avait interrogé sur la raison de sa présence en Égypte, sur le nombre et le sexe de ses enfants et sur son salaire mensuel. En fin de compte, il était ravi de cette expérience tout à fait *exotique*, peut-être inconsciemment convaincu que son statut de *khawaga* le mettrait à l'abri de sérieux problèmes à l'arrivée.

Au poste, on l'avait d'abord fouillé avant de vérifier longuement son identité. Après quelques heures d'attente dans un corridor, séparé des autres, on l'avait finalement interrogé. Il s'était amusé à rendre l'interrogatoire aussi laborieux que possible en exagérant ses insuffisances en arabe, une stratégie qui semblait avoir fonctionné, puisque les policiers, sans doute peu enclins à se fatiguer pour trouver un traducteur, n'avaient pas trop insisté. Avant de le libérer, on lui avait tout de même donné quelques conseils bien appuyés, ce qui l'avait plus flatté qu'effrayé. « Quel grand enfant », pensa Nermine.

Le résultat des élections parlementaires du mois précédent avait surpris *tout le monde* ; c'est-à-dire ce cercle bien restreint, on le voyait maintenant, de ceux qui croyaient compter, de ceux qui écrivaient dans les journaux ou qu'on voyait à la télévision, de ceux qui discourent dans les milieux éduqués ; de tous ceux-là, aussi, qui les lisaient et les

écoutaient, et qui s'étaient crus bien informés. De tous ceux avec qui Marcel et Nermine entretenaient des contacts, finalement. Le balayage par les islamistes, Frères musulmans en tête et salafistes à leur suite, avait fait revenir sur terre tout ce petit monde, et de lui faire prendre conscience de sa marginalité.

Paradoxalement, les Frères, reconnaissant tout de même une certaine influence des milieux un tant soit peu éclairés, redoublaient de prudence et de modération affichée. Suggérant d'abord quelque législation allant dans le sens de leur dessein intégriste, ils savaient faire rapidement demi-tour, ou parfois, plus judicieusement, un quart de tour, lorsqu'elles provoquaient des réactions trop énergiques. Ils avançaient ainsi leurs pions, lentement, case par case.

De même, le nouveau pouvoir hésitait à promulguer des lois qui auraient limité les démonstrations en tout genre, lesquelles se multipliaient dangereusement et plongeaient le pays dans un désordre croissant. Quand l'une de celles-ci prenait trop d'ampleur, les policiers finissaient par réagir avec leur gaucherie et leur violence habituelles, ce qui ne faisait que provoquer davantage de troubles.

Les militaires, échaudés par leur année au pouvoir, gardaient le silence. Toujours viscéralement hostiles aux Frères, ils avaient tout de même conservé le ministère de la Défense, attribué par le nouveau gouvernement à celui qu'ils avaient choisi pour remplacer le maréchal Tantawi comme chef des Forces armées, un certain Abdel Fattah El Sisi.

Le général El Sisi observait toute cette agitation avec une certaine perplexité, et sûrement un brin de satisfaction ; il attendait peut-être déjà son heure.

Au département, le docteur Zeinab, la nouvelle directrice, menait sa barque rondement. En quelques semaines, le petit territoire des mathématiciens, jusque-là sous la gouverne bienveillante mais paralysante du triumvirat, s'était transformé en une ruche bourdonnante. Zeinab avait déjà convoqué deux réunions au cours desquelles elle avait démontré un étonnant *leadership* avec l'établissement, entre autres, d'une liste de priorités pour régler *les nombreux problèmes*

du département. Marcel fut grandement étonné de ce constat, et encore plus du fait qu'il ne semblait surprendre personne d'autre : là où lui n'avait vu que les petits irritants inévitables du fonctionnement normal d'une administration, qui se réglaient d'eux-mêmes avec le temps ou auxquels on finissait par s'habituer, les autres voyaient de *nombreux problèmes* ! Et ces deux réunions avaient été si animées, si vivantes, que le professeur ne reconnaissait plus ses jeunes collègues qui maintenant discutaient ferme, émettaient des opinions, des objections, des suggestions. S'agissait-il des mêmes qu'on n'entendait jamais, autrefois, lors des réunions, au temps où seuls les trois anciens argumentaient bruyamment, persuadés d'être compétents, respectés, et peut-être même admirés ?

Marcel s'était d'abord senti très embarrassé, et un peu coupable, d'une certaine façon. Mais cela ne dura guère. Personne ne l'accusait, après tout, on ne lui demandait rien. Il était simplement ignoré, dépassé. Vieux, quoi.

À la réflexion, il avait en fait toutes les raisons de se sentir soulagé. Lui qui prétendait depuis toujours ne pas vouloir s'encombrer des responsabilités du département, il n'allait pas commencer à se plaindre parce qu'on le mettait de côté. Naturellement, il se sentait un peu amer de constater qu'on ne le saluait plus avec autant de déférence quand on le croisait dans les corridors et que les différents services de l'université ne lui répondaient plus aussi promptement lorsqu'il leur adressait une requête. Mais somme toute, ce rôle de vieux meuble lui convenait ; on continuerait à le respecter, à se montrer poli, du moins, mais sans plus l'importuner.

Alors qu'il s'installait confortablement dans ce nouvel état d'esprit, un événement inattendu vint perturber son heureuse tranquillité.

Ce jeudi-là, alors que, frissonnant dans son maillot, il allait quitter le vestiaire du club pour se rendre à la piscine, il entendit sonner son cellulaire de la poche de son pantalon suspendu au crochet. Le numéro entrant lui étant inconnu, il réduisit l'appareil au silence, pressé d'aller se plonger dans l'eau si délicieusement chaude. Quand elle l'accompagnait, Nermin se plaignait de toute cette énergie qu'on gaspillait à transformer la piscine en baignoire tout à fait impropre à la nage. Marcel lui répondait invariablement qu'il trouvait au contraire l'eau très bonne, bien qu'encore un peu fraîche.

Après la douche, il consulta à nouveau son cellulaire et constata que les premiers chiffres du numéro correspondaient à l'indicatif de l'université. Il appuya sur la touche de rappel et reconnut, non sans déplaisir, la voix de l'adjoint de Mokhtar.

– Bonjour, docteur. Ici Khaled Metwaly, le chef de la sécurité.

« Encore un qui a atteint son niveau d'incompétence, pensa Marcel. Et qui l'annonce fièrement ! »

– Bonjour, Khaled. Félicitations pour votre promotion.

– Merci, cher docteur. Êtes-vous libre en ce moment ? Il faudrait que vous veniez me voir.

Ce ton qu'il prenait pour lui parler ! Ce troufion le prenait de haut ; il ne devait pas être trop sûr de lui. Quand Mokhtar voulait quelque chose, il se déplaçait, lui !

Marcel n'avait aucune envie de donner satisfaction à ce freluquet, d'autant plus qu'il avait faim.

– Je suis au restaurant, mentit-il. J'allais commencer à manger. C'est urgent ?

– C'est important. Pouvez-vous venir aujourd'hui, avant quatre heures ?

– Cela dépendra du trafic. Je prendrai un taxi après déjeuner.

Malgré son inquiétude, Marcel résista à l'envie de demander à son interlocuteur ce dont il était question, et prit ensuite tout son temps pour déjeuner au club, dans l'espoir d'arriver le plus tard possible au bureau de Khaled ; idéalement tout juste un peu avant l'heure où celui-ci quittait habituellement son travail, histoire de l'embêter un peu.

Lorsqu'il entra dans le bureau du nouveau chef de la sécurité, celui-ci le fit asseoir en face de lui, et lui demanda ce qu'il voulait boire : café, thé, coca ? Marcel n'arrivait pas à prendre au sérieux ce jeune blanc-bec qui lui donnait l'impression de jouer le rôle de l'inspecteur dans un vieux film français ; celui qui s'assied sur le coin de son bureau, offre une cigarette au prévenu et prend tout son temps.

Marcel déclina l'offre en affichant son agacement ; il n'avait aucune envie de s'attarder. L'autre dut saisir le message, car il avisa aussitôt une petite boîte sur le bord de la table.

– Docteur, je n'irai pas par quatre chemins. Nous avons trouvé ce colis dans votre bureau. Savez-vous ce qu'il contient ?

– Comment ça, dans mon bureau ? Je n’ai jamais vu cette boîte, elle n’est pas à moi. Vous avez fouillé mon bureau ?

– Savez-vous qui avait bloqué votre conduit d’air conditionné avec un carton ? reprit Khaled en ignorant la question.

– C’est moi. L’air conditionné est beaucoup trop froid, pas moyen de se concentrer quand on travaille avec ça.

– ... Je ne comprends pas... Nous sommes en janvier, si quelque chose circule ces jours-ci, ça devrait être de l’air chaud, n’est-ce pas ?

– Hmm... J’ai dû oublier d’enlever le carton. De toute façon, cette ventilation c’est n’importe quoi. Parfois, ça vient froid, parfois c’est chaud. Mais qu’est-ce que cela a à voir avec cette boîte ?

– C’est le service d’entretien qui l’a trouvée. Ils ne veulent pas qu’on bloque les arrivées d’air, parce que ça dérègle le système. Votre carton, ou peut-être la boîte, devait causer un problème dans le secteur puisqu’ils ont eu la permission d’entrer dans les bureaux pour voir d’où cela pouvait provenir. En dégageant la sortie de votre conduit, ils ont vu la boîte, à l’intérieur, et m’ont tout de suite appelé. Avec tout ce qui se passe, ils ont dû penser qu’il pouvait s’agir d’une bombe.

– Et c’est quoi ?

– De la drogue, docteur ! lança Khaled sur un ton mélodramatique.

– De la drogue ? !

– Du bango, et des comprimés de Tramadol¹⁹. Vous savez ce que c’est, n’est-ce pas ?

– Oui... enfin... j’ai déjà entendu ces noms-là. Des trucs pas bien méchants, à ce qu’on en dit.

– La présence de drogue sur le campus est un problème très sérieux, répliqua Khaled en fronçant les sourcils. Les parents ne nous lâchent pas, avec ça. Et l’opinion publique...

Se disant qu’il n’avait peut-être pas intérêt à minimiser la chose, Marcel corrigea le tir.

– Oui, bien sûr, bien sûr, vous avez raison. Mais vous ne croyez tout de même pas que j’aie quelque chose à voir avec ça ?

L’autre laissa passer un moment avant de répondre, comme s’il hésitait. « Il se croit vraiment astucieux, pensa Marcel, quel crétin ! »

– Non, non... bien sûr. Mais je dois tout de même trouver d’où elle vient, cette boîte. On m’a rapporté que vous oubliez souvent de

19. Médicament opioïde antidouleur.

fermer à clé lorsque vous quittez l'université. Si je puis me permettre, vous devriez suivre les consignes et toujours verrouiller la porte de votre bureau quand vous en sortez, même le jour. Savez-vous qui aurait pu y entrer en votre absence ?

— N'importe qui. De toute façon, on peut aussi entrer facilement par la fenêtre, dont la fermeture ne fonctionne pas depuis des lustres. Comme à peu près toutes les autres de l'étage, d'ailleurs.

— Oui, nous le savons, se défendit Khaled. Nous sommes en train de réévaluer tout le système de sécurité de l'université ; il y aura bientôt de gros changements à ce niveau.

Voilà qu'il lui servait du *nous*, à présent, et qu'il se permettait de critiquer son ex-patron ! Quel culot ! Il était clairement sur la défensive.

Sentant qu'il reprenait l'initiative, Marcel poussa son avantage en suggérant que pour lui, Khaled était encore plus ou moins le sous-fifre du *véritable* chef de la sécurité à l'A.U.E.

— À propos, vous avez des nouvelles du général Mokhtar ?

Des nouvelles de Mokhtar, en réalité, Marcel en avait sûrement davantage que le nouveau chef de la Sécurité. Grâce à Chérifa, il savait que le général déclinait, qu'il était maintenant alité en permanence et qu'il dormait, ou paraissait dormir, la plupart du temps.

Marcel ne se sentait pas rassuré à l'idée que ce colis se trouvait entre les mains de ce jeune prétentieux. Il aurait préféré traiter avec Mokhtar. L'autre l'avait bien sûr laissé repartir après son petit interrogatoire et lui avait même dit de ne pas s'en faire, mais il ne lui faisait pas du tout confiance. D'autant plus qu'il se souvenait s'être récemment montré assez rude avec lui, alors qu'il n'arrivait pas à rejoindre son chef au téléphone. Khaled en gardait-il quelque rancune ? Que ferait-il pour le colis ? Dieu savait les ennuis que cela pourrait lui causer s'il informait la police au sujet de cette affaire !

En sortant des locaux de la sécurité, il se rendit d'abord à son bureau, redoutant que tous ces visiteurs aient perturbé l'organisation subtile de son apparent désordre. Une fois rassuré, il ne tint pas à s'attarder et décida de passer prendre Nermine ; si elle avait fini sa

journée, ils rentreraient ensemble. Mais en arrivant près de sa porte, qu'elle gardait toujours ouverte, il entendit une voix qui le fit s'arrêter net. Cette voix lui était familière, et bien qu'il n'arrivait pas à l'identifier, il savait qu'elle appartenait à quelqu'un qu'il n'avait aucunement envie de rencontrer ; c'était une réaction physique, désagréable, qui ne trompait pas. Il préféra tourner les talons et rentrer seul.

Dans la rue, en croisant une grosse femme qui vociférait dans son cellulaire, et alors qu'il s'était remis à penser à Khaled et à son stupide paquet, l'identité de la voix qu'il avait entendue dans le bureau de Nermin lui apparut subitement : pas de doute, c'était Héba ! Depuis quand était-elle en Égypte, cette croque-mitaine ? Et qu'est-ce qu'elle pouvait bien vouloir à sa femme ?

Une heure plus tard, lorsque cette dernière retrouva Marcel à la maison, elle lui raconta que Héba et Salwa avaient débarqué dans son bureau comme ça, sans prévenir, au beau milieu de l'après-midi, avec une énorme boîte de chocolats. Elles avaient papoté toutes les trois pendant deux bonnes heures ; Héba était au mieux de sa forme, drôle et acerbe, intarissable. Tout le chocolat y était passé, et Nermin ne voyait pas comment elle arriverait à avaler quoi que ce soit au dîner.

Quelques minutes avant leur visite, Héba et Salwa s'étaient rencontrées par un hasard extraordinaire dans un corridor de l'université, et avaient eu cette idée de passer voir Nermin à son bureau. Salwa s'était rendue à l'A.U.E. à la demande de Zeinab pour l'aider à disposer des affaires de Walid ; l'espace manquait au département, avait expliqué la nouvelle directrice, et il fallait faire de la place pour son remplaçant. Temporairement, bien sûr, en attendant que... oui, oui, le docteur leur reviendrait un jour... bientôt, *insha Allah* ; il leur manquait tellement... Quant à Héba, elle venait de rencontrer le président de l'université et quelques autres membres de l'administration pour discuter de quelque chose se rapportant à Gaber. Nermin aurait voulu savoir quoi exactement, mais avant qu'elle ait pu en apprendre davantage, Héba avait déjà enchaîné sur un autre sujet. En l'occurrence, elle avait tenu à souligner qu'il s'agissait de sa première visite en Égypte depuis plusieurs années, qu'elle n'était pas là pour longtemps, et qu'après ce qu'elle avait vu de l'état des routes et du reste, elle ne reviendrait qu'en cas de nécessité absolue. Pour le reste, elle avait surtout régalié son assistance avec des anecdotes extravagantes sur les fastes de sa vie aux États-Unis, et sur les prouesses réalisées

par ses enfants dans leurs études ou leur profession. Apparemment, la mort de Gaber ne l'avait pas plus affectée financièrement que sur le plan émotif.

Sauf pour le chocolat, Marcel estima qu'il avait bien fait de rentrer seul.

Chapitre 32

Janvier 2012

Tout le département était au courant qu'on avait trouvé un colis suspect chez le docteur Marcel, puisque cela s'était passé en plein jour. Il y avait d'abord eu la visite des employés d'entretien qui avaient demandé bruyamment à tout le monde de s'éloigner après avoir trouvé la boîte, puis celle de la sécurité, non moins tapageuse.

Lorsque Marcel revint du bureau de Khaled Metwaly, il croisa Zeinab, qui travaillait toujours très tard depuis qu'elle assumait les fonctions de directrice. Celle-ci lui demanda des précisions sur cette affaire, puis suggéra de mettre tous les membres du département au courant de la situation pour couper court aux rumeurs qui commençaient déjà à circuler. Elle convoqua ensuite une réunion spéciale (encore une !) à cet effet.

Lors de celle-ci, le surlendemain, Chérifa, de son coin retiré de la salle, ne demanda pas ce qu'était le Tramadol puisque tous les autres semblaient le savoir. C'est Yousif qui lui apprit plus tard à quel point l'usage de ce médicament, qu'on ne pouvait vendre légalement sans prescription, s'était répandu dans le pays, et qu'il faisait l'objet d'un intense trafic mafieux. Comment sa femme pouvait-elle ignorer cela, s'était dit Yousif, elle qui côtoyait quotidiennement les étudiants de l'A.U.E., sans doute les plus gros consommateurs de ce poison ? Comment pouvait-elle ignorer ce genre de choses et en même temps, en connaître tant d'autres à propos desquelles bien des jeunes Égyptiens des deux sexes ne savaient strictement rien avant le jour de leur mariage ? Visiblement, la bulle dans laquelle sa femme vivait laissait passer autre chose que les mathématiques, mais les critères de sélection lui restaient mystérieux.

Quelques jours plus tard, quand Yousif rapporta la découverte du colis aux completeurs de *Cairo U*, ceux-ci trouvèrent l'histoire franchement comique.

– C'est ridicule, dit Tarek, pourquoi un prof de l'Université américaine, avec son gros salaire, s'amuserait-il à trafiquer du bango et des Tramadol ? À part les grossistes, qui doivent contrôler des quan-

tités phénoménales, ce sont des trucs d'étudiants, ça. Ça ne vaut pas un clou une petite boîte de bango.

– C'était peut-être pour propre consommation ? ricana Hosni.

En guise de réponse, Tarek ouvrit son tiroir et en sortit une poignée de cachets.

– Tiens, en voilà des Tramadol. Et si tu fouilles tous les tiroirs de l'étage, tu devrais aussi trouver pas mal de joints à peine camouflés. Qui s'amuserait à cacher ça dans un conduit d'aération du plafond ? Non, c'est clair, c'est un coup monté.

– Par qui, la police ?

– Pourquoi pas Ahmed Sadek et Hossam Salem ? Marcel était un grand ami de Gaber, on a pu croire qu'il savait des choses ?

– Hmmm... avec les moyens dont dispose Hossam Salem, il aurait frappé plus fort ; avec de la cocaïne, par exemple. Non, je verrais mieux la police... Ils sont tellement stupides.

– Sauf que si c'était eux, Marcel serait déjà derrière les barreaux à l'heure qu'il est, non ?

– Ça pourrait aussi être un étudiant.

– Un étudiant ? Il est dur à ce point-là avec eux, Marcel ?

La question s'adressait à Yousif.

– Non... répondit-il, un peu hésitant. Enfin, il est assez exigeant, oui, et surtout inflexible en ce qui concerne les notes. Moi j'aimais bien son style, son *fairness*, mais ce n'était pas le cas de tout le monde. Et parmi ces fils et filles à papa, il y en a qui sont drôlement vicieux ; Chérifa en sait quelque chose. Mais tout de même...

Chérifa était perplexe. Yousif avait beau lui dire qu'il était invraisemblable que le docteur Marcel puisse s'adonner au trafic de stupéfiants, cela commençait à faire beaucoup d'éléments qui alimentaient sa méfiance envers le *khawaga*. C'est vrai qu'il était correct avec elle, attentionné, même. Un peu trop attentionné à son goût, d'ailleurs ; trop curieux. Il évitait de poser des questions trop directes, mais avait toujours l'air de vouloir en savoir plus sur elle. En quoi pouvait-elle l'intéresser ?

Elle hésitait à raconter l'histoire du colis à son beau-père, et à lui demander son avis. Leurs conversations avaient perdu de leur vivacité et de leur spontanéité, ces derniers temps. Elle ne voulait pas trop le pousser à parler, car manifestement, cela l'épuisait. De toute façon, il semblait en avoir de moins en moins envie. En revanche, elle sentait qu'il aimait qu'elle lui parle, qu'elle mette un peu de vie autour de lui.

Elle se décida finalement à lui relater ce qui s'était passé, mais sur le même ton qu'elle lui racontait tous les autres petits événements qui survenaient à l'université, sans donner l'impression d'y attacher trop d'importance. Elle ne lui demanda rien, pas explicitement, en tout cas. Elle marqua tout juste un moment de silence à la fin, pour lui permettre de dire quelque chose, de répondre aux questions que ses yeux devaient sans doute poser. Son beau-père ne prononça pas un mot, mais elle crut déceler un petit sourire ironique au coin de ses lèvres. Elle ne savait trop comment l'interpréter, sinon qu'il ne semblait pas prendre la chose très au sérieux. Ce qui constituait déjà une forme de réponse, finalement.

Chapitre 33

Février 2012

Les liens entre Nermine et Salwa s'étaient resserrés depuis l'accident cérébral de Walid. Elles en parlaient beaucoup lorsqu'elles se voyaient, ce qui arrivait de plus en plus fréquemment. Nermine était un peu étonnée de cette tendresse que Salwa manifestait pour son ex, alors que c'était elle qui l'avait quitté, pour ensuite réclamer le divorce avec insistance. Était-ce de la pitié, ou un sentiment de culpabilité ? Sans doute un peu des deux, mais on pouvait tout de même se demander ce qui l'avait poussée en premier lieu à vouloir rompre avec lui.

Walid n'allait pas bien du tout. Un nouveau logiciel avait permis une certaine amélioration dans sa capacité à communiquer, mais une pneumonie était venue subitement tout gâcher. C'était presque un miracle qu'il ait survécu, expliquèrent les médecins, car ce genre d'infection finissait presque toujours par tuer les paralysés extrêmes. À la première visite autorisée après son rétablissement, Salwa n'avait pas réussi à obtenir de lui des réponses cohérentes à ses salutations et questions d'usage. Seulement quelques mots plus ou moins tronqués, des petits bouts de phrases sans signification apparente. Sauf qu'un jour, Nermine, qui accompagnait parfois son amie durant ces visites, avait lu sur l'écran un mot qui ne pouvait manquer de la frapper. Un mot isolé, surgi de nulle part, après un long moment de *silence* : C O M P A S. Cela ne signifiait rien pour Salwa, mais Nermine avait alors fixé Walid en lui demandant : « le compas ? » dans l'espoir d'obtenir une réaction, une suite. Or, rien n'était venu.

Quand Nermine rapporta la chose à Marcel, celui-ci parut plus intrigué que troublé. Comme elle, il se demanda ce que cela pouvait signifier, si Walid connaissait un détail qu'il tenait à révéler, et s'il finirait par y arriver, mais sans trop insister. Cet incident soulevait pourtant aussi des questions sur le niveau de conscience de Walid, mais là encore, après s'être brièvement apitoyés sur le sort de leur ami, les choses s'arrêtèrent là.

En soirée, ils allèrent au cinéma pour assister à un mini-festival présentant les derniers films européens d'auteur, une aubaine, au Caire,

où les films commerciaux égyptiens et américains se partageaient en général toute la place. Qu'on réussisse à organiser ce genre d'événement en Égypte en temps normal constituait déjà un exploit, mais qu'on y arrivât dans les circonstances d'alors relevait véritablement du tour de force. Ne pas y aller aurait équivalu à une trahison, ni plus ni moins.

Attrait supplémentaire aux yeux de Marcel : chaque soir, la dernière représentation était programmée pour se terminer tout juste à l'heure du couvre-feu de minuit. Le public était ainsi assuré de le violer au moins un peu, le temps de rentrer chez eux. Une sorte de pied de nez au régime, en quelque sorte.

Ce soir-là, Nermine parvint à convaincre Marcel d'assister plutôt à la séance de vingt heures, mais celui-ci arriva tout de même à ses fins à force d'étirer le dîner au restaurant, en commandant force entrées, café et dessert.

Le film était bon, ils en discutèrent au restaurant. Ils se couchèrent dès leur retour, sans reparler de cette curieuse apparition du mot *compas* sur l'écran de l'hôpital. Mais au beau milieu de la nuit, Marcel se réveilla en sursaut, trempé de sueur, haletant. Nermine avait le sommeil léger ; si elle s'endormait en quelques minutes dans n'importe quelle circonstance, elle se réveillait aussi d'un rien. Somnolente, elle marmonna :

– Ça va ? Un cauchemar ? Tu n'aurais pas dû commander un *fat-tah*²⁰ à cette heure-là.

Maintenant redressé dans le lit, Marcel respirait bruyamment. Au bout d'un moment, plus réveillée, Nermine répéta :

– Ça va ? Tu as mal ? C'était un rêve ? Raconte-moi...

Marcel reprenait son souffle, mais il se sentait oppressé, comme menacé. Il frissonnait de tout son corps.

– Non, non, ce n'était pas un rêve. C'est ce compas qui... enfin... oui, ça devait être un rêve. Ce maudit compas, c'est lui la cause de tout, c'est lui qui a...

Dans l'esprit embrumé de Marcel, tout s'agitait encore pêle-mêle : le meurtre de Gaber, son arrestation lors de la manifestation, le colis de drogue trouvé dans son bureau, et maintenant Walid, son ami sacrifié, pétrifié, et qui l'accusait peut-être ; tout cela se cristallisait en ce maudit compas, cet objet diabolique devenu un outil de mort.

20. Mets traditionnel égyptien fait de riz, de pain et de viande souvent grasse.

Nermine n'avait jamais vu son mari si troublé.

– Allons, Marcel, calme-toi, lui dit-elle doucement. Ce n'est qu'un objet, il n'a rien fait tout seul. Tu penses à ce qu'a dit Walid ?

– Nermine, il faut que je te dise quelque chose. Il est maudit, ce compas, je n'aurais jamais dû le garder.

– Calme-toi, mon chéri. Écoute, il est presque six heures... aussi bien nous lever. Je vais nous faire un café.

– Non, non, ça va aller, je veux te dire ça tout de suite. C'est une vieille histoire, du temps où je naviguais. Je ne l'ai jamais racontée à personne. Je devais l'avoir oubliée.

Pressentant un début d'accalmie, Nermine en profita pour tenter d'alléger un peu l'atmosphère.

– J'adore tes histoires de bateau. Prends ton temps, raconte-moi.

– Tu te souviens de ce premier officier assassiné sur le pétrolier libérien ? J'étais deuxième maître quand c'est arrivé, et c'est moi qui avais hérité de son poste en attendant qu'on lui trouve un remplaçant.

– Oui, je me souviens.

– Eh bien, ce compas, c'était à lui, en fait.

– Ah ? Je croyais que tu l'avais depuis que tu étais étudiant...

– Oui, je ne sais pas comment j'en suis arrivé à dire ça. J'ai dû finir par le croire moi-même. En fait, c'était le sien. Nous avons ramassé ses affaires pour les rendre à sa famille, mais son compas était resté dans la salle des cartes. Il le laissait toujours là.

– Bon, vous aviez oublié son compas, et alors ? Qu'est-ce que vous pouviez en faire ? Je ne vois pas le problème.

– À dire vrai, euh... je ne suis pas trop sûr si je l'avais vraiment oublié. C'était un très beau compas. Avant même la mort du premier officier, je m'en servais souvent sur mon quart ; le mien, c'était de la camelote. Et puis ce type, c'était un salaud, une vraie merde. Pas surprenant que...

– Ce n'est quand même pas toi qui l'as tué ?

– Bien sûr que non. Mais finalement, j'ai volé un mort, ce n'est pas très régulier. Et puis... ça porte malheur.

Nermine s'était toujours amusée de ce langage particulier que son gosse de mari tendait à adopter quand il parlait de ses années en mer. Cela se remarquait surtout quand il rencontrait ses copains de l'époque, lorsqu'il se rendait au Québec.

— Pas de quoi se vanter, en effet, fit-elle remarquer. Mais depuis quand es-tu si superstitieux ?

En parlant, Marcel s'était peu à peu calmé. Il se sentait vidé ; vidé et fragile. Un peu embarrassé, aussi. Revenu à la réalité, cette histoire lui semblait déjà beaucoup moins dramatique, pour ne pas dire un peu ridicule. Esquissant un sourire, il soupira et dit :

— Les vieux loups de mer, tu sais...

Il s'allongea à nouveau, puis ferma les yeux. Aussi bien le laisser dormir encore un peu, songea Nermine. Elle aimait bien veiller sur lui. Il en aurait d'ailleurs peut-être besoin, se dit-elle, puisqu'à présent, ce compas devait sûrement se trouver entre les mains de la police, et que de ce fait, il constituait bel et bien une menace.

Chapitre 34

Mars 2012

Voilà un moment que Marcel avait levé le nez de ses feuilles. Déplié, il était assis tout au fond de sa chaise, le dos bien droit, suivant les préceptes ergonomiques que son physiothérapeute ne cessait de lui rappeler. Pour lui, il en découlait qu'il ne pouvait plus rien se passer, mathématiquement parlant, ni dans sa tête ni sur le papier. Comment pouvait-on produire quoi que ce soit de sérieux dans une telle position ? On était comme au garde-à-vous, à retenir son souffle, les neurones figés ! Il connaissait pourtant des collègues qui arrivaient à réfléchir alors qu'ils étaient assis correctement, les jambes croisées, sans s'agiter, *relax* ; qui expliquaient calmement leurs idées, lesquelles semblaient leur arriver dans le bon ordre, et écrivaient proprement leurs calculs, sans ratures, d'un jet, sans se reprendre tout le temps. Comment y parvenaient-ils ?

Mâchouillant son crayon, il peinait à se concentrer, à maintenir le cap. Son attention bifurquait vers ses petits malheurs de santé sitôt qu'il rencontrait une résistance, une équation ou un diagramme qui se refusait à lever le voile sur le mystère de ses charmes. Il revenait chatouiller encore un instant son problème, mollement, mais ses malaises le ramenaient bientôt à ses rhumatismes ou à ses hémorroïdes. Les mathématiques, c'était beaucoup une affaire de santé, il s'en rendait de plus en plus compte depuis qu'il s'approchait de la soixantaine.

Au train où ses recherches avançaient, il se demandait s'il pourrait présenter quelque chose de décent au congrès annuel de juillet.

Il se leva, et fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. Comme toujours, on s'agitait devant le poste de police. Il revint vers son bureau, puis commença à marcher de long en large dans l'appartement, une habitude qu'il avait prise naguère, durant ses interminables quarts de nuit en mer, et qui s'accordait maintenant avec les recommandations de son médecin.

En général, marcher lui faisait du bien, et lui donnait au moins l'impression de faire quelque chose. Mais ce matin-là, cet exercice lui fit penser à Walid, qui lui, n'arrivait même plus à bouger un doigt.

Comment pouvait-il supporter cela ? Ressentait-il de l'ennui, de la douleur ? À quoi pensait-il durant tout ce temps ? *Comment* pensait-il ? *Pensait-il ?*

Oui, bien sûr, ce mot : c o m p a s, Nermine l'avait bien lu à l'écran ; ce n'était tout de même pas une coïncidence s'il y était apparu, les lettres ne s'étaient pas assemblées ainsi toutes seules, miraculeusement ! Sauf que depuis, son ami n'avait plus rien dit. Rien de compréhensible, en tout cas, hormis ce *oui*, c'est-à-dire ce clignement d'yeux qu'il avait recommencé à faire pour signifier qu'il allait bien lorsqu'on lui posait la question. Mais c'était la seule question à laquelle il réagissait. L'avait-il appris comme un réflexe, comme un chien qui fait le beau sur demande, ou refusait-il d'en dire plus ?

À la demande de Salwa, Marcel, comme plusieurs autres parmi les parents et amis de Walid, lui avait rendu visite à quelques reprises. Elle espérait toujours que des stimuli nouveaux contribueraient à le *réveiller* et l'inciteraient à communiquer. Mais cela n'avait eu aucun effet jusqu'alors, sinon sur les visiteurs, terrifiés d'être mis en joue par ces yeux menaçants.

Les médecins, eux, ne disaient rien. Rien d'utile, en tout cas.

Chapitre 35

Juillet à octobre 2012

Marcel passa l'été en fuite et Nermine en voyage d'agrément, sans pour autant qu'ils ne se soient quittés d'une semelle.

Au congrès de Lisbonne, en juillet, Marcel présenta un papier qu'il trouvait lui-même à peine acceptable, dans lequel il repolissait de vieilles idées peu abouties qu'il avait cru pour un temps prometteuses. Mal à l'aise, il évita pendant toute la durée du colloque les occasions d'en discuter avec ses collègues, s'échappant avec Nermine dans cette ville qu'heureusement il adorait.

Leur séjour au Québec, après la conférence, lui fut encore plus pénible, puisqu'il se vit forcé de placer sa mère presque centenaire en institution. L'étonnante vigueur de cette toute petite femme rendait sa démence encore plus ingérable, et pourtant, il fallut l'arracher de force à son mari épuisé, mais apparemment résolu à mourir plutôt que de s'en séparer. Ce qu'il était d'ailleurs en train de faire, mourir d'épuisement, avant que Marcel n'intervienne. Après ce sauvetage aux allures de crime, il s'enfuit avec Nermine le plus loin possible, en l'occurrence à Terre-Neuve, cette grande île du bout du monde que sa femme découvrit avec ravissement, mais que lui, abattu, subit comme une punition.

Ils ne suivirent les élections présidentielles égyptiennes que de loin, au réel comme au figuré. C'était sans doute la raison, crurent-ils, pour laquelle les résultats du premier tour les surprirent à ce point. En effet, les deux favoris, un quasi-islamiste modéré et un presque-séculariste libéral, se retrouvèrent loin derrière Mohamed Morsi, un Frère musulman peu charismatique, et Ahmed Shafiq, un général à la retraite ouvertement pro-Moubarak.

En réalité, personne parmi ceux qui se prononçaient publiquement ne comprenait comment on avait pu en arriver à un tel résultat, surtout que, pour une fois, tout semblait s'être passé à peu près convenablement, sans tripotage. Il fallait admettre que l'Égypte, ce n'était pas seulement les journalistes, les intellectuels, ou même la mince classe moyenne, mais davantage l'énorme masse qui se trouvait

en-dessous : les ouvriers, les petits employés, les sans-emploi, tous à peu près aussi pauvres les uns que les autres, et qu'on n'entendait jamais. Au deuxième tour, on s'était ainsi retrouvé devant ce choix impossible qui était celui des Égyptiens depuis des lustres : les islamistes ou les généraux ; l'ordre divin ou l'ordre militaire.

Dans la classe *éclairée*, on ne savait plus où voter au deuxième tour. Nombre de chrétiens se résolurent à croire aux promesses de modération des Frères, et beaucoup de musulmans rigoristes optèrent pour l'option sécuritaire que promettait Shafiq. N'importe quoi, quoi !

Finalement, Morsi l'emporta avec 51 % des voix. À en croire la décision officielle et finale, du moins, puisque la victoire de Shafiq avait été annoncée un peu plus tôt. Ce cafouillage donna évidemment lieu à diverses conjectures et rumeurs, dont celle voulant qu'il y aurait eu un arrangement entre les Frères et l'armée ; cette hypothèse avait un sens si l'on supposait que les militaires, dégoûtés par leur année au pouvoir, ne voulaient plus y être associés de près ou de loin.

Dans de telles circonstances, et dans l'atmosphère de fronde qui régnait, le nouveau président pouvait s'attendre à un joyeux mandat. Et en effet, on ne lui laissa pas longtemps le bénéfice du doute : il fut rapidement reconnu comme totalement inapte à gouverner. Du moins, un pays aussi ingouvernable que l'Égypte.

Après une courte accalmie, il y eut d'abord quelques rassemblements d'assez grandes envergures et plutôt pacifiques, mais cette cohésion, cette solidarité, s'effritèrent progressivement pour laisser place à de multiples petites démonstrations et contre-démonstrations à caractère politique, idéologique ou ouvrier. La place Tahrir était occupée et vidée à intervalles irréguliers, avec ou sans violence ; les manifestants se déplaçaient en mesure. Morsi était invariablement blâmé, sa réponse étant jugée toujours trop musclée ou trop timorée. Il se trouva même un saint homme pour l'accuser des températures record du mois d'août : 48 degrés, ce ne pouvait être qu'un signe de la désapprobation divine !

Après son retour en septembre, Marcel cessa de se mêler aux manifestations, mais il se trouvait souvent une excuse pour se rendre à

la *Boursa*, où les récalcitrants de tous bords et de tout âge continuaient de venir réchauffer à la chicha leur ferveur contestataire. Nermine s'amusait de ce basculement des dernières années dans le statut de la pipe à eau, une pratique devenue à la mode tant chez les intellectuels de gauche qu'au sein de la jeunesse dorée. Pour elle, la chicha resterait toujours une habitude de petits épiciers et de paysans moustachus.

Le semestre d'automne, à l'A.U.E., s'amorça dans ce même esprit général de contestation, soit par une grève étudiante. D'abord motivée par la hausse des frais de scolarité, celle-ci finit inévitablement par inspirer et aspirer les revendications les plus diverses, des plus sérieuses aux plus biscornues. Malgré cette multiplicité des griefs, ou peut-être à cause d'elle, l'arrêt des cours ne dura qu'une semaine ; ces jeunes privilégiés voulaient bien s'amuser un peu, comme tout le monde, mais ils n'allaient quand même pas risquer leur avenir tout rose pour si peu.

Quelques jours plus tard, une manifestation particulièrement violente s'étant tenue sur la rue Mohamed Mahmoud (encore elle !) se termina par l'incendie du bien nommé lycée *Horreya*²¹, voisin de l'université. De ce balcon-perchoir attenant à la fenêtre de son bureau qu'il continuait d'emprunter à l'occasion pour admirer la vue sur Tahrir, Marcel avait aperçu, un peu plus tôt, des policiers sur le toit de l'école en train de lancer des objets divers, peut-être même des meubles, sur les manifestants qui envahissaient la rue. Quand la fumée avait commencé à leur arriver, les dignes représentants de l'ordre avaient sans doute peu goûté à la fine réplique des gens d'en bas, s'était dit le professeur, écœuré. À criminel, criminel et demi.

21. « Liberté » en arabe.

Chapitre 36

10 Septembre 2013

Assis à son bureau, face au *provost* Taylor, Marcel essayait de reprendre ses esprits, de digérer ce que celui-ci venait de lui annoncer. Peu après son arrivée, ce matin-là, Taylor frappa à sa porte, l'air encore plus grave qu'à son habitude, et demanda à s'asseoir. Lentement, manifestement pour le ménager, mais toujours d'un ton aussi solennel, il lui dit qu'il *avait le devoir* de lui transmettre une mauvaise nouvelle. Pensant d'abord que quelque chose était arrivé à Nermine, Marcel se sentit un instant soulagé en apprenant que, *simplement*, il était expulsé d'Égypte.

Le *provost* lui expliqua que c'était le ministère de l'Intérieur qui avait contacté le président de l'A.U.E. pour lui annoncer la chose. Comme ce dernier voulait en connaître la raison, le représentant du ministère lui avait répondu qu'il ne pouvait pas, ou ne souhaitait pas, donner de détails, qu'il s'agissait d'une *affaire de sécurité nationale*, et que le professeur devait quitter le territoire dans les deux jours. Le président avait tout de même obtenu que l'université règle elle-même les détails du départ : billets d'avion, accompagnement à l'aéroport, etc., sans l'intervention d'un quelconque agent des organes de sécurité.

Taylor se dit sincèrement désolé, ajoutant qu'il était aussi déconcerté que Marcel, mais qu'il ne pouvait rien faire de plus *pour le moment*. Il le rencontrerait à nouveau le lendemain, avec le président, pour parer au plus pressant, et voir si une action pouvait être envisagée avant ou après son départ ; et bien sûr, pour parler des modalités de compensation. Pour conclure, il assura Marcel qu'il restait à son service pour régler tout problème susceptible de survenir durant la préparation de son départ.

Déboussolé, Marcel le regarda fixement. Les hypothèses se bousculaient dans sa tête, se contredisaient les unes les autres, l'empêchaient de dire quoi que ce soit. Pour se libérer de ce mutisme, pour ne plus avoir l'air d'un idiot devant ce type, il fut tenté un instant de lui sauter à la gorge et de l'étrangler, ce Taylor-bien-mis arrivé d'on

ne sait où, en l'accusant de ne vouloir rien faire pour lui, ou pire, d'être l'instrument d'un ignoble complot contre lui, contre ceux qui n'appuyaient pas le régime en place, ou qui ne portaient pas de cravate. Il se retint, bien sûr, et le laissa partir en balbutiant bêtement un remerciement.

Il se demanda tout de même si le *provost* ne le soupçonnait pas d'avoir commis un quelconque forfait, dans des circonstances obscures que le gouvernement préférerait ne pas ébruiter. Il se dit que ce serait légitime, car après tout, l'autre ne le connaissait que très peu. Mais il avait la nette impression qu'au fond, sa culpabilité ou son innocence ne faisaient aucune différence pour Taylor et que son expulsion le laissait indifférent. À cet instant, il en voulait davantage à cet administrateur minable, à son insensibilité, qu'aux responsables de son bannissement. Ce qui lui arrivait était non seulement incompréhensible et injuste, mais avant tout humiliant.

Marcel lorgna du côté de ses notes de *Calculus*, et esquissa le geste d'ouvrir le dossier, comme s'il comptait aller donner son cours, dont l'heure arrivait. Reprenant son bon sens, il laissa tout en plan et se rendit au bureau de Nermine ; ils allaient rentrer ensemble, parler, essayer d'y voir plus clair.

Une fois chez eux, le répondeur leur signala un appel de l'ambassade canadienne. Marcel ne mettait jamais les pieds à l'ambassade, sinon chaque cinq ans pour renouveler son passeport. Il n'avait jamais aimé leurs manières, à ceux-là. Pas moyen de savoir ce qu'ils pensaient ; il soupçonnait qu'ils ne pensaient pas beaucoup, en fait, ou alors, toujours à côté. Comme en 2011, quand ils lui avaient téléphoné à trois heures du matin, au moment où ça chauffait un peu dans le pays, pour lui annoncer fièrement qu'ils avaient *enfin* quelques avions disponibles pour commencer à rapatrier les Canadiens, et qu'il devait se rendre sans tarder à l'aéroport. Cela l'avait rendu furieux : « Et c'est pour me dire ça que tu me réveilles en pleine nuit, tête épaisse ? » avait-il répondu avant de raccrocher. On devait appeler d'Ottawa, avait-il pensé en retournant se coucher. Ils ne devaient même pas savoir ce qu'est un décalage horaire, ces imbéciles. Où avaient-ils pris l'idée qu'il voulait partir ? Pour aller où ? Ils suivaient trop les actualités à la télévision, là-bas. Et puis non, finalement, il s'était avéré que l'appel provenait de l'ambassade. C'était du pareil au même : on les connaissait, les gens de l'ambassade, ils avaient beau travailler à

deux pas de chez lui, ils vivaient dans leur bulle canadienne, branchés à leurs canaux de télé canadiens en buvant leur bière canadienne. Ils n'avaient peut-être même pas ajusté leur montre à l'heure du Caire ! Faisaient chier, ceux-là...

Surmontant ses réticences, Marcel retourna l'appel dans l'espoir d'en apprendre davantage sur ce qui lui arrivait. Il demanda à son interlocuteur s'il connaissait la raison de son éviction, et s'ils avaient l'intention de faire quelque chose pour l'aider. L'autre lui répondit qu'il ignorait tout de cette affaire, hormis l'existence de cet ordre d'expulsion qu'il avait reçu ; au contraire, il lui retourna la question en lui demandant si lui, il savait quelque chose, puis ajouta qu'il était dans son intérêt de ne rien cacher s'il voulait qu'on l'aide efficacement. Ces soupçons mal déguisés, parfumés de menaces, mirent Marcel hors de lui, et il le fit comprendre à son interlocuteur. C'était donc pour cette raison qu'il l'avait appelé, lui lança-t-il ? C'était ça le genre d'*aide* qu'on pouvait s'attendre à recevoir de l'ambassade ? C'était quoi, son boulot à lui, au juste ? Il l'invectiva copieusement encore un moment, puis lui raccrocha au nez. L'instant d'après, un peu calmé, il se dit que son geste finirait sans doute de convaincre le diplomate que, quelque part, il devait bien mériter ce qui lui arrivait. Mais ce que ce troufion pensait de lui, il s'en fichait éperdument ; il n'attendait plus rien de ces gens-là.

Il décida d'appeler Hosni. Qui sait, celui-ci saurait peut-être le mettre sur une piste pour l'éclairer, pour l'aider à comprendre ce qui lui arrivait. Ou à défaut, lui témoignerait un peu de sympathie.

En apprenant la nouvelle, son ami commença par le féliciter chaleureusement de sa nomination au rang des martyrs de la révolution. Un peu détendu, Marcel entra dans le jeu en le remerciant sincèrement, et lui demanda ensuite s'il avait une idée de ce qui pouvait, du moins aux yeux du ministère de l'Intérieur, lui valoir un tel honneur ?

Hosni croyait qu'on pouvait écarter le meurtre de Gaber, une affaire apparemment classée. Marcel ne releva pas, se disant que son ami ne devait évidemment pas savoir que l'arme du crime lui appartenait. Par contre, il se demanda si la police, elle, le savait. Mais à bien y penser, il ne voyait pas comment ils auraient pu l'apprendre maintenant, s'ils l'avaient ignoré si longtemps ; et puis, pourquoi auraient-ils poursuivi leurs recherches, alors qu'il existait déjà un coupable qui s'était même obligeamment chargé de l'exécution de la sentence ?

Quant à cette histoire bizarre du colis de bango, Marcel n'en avait plus entendu parler depuis sa convocation chez Khaled Metwaly, voilà plus d'un an. Il l'avait d'ailleurs presque oubliée. Non, il devait chercher ailleurs, suggéra Hosni, dans ses prises de position, par exemple, son activisme ?

Marcel trouvait que son activisme était bien modeste pour susciter un tel intérêt, mais son ami lui rappela que depuis le coup militaire du mois d'août, on ratissait large. Plusieurs journalistes et membres d'organismes œuvrant pour les droits de l'homme venus en Égypte pour se rendre compte de la situation avaient été retournés avant même de franchir la douane. Et ils n'étaient pas les seuls qu'on harcelait ou qu'on arrêtait ainsi. Marcel savait-il que Adel, le fils de Reem, se trouvait à nouveau derrière les barreaux ? Savait-il qu'on l'avait interrogé, lui, Hosni, la semaine précédente ? Son ami devait être au courant qu'une grande partie des Égyptiens, même parmi les gens éduqués, vénéraient El Sisi, le général à lunettes noires qui avait écarté énergiquement les Frères musulmans du pouvoir, et qui depuis, promettait à *son* peuple tranquillité et stabilité. Il avait dû, comme Hosni lui-même, avoir des discussions vigoureuses, pour ne pas dire plus, avec des collègues, des voisins. Une personne bien placée avec qui il était en mauvais termes aurait-elle pu le dénoncer ? Il n'en fallait pas beaucoup : deux jours plus tôt, des gens avaient été arrêtés dans un café pour avoir critiqué la prise du pouvoir par l'armée, avant d'être apparemment dénoncés par les clients de la table voisine qui avaient entendu leur conversation.

Hosni rappela aussi à son ami que le courrier électronique était tapé par la Sécurité intérieure, comme il l'avait toujours été, d'ailleurs. Ces gens-là pouvaient sûrement lire le journal que Marcel rédigeait quotidiennement sur les événements survenus depuis la révolution de janvier 2011 et qu'il envoyait régulièrement à des correspondants américains et européens. Pire encore, Hosni lui-même et sa petite bande de comploteurs de *Cairo U* le recevaient aussi, ce journal, et eux faisaient sans contredit l'objet de toute l'attention des fouineurs du régime !

Vu le peu de temps qu'on lui accordait, Nermine conseilla à Marcel de se résigner pour le moment, et de se concentrer sur ce qu'il devait faire avant son départ et sur ce qu'il ferait une fois au Québec. Mais il ne s'y décidait pas, comme s'il ne croyait pas encore qu'il allait vraiment quitter l'Égypte. On lui demandait plus ou moins de sauter dans le vide. Comment pouvait-il s'y résigner si rapidement ?

Comme Hosni le lui avait suggéré, il se mit à éplucher le contenu de son journal des dernières années pour voir si quelques passages pouvaient justifier les mesures prises contre lui. Il parcourut le fichier, s'arrêtant ici et là, plus ou moins au hasard.

22 novembre 2012 : Mon endoscopie ne révèle pas d'ulcère. Mais il y aurait de quoi. Ce soir, le Frère-Président Morsi a déclaré publiquement qu'il s'attribuait des pouvoirs étendus. Il a même décrété que ses décisions ne peuvent plus être contestées en cour. Quel culot ! Laissera-t-on passer ça ?

Voilà qui aurait dû plutôt plaire aux nouveaux maîtres, pensa-t-il. Il sauta quelques paragraphes et lut :

30 novembre 2012 : L'opposition séculariste est encore plus furieuse suite au coup de force de Morsi, qui impose maintenant une constitution écrite par un groupe non représentatif de la diversité égyptienne, et ratifiée à la hâte, qui plus est. Le festival international de cinéma s'ouvre aujourd'hui...

Encore un point pour lui. Il chercha plus loin.

5 février 2013 : En traversant Tahrir, je découvre avec soulagement que malgré la grisaille et la saleté, l'humour survit sur la grande place. Celle-ci s'enorgueillit maintenant d'un deuxième musée, qui défie hardiment le prestigieux Musée Égyptien, juste en face. Le nouvel établissement consiste en un regroupement désordonné de tentes plus ou moins loqueteuses qui occupent le centre du square. Une bannière de guingois en tissu orange surplombe ce qui fait office d'entrée, et proclame fièrement son nom de « Mathaf il Sawra », le Musée de la Révolution. À l'intérieur, sur des panneaux, des dizaines de

photos montrant des policiers de l'antiémeute en train de tabasser des manifestants (es), ou le visage défiguré d'un martyr ; des caricatures, des slogans.

Hmmm... des martyrs de la révolution, des policiers violents... Autant de points contre lui, cette fois. Marcel repéra ensuite des commentaires plus compromettants puisqu'ils visaient l'armée, ainsi que d'autres, plus neutres, mais qu'il relut avec un mélange d'étonnement et, déjà, de nostalgie.

25 février 2013 : Manifestation (quelques centaines de personnes, d'après les journaux) à Madinet Nasr en faveur d'une prise de pouvoir par les militaires. En voilà à qui le fait d'être dans la poêle à frire donne l'envie de sauter dans le feu !

22 mars : En après-midi et en soirée, les manifestants à Moqattam et à Manial s'en prennent aux locaux des Frères musulmans, ou répondent à leurs attaques, selon à qui l'on s'adresse. Les bagarres s'intensifient avec les sympathisants des Frères, qui veulent défendre les locaux. Plus de 200 blessés.

31 mars : La grosse nouvelle aujourd'hui est la convocation de l'humoriste Bassem Youssef pour interrogation à la Haute Cour. Des citoyens le poursuivent pour insulte à l'Islam et à la présidence, en particulier lors de son programme télévisé hebdomadaire El Bernamig. Bassem étant hyper populaire (et hyper hilarant) en Égypte, le régime va complètement se ridiculiser par ce geste et probablement perdre encore plus d'appuis.

Marcel se remémora avec émotion ces quelques mots échangés avec Bassem Youssef, en février 2011, devant les caméras, alors que celui-ci était venu à Tahrir pour apporter son soutien et son humour. Comment avait-il pu l'oublier ? C'était un jour ou deux avant le départ de Moubarak. Après les journées de grandes violences, les rassemblements avaient totalement changé de nature, jusqu'à prendre des allures de véritables foires. À l'étonnement ravi des militants de la première heure, des familles entières, femme et enfants, s'y amenaient et circulaient avec insouciance parmi de petits chariots de vendeurs de thé,

de pop-corn et de drapeaux miniatures. Sur des estrades chancelantes, des prêcheurs enturbannés succédaient à des chanteurs de *rap* et à des activistes de tous bords. Ce joyeux chaos témoignait éloquemment de l'état d'esprit du moment. Pour tout le monde, la situation était claire et simple : le peuple était sur la place, unanime, et les vilains se terraient dans leur retraite, assiégés et tremblant de peur. Le peuple était heureux, fier, et confiant. Il suffisait d'attendre, d'être patient.

En se relisant, Marcel revivait ces moments extraordinaires. Il se revoyait au milieu de cette foule euphorique, un citoyen parmi les autres. Lui, l'étranger, ne s'était jamais senti autant chez lui. Il en avait les larmes aux yeux.

L'attention de Bassem Youssef ayant sans doute été attirée par ce *khawaga* noyé dans la masse de ses compatriotes, il s'était approché de lui avec son caméraman et un entourage de curieux. Il lui avait donné une poignée de main en signe de bienvenue, l'avait remercié d'être là, puis avait lancé une blague en arabe qui avait fait hurler tout le monde de rire, mais que Marcel n'avait pas comprise. La scène avait peut-être été diffusée à la télé, ou à tout le moins sur *YouTube*...

16 mai : Depuis quelques semaines, une campagne anti-Morsi, appelée Tamarod, (i.e., Rebelle) bat son plein. Celle-ci vise à collecter des signatures pour réclamer des élections présidentielles anticipées. Selon les organisateurs, on aurait déjà atteint 2 millions de signatures. Une manifestation « du million » (encore une !) est prévue pour demain, vendredi. Elle est appuyée par la plupart des partis d'opposition.

30 mai : Tamarod compterait maintenant plus de 7 millions de signatures. Les coupures d'électricité se multiplient, mais sont plutôt rares ici, à Garden City, peut-être en raison de la présence de nombreuses ambassades.

2 juin : Toujours ce perpétuel imbroglio juridique. Il ne se passe pas une semaine sans qu'une cour X quelconque ne déclare invalide une structure administrative ou décisionnelle récemment créée, puis qu'une cour Y ne déclare ce jugement illégal, puisque la cour X n'a pas suivi les nouvelles procédures, lesquelles sont par ailleurs jugées invalides par l'instance Z. Tordant !

8 juin : 42 degrés, aujourd'hui, et en début de soirée une tempête de sable. Même la température ne sait plus quoi faire.

Hier, des danseurs ont exécuté un ballet (en tutu !) devant le ministère de la Culture, après que le ministre (ou un de ses sbires) ait déclaré le ballet classique « indécent ».

20 juin : Nombreuses manifs en région depuis quelques jours [...]. La chasse aux signatures du mouvement Tamarod s'intensifie. On vise 15 millions, pour dépasser le nombre de votes obtenus par Morsi lors des élections.

30 juin : Des millions de personnes dans la rue partout à travers l'Égypte. Quelques actes violents, essentiellement la mise à sac de certains bureaux des Frères.

1er juillet : Le général El Sisi, ministre de la Défense, déclare à la télévision que les démonstrations sont l'expression « sans précédent » (il a déjà oublié celles de janvier 2011 ?) de la volonté du peuple, et que si « ses » demandes ne sont pas satisfaites, l'armée devra prendre « ses » responsabilités (nous laissant deviner en quoi celles-ci consistent). Morsi refuse tout compromis. Ça sent vraiment le roussi.

3 juillet : L'armée suspend la Constitution, dépose le président (à 19 heures). Celui-ci est incarcéré Dieu sait où. Adli Mansour, classé suffisamment inconnu et/ou inoffensif, est nommé à titre intérimaire. Délire de joie à Tahrir. Coup d'État ? Seconde révolution ? Ou quoi encore ? L'armée redevient le chouchou du peuple et retrouve sa popularité acquise en 2011, et perdue en 2012. Pour combien de temps, cette fois ?

10 août : Les sit-in des proMorsi continuent (près de la mosquée Rabaa El-Adawiya et à la place Al Nahda, à Nasr City). Le gouvernement transitoire a prévenu que les manifestants seront dispersés incessamment (après l'Eid, suppose-t-on, c'est-à-dire demain). Selon le Democracy Index, en juillet 2013, il y a eu 1432 manifestations en Égypte (une moyenne de 46 par jour !!).

14 août : Vers les 6h30 ce matin, les forces de l'ordre ont déclenché leur attaque contre les sit-in [...]. À midi, les Frères parlent de centaines de morts, alors que les autorités en rapportent 7 ! Un journaliste en a compté 43 dans une morgue de fortune. À 16 heures, l'état d'urgence est déclaré pour un mois, et à 17 heures, un couvre-feu est instauré entre 19h00 et 6h00. En fin de soirée, le ministère de la Santé annonce 95 morts, et les Frères, 800. Les rues de Garden City sont aussi vides qu'un vendredi matin !

15 août : Au cours de la journée, les chiffres du ministère de la Santé sont passés de 200 à 638 morts depuis hier matin. [...] Mohamed El Baradei démissionne de la vice-présidence, mais très peu de voix le soutiennent ; on le qualifie de traître à la nation. (Un texte fort courageux de Bassem Youssef, publié le 20 juillet, dénonçait déjà le « victory high » depuis la mise à l'écart de Morsi : « Nous avons remplacé l'épouvantail des "ennemis de l'Islam" par celui des "ennemis de l'État". [...] Je ne suis pas optimiste [...] » Les amuseurs publics à la défense de la raison !)

Dans le pays, au moins une dizaine d'églises ont été endommagées ou brûlées. Plusieurs postes de police ont aussi été détruits.

La mosquée d'Adawiya a également été incendiée : intentionnellement ou accidentellement ?

Nermine reçoit constamment des courriels de professeurs inquiets. Quelques-uns viennent d'arriver, d'autres se demandent s'ils doivent retarder (ou annuler) leur départ. L'administration de l'université ne réagit pas beaucoup (publiquement, du moins), personne ne sait trop quoi faire.

Marcel se souvenait d'avoir dénigré, à l'époque, ces réactions. Avec le recul, cette avalanche de calamités qui déferlaient alors sur le pays lui paraissait à présent bien plus inquiétante qu'au moment où il l'avait consignée dans son journal. Mais c'était un effet de perspective, ou plutôt, de *rétrospective*. Car même durant les périodes les plus mouvementées, la vie continuait : l'université restait ouverte et c'est tout juste si on devait parfois ajouter un samedi ça et là pour compenser les journées perdues. On ne manquait de rien, ou alors très brièvement. Quant aux couvre-feux, ils ne duraient jamais longtemps, ou cessaient bien vite d'être respectés. Où donc ses collègues, ceux que la situation angoissait, voyaient-ils un danger pour eux ? Personne ne les forçait à se mêler aux démonstrations, après tout.

16 août (vendredi) : Depuis la prière de ce midi, de nombreuses marches convergent vers Ramsès Square, ou du moins, tentent de l'atteindre. De la fenêtre du salon, nous voyons le défilé sur la corniche²² se diriger vers le nord, puis s'interrompre devant les tirs de gaz lacrymogènes, reculer brièvement, hésiter et revenir à nouveau. Il y a des femmes, des gens de tout âge. Vers 15 heures, les tirs (de cannettes de gaz ? de fusils ?) s'intensifient. Des manifestants commencent à briser

22. Il s'agit ici du boulevard qui longe le Nil.

le pavé et à en extraire les pierres, qu'ils transportent, je suppose, vers la ligne d'affrontement. Ils allument des feux et courent dans un sens et dans l'autre. Ils ne semblent pas être armés.

Sur le toit du poste de police, quelques agents attendent et observent. Ils doivent se demander si la foule va se tourner vers eux et mettre le feu à la station.

Des tirs d'une autre nature ont commencé à se faire entendre. On dirait des armes automatiques. Subitement, on n'aperçoit plus personne sur la corniche ; du moins, sur les 20 mètres qu'il m'est permis de voir entre l'hôtel Four Seasons et un gros immeuble. Où sont-ils tous allés ? Je comprends quand tout à coup, je vois trois ou quatre chars d'assaut(!) passer sur la corniche, suivis de camions blindés entourés de policiers (sont-ce plutôt des militaires ?) habillés de noir et cagoulés. Dix minutes plus tard, ces derniers reviennent avec une maigre récolte de détenus, incluant une femme, qu'ils poussent sans ménagement jusqu'au poste de police. Des agents en civil(?), armés, circulent sur notre rue. Ils semblent chercher d'autres manifestants. Il est 18 h 00.

En soirée, encore des ennuis à la mosquée El Fath, près de Ramsès, où des protestataires se sont réfugiés et où on compte également des blessés et des morts.

17 août : Les chiffres officiels pour les affrontements d'hier sont de 173 personnes tuées. La mosquée El Fath est évacuée.

Le gouvernement étudie une proposition pour rendre l'organisation des Frères musulmans illégale. Nous voilà de retour à l'ère Moubarak. Il n'y a plus de place pour une version un tant soit peu modérée de l'islamisme, une aubaine pour les extrémistes. On parle d'environ 80 morts, aujourd'hui.

Tous ces morts, se dit Marcel, toute cette violence, on s'y habitait, on s'y était habitué, il fallait bien l'admettre. Peut-être était-ce là la plus grande faute. Ce qui la faisait durer, encore jusqu'à maintenant.

24 août : Le journal Al Ahram annonce que des accusations sont portées contre des membres du Mouvement du 6 Avril, dont Asmaa Mahfouz, sous les prétextes les plus ahurissants : espionnage et « tentative de semer la discorde entre l'armée et le peuple ». Des activistes harcelés durant le règne de Morsi pour leur opposition ouverte sont maintenant arrêtés pour leur « appartenance au groupe terroriste des Frères musulmans ». Bienvenue dans la nouvelle Égypte !

...

Marcel se retint d'en lire davantage. Tout s'était déroulé tellement vite depuis janvier 2011, qu'il s'étonna de cette profusion d'événements, des moments intenses qu'il avait cru *inoubliables*... et qu'il avait oubliés.

Son journal le rangeait clairement dans la catégorie des grognons, mais cela suffisait-il à justifier son expulsion ? En quoi un personnage aussi insignifiant que lui pouvait-il constituer une menace pour le pays ? D'un autre côté, les arrestations de pauvres quidams apparemment tout aussi inoffensifs se multipliaient, ces dernières semaines ; parfois pour guère plus que de simples *tweets* ou autres messages *Facebook* trop critiques. Encore heureux quand on ne retrouvait pas leurs corps à la morgue.

Tout compte fait, Marcel devait peut-être s'estimer chanceux de s'en tirer à si bon compte...

Chapitre 37

Chérifa

10 septembre 2013

«Je t'ai négligé, ces derniers temps, je sais. Tant de choses se sont passées si rapidement, en moi et autour de moi.

Je ne suis pas mécontente de quitter l'Égypte. Ce sera mieux pour le petit à naître : la Turquie, ou Istanbul, du moins, c'est presque l'Europe. Ce sera mieux pour Yousif, aussi, compte tenu de ce qu'on lui offre là-bas et des menaces qui pèsent sur lui ici. En nous laissant le jour même de l'annonce du coup, son papa chéri, Dieu ait son âme, nous faisait un signe, nous engageait à partir.

Je vais fermer ce journal pour toujours. Il était celui de ton petit *bulbul*. Le petit oiseau a grandi, il est devenu quelqu'un d'autre. Une autre vie l'attend.

Je t'embrasse, une dernière fois.»

Chapitre 38

11 Septembre 2013

Après sa rencontre avec le président, Marcel se rendit au département, où les adieux prirent une forme étrange, comme s'il était évident pour tout le monde que cette histoire ne pouvait être qu'un malentendu et qu'ils se reverraient bientôt. On affirmait que le département ne pouvait exister sans lui, surtout maintenant que Gaber et Walid n'étaient plus là.

Il avait pourtant l'air de très bien fonctionner sans eux, le département, se dit Marcel. La directrice Zeinab en tenait fermement les rênes, et puisqu'il devait malheureusement partir, lui dit-elle, elle verrait à assurer sa relève et prendrait soin de ses étudiants ; « Ce ne sera pas un problème », précisa-t-elle un peu maladroitement. Elle pourrait bien sûr lui garder le contenu de son bureau *en attendant*, s'il le désirait, et le lui faire parvenir s'il venait à en avoir besoin, si... si son absence devait se prolonger. Trahissant peut-être son sentiment, elle lui demanda tout de même s'il souhaitait en jeter une partie, ou laisser des livres ou autre chose au département. La vie continuerait, apparemment...

Penaud, Marcel erra ensuite un peu sur le campus. Mal à l'aise, il se demanda si on l'observait, si on savait déjà. Il songea un instant à aller faire ses adieux à certains de ses amis et collègues dans les autres facultés, mais à l'idée de devoir une fois de plus tenter d'expliquer ce mystère, de passer en revue les motifs possibles de son expulsion, et, peut-être, d'éveiller des soupçons quant à son innocence, il renonça.

Une fois dehors, il resta en plan devant le portail de l'institution, face à la place Tahrir. Que devait-il faire ? Le temps qui lui restait était tellement court, qu'il lui semblait ne rien pouvoir entreprendre ; de sorte que, paradoxalement, il ne savait plus quoi faire de ses dernières 24 heures en Égypte. Désespéré, il aurait voulu être déjà dans l'avion.

Soudain, il aperçut le cireur qui le regardait fixement, sentant sans doute qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Souriant, comme s'il avait tout compris, il donna deux petits coups de sa brosse sur la boîte en bois où les clients devaient poser le pied, sa façon de

solliciter les passants. Marcel hésita un peu, puis s'avança vers le cireur ; il lui souhaita un matin fleuri, et posa un pied sur la boîte.

Chapitre 39

2 octobre 2013

En dépit des circonstances, Nermine débordait d'enthousiasme à l'idée d'aller vivre au Canada. En même temps, elle était étourdie par la radicalité du changement que cela entraînerait dans sa vie. Elle allait *vraiment* quitter l'Égypte, son pays ? Pour toujours ? *Émigrer* ; ce mot semblait trop lourd, trop dramatique pour s'appliquer à elle. Était-ce vraiment ce qu'elle s'apprêtait à faire ? *Qu'est-ce que cela voulait dire, au juste, émigrer ?*

Ces petits soucis ontologiques furent vite mis de côté lorsqu'elle prit la mesure de tout ce qu'elle avait à faire après le départ de Marcel. Tant de choses à penser, de gestes à poser, de décisions à prendre. Par exemple, que fallait-il emporter ? Comment choisir entre ce qui serait gardé et ce qui serait sacrifié. Même si elle parvenait à mesurer chaque objet à sa valeur utilitaire ou sentimentale, il lui faudrait encore décider où trancher. Pour avoir changé de pays à plusieurs reprises, Marcel, lui, avait son idée là-dessus. Aussi, avant de partir, il avait insisté pour lui réserver un vol à peine trois semaines plus tard, affirmant qu'on ne devait surtout pas se laisser le temps de s'attendrir sur toutes ces choses qu'on accumulait, qui s'accumulaient d'elles-mêmes au fil des ans. Ces ersatz de souvenirs qui se collent à vous comme un pansement sur les poils, il valait mieux s'en libérer d'un coup sec.

Facile à dire ! Nermine avait d'abord cru qu'elle n'y arriverait pas, qu'elle devrait repousser son départ. Mais voilà, elle avait tout réglé dans les délais, y compris les visites pour faire ses adieux à son frère, sa tante, ses collègues et ses amis. Elle avait même eu le temps d'aider à lui trouver un remplaçant à l'université en supervisant la sélection des candidats.

Il lui restait à présent toute une journée à attendre, seule avec ses valises, dans un appartement vide. C'était une sensation étrange que de se retrouver subitement à l'arrêt complet suite à une activité si intense, et juste avant... quoi, au juste ? Comme si le monde était devenu une immense salle d'attente. Ce n'était pas désagréable, ce vide, ce temps suspendu qui lui donnait une impression de légèreté. Mais

elle s'en lassa assez vite, et vers l'heure du midi, elle décida de téléphoner à Salwa, qui l'invita à passer le reste de la journée avec elle.

– Tes petits fours sont toujours les meilleurs, *habibti*. Même tes *bâtons salés* ont quelque chose de spécial. Ils vont me manquer.

– C'est toi qui vas me manquer, Nermine, soupira tristement Salwa. Walid aussi aimait les *bâtons salés*, poursuivit-elle après un moment, songeuse. Il ne partait jamais au bureau sans une provision.

– Toujours pas de réponse de sa part, pas de réaction ?

– Non. Ou plutôt si, mais à l'écran, on ne voit que le mot *compas* ; et même, *le compas*, ce matin. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Si j'avais un indice, je pourrais peut-être l'exploiter pour essayer de le stimuler ? Je passe des heures à lui parler ; je ne trouve plus rien à lui dire...

En écoutant Salwa, Nermine était de plus en plus émue, mais mal à l'aise, aussi. Elle qui se sentait déjà un peu coupable d'abandonner son amie, pouvait-elle maintenant partir sans lui dire ce qu'elle savait sur ce compas, sur ce qu'il venait faire dans la tête de Walid ?

– Un compas, ça sert à quoi ? reprit Salwa. À tracer des cercles, non ?

– Ça peut aussi servir à tuer un homme, ne put s'empêcher de répondre Nermine.

– Pourquoi dis-tu ça ? répliqua Salwa en écarquillant les yeux.

– C'est un compas qui a servi à tuer Gaber, Salwa. Et ce compas, c'était celui de Marcel. Walid le savait. Pardon, je veux dire : Walid le *sait*.

– Marcel ? Tu veux dire que c'est Marcel qui...

– Mais non, bien sûr que non, ce n'est pas Marcel qui a tué Gaber ! Mais on ne sait pas comment le meurtrier a pu mettre la main sur son compas ni pourquoi il s'en est servi. On ne sait pas non plus si les policiers savent à qui il appartient. N'en parle à personne, surtout !

Salwa resta silencieuse, mais les pensées s'agitaient manifestement dans sa tête. Nermine se rendit compte que pour lui expliquer ce qui vraisemblablement tourmentait encore Walid dans cette histoire,

il lui serait impossible d'éviter de parler de Mazen, de la responsabilité des trois amis dans son renvoi. Mais comment faire autrement puisqu'après tout, c'était peut-être précisément cette idée obsédante d'une vengeance de Mazen qui avait provoqué l'accident cérébral de Walid, ou qui y avait fortement contribué.

– Salwa, je dois te dire quelque chose que Marcel m'a fait promettre de ne jamais révéler. Tu te souviens bien sûr du docteur Mazen qui a quitté l'A.U.E. il y a quelques années ? Eh bien... il n'est pas parti de son plein gré. C'est Marcel, Walid et Gaber qui se sont ligüés pour le faire renvoyer.

– Je connais toute l'histoire, ne t'en fais pas. Tu oublies que j'étais encore avec Walid à cette époque.

– Ah oui, bien sûr. Tu me facilites la tâche. Donc voilà, Marcel et Walid se sont demandé si ce n'était pas Mazen qui avait fait assassiner Gaber. En utilisant le compas de Marcel pour le faire accuser, il faisait d'une pierre deux coups. Si leur hypothèse s'avérait juste, Walid serait logiquement visé tôt ou tard. Cette idée semblait assez rocambolesque, pour ne pas dire farfelue, mais elle trottait toujours dans la tête de Walid ; Marcel m'en a parlé plusieurs fois. Ensuite, il y a eu ce colis de drogue trouvé dans le bureau de Marcel, et maintenant, son expulsion. Donc, lui aussi commence à se demander si...

Soudain Salwa posa sa main sur celle de Nermine, pour l'empêcher de poursuivre. Elle la regarda fixement pendant un moment, puis fondit en larmes.

– *Habibtî*, souffla-t-elle à travers ses sanglots, c'est moi qui dois te dire quelque chose, maintenant. Je ne peux pas vous laisser comme ça, toi et Marcel. Avec ce doute, cette crainte.

Salwa résolut de tout révéler, à Walid tout comme à Nermine. Cette idée l'obsédait depuis déjà un certain temps, mais jusque-là, cela n'aurait servi qu'à soulager sa conscience ; il aurait été injuste de faire souffrir Walid davantage et de troubler ses amis dans le seul but égoïste de calmer ses remords. La situation était différente, à présent. Certes, si Walid était conscient, ce qu'elle avait à dire lui porterait un coup très dur ; mais qui sait si justement, un tel choc ne pourrait pas le faire sortir de sa léthargie ?

Elle savait que de passer aux aveux lui demanderait un effort considérable, un effort qu'elle serait peut-être incapable de répéter. Elle demanda donc à Nermine de venir avec elle à l'hôpital, pour

qu'elle entende toute l'histoire en même temps que Walid, tout ce qu'elle se devait de leur dire à tous les deux. Cela lui donnerait du courage, et l'obligerait à aller jusqu'au bout.

Le trajet jusqu'à l'hôpital fut interminable. Silencieuse, Salwa conduisait comme un automate. Elle ne réagissait pas aux klaxons ni aux invectives des conducteurs impatients qui ne concevaient pas que, contrairement aux usages, elle puisse ainsi laisser une distance entre elle et la voiture qu'elle suivait, ou tarder à se faufiler dans l'espace qui se libérait à gauche ou à droite. Au milieu de cet épuisant tumulte, de cette nervosité de la rue, Nermin s'imaginait déjà à Montréal, cette ville si merveilleusement ordonnée, si policée, en dépit de ce que ses habitants en pensaient.

Une fois dans la chambre, les deux amies s'assirent à leurs places habituelles, Salwa tout près de la tête du lit, Nermin un peu en retrait. Salwa resta un instant sans rien dire, à fixer intensément le regard de Walid. Puis, sans le quitter des yeux, elle commença son récit.

La première chose qu'elle déclara est que Baschir, jusqu'à son arrestation, avait été son amant. Sa révélation fut tellement soudaine, brutale, qu'elle dut faire une pause, comme si elle était elle-même étonnée de se l'entendre dire. Sans doute avait-elle espéré, par un effet de surprise, provoquer une réaction chez Walid. Mais rien de visible ne se produisit. Au bout d'un moment, elle poursuivit.

Cette liaison ayant débuté *après* sa séparation d'avec Walid, elle n'en avait donc pas été la cause ; elle tenait absolument à le dire. Elle voulait aussi qu'il sache qu'elle avait réussi à garder cette relation secrète, que les enfants n'en avaient rien su ; de cela, elle était certaine.

Mais il devait aussi savoir que cette relation avait été plus qu'une aventure passagère ; une relation sérieuse, profonde. Avait-elle voulu refaire sa vie avec lui ? Elle ne le savait pas vraiment, mais la résistance obstinée de Walid à lui accorder le divorce l'avait irritée à un tel point, qu'elle en était venue peu à peu à considérer l'annulation de son mariage comme une condition nécessaire à son bonheur.

À son exaspération s'ajoutait sa frustration devant la persistance de ces traditions rétrogrades, et des lois iniques et cruelles qui s'en inspiraient. Le sentiment de cette injustice, qui donnait tous les pouvoirs aux hommes en matière de divorce, avait fini par la convaincre que tous les moyens pour l'obtenir étaient moralement justifiés. Elle avait alors eu cette idée de placer un colis de drogue dans le conduit

d'aération du bureau de Walid. Elle voulait juste l'embarrasser, affaiblir sa position, nuire suffisamment à sa réputation pour gagner sa cause. Peut-être le faire chanter. C'était tellement bête, cette idée, bête et confus ; peut-être, au fond, avait-elle seulement voulu se venger. Jamais elle n'avait imaginé de telles conséquences. Elle avait eu toutes les peines du monde à convaincre Baschir de l'aider à réaliser ses plans, mais le pauvre ne pouvait rien lui refuser. Elle lui avait expliqué comment s'introduire facilement dans les bureaux en passant par les fenêtres, dont aucune serrure ne fonctionnait depuis longtemps. Baschir connaissait déjà bien toutes les pièces de l'étage, puisqu'il avait souvent eu à y régler des problèmes informatiques. L'opération ne devait donc pas poser de gros problèmes pour lui.

Mais voilà, Marcel, Walid et Gaber jouant à la chaise musicale chaque fois que l'un d'eux prenait la direction du département, Baschir était entré dans le mauvais bureau. Avant qu'il ne se rende compte de son erreur en remarquant la photo de Nermine et Marcel sur une tablette, il avait déjà introduit le colis dans le conduit d'aération. Pour y parvenir, il avait dû déplacer le fouillis de sur la table afin d'y poser une chaise pour atteindre le plafond, puis remettre soigneusement le tout en place. Comme cette procédure lui avait pris un certain temps, il avait préféré, plutôt que de refaire tout de suite l'opération, trouver d'abord où se situait le bureau de Walid, et revenir prendre la boîte ensuite. Ayant eu auparavant de la difficulté à ouvrir la fenêtre de Marcel, il avait apporté avec lui cette espèce de tige de métal (le compas, comme le comprenait à présent Salwa) trouvée sur la table de Marcel et dont il s'était servi pour ouvrir la trappe d'aération. La première fenêtre qu'il avait attaquée une fois ressorti, celle de Gaber, s'était ouverte facilement, mais il avait encore le compas à la main. En passant la fenêtre, il avait posé le pied sur Gaber qui dormait sur son divan, juste en dessous, et qui devait déjà avoir été à moitié réveillé par le bruit. Ils s'étaient retrouvés tous les deux par terre, alors que Baschir, sûrement affolé et à bout de nerfs, serrait toujours ce compas maudit dans sa main... et...

C'était un accident, bien sûr...

Salwa s'arrêta de parler. Elle ne regardait plus Walid. Les dernières phrases, elle avait semblé se les dire à elle-même, en fixant ses genoux.

Walid ne réagit pas aux révélations de Salwa, ne répondit pas à ses sollicitations. Plus tard, peut-être...

Malgré l'heure tardive du vol de Nermine, son amie insista pour la reconduire à l'aéroport. Durant le trajet, elle parla de Baschir. Parmi toutes les raisons qu'elle avait de se sentir honteuse et accablée de remords, celle pour laquelle elle s'en voulait le plus était d'avoir considéré la sensibilité et la gentillesse de son amant comme étant de la faiblesse. Quand il sut qu'on avait arrêté à sa place ce pauvre bougre, un concierge de l'université qui par malheur avait eu des ennuis avec un policier peu de temps auparavant, il était allé voir sa femme. Surmontant ses craintes, celle-ci avait fini par lui raconter ses problèmes avec la sécurité, laquelle avait déjà commencé à la menacer, à faire des pressions sur toute sa famille pour obtenir des aveux. Baschir avait alors résolu d'aller se livrer, ayant compris que les policiers ne relâcheraient pas leur homme, à moins de lui trouver un remplaçant. Ils n'avaient d'ailleurs même pas annoncé son arrestation, laquelle ne s'était sue que grâce à la magie du bouche-à-oreille parmi les employés de soutien de l'A.U.E. Par la suite, toutefois, les policiers avaient fait grand bruit autour de la *capture* de Baschir, sans mentionner, bien sûr, qu'il s'était livré de lui-même. Le ministère de l'Intérieur préférerait évidemment laisser croire que ses fins limiers avaient eux-mêmes résolu l'affaire.

La voix de plus en plus vacillante, Salwa raconta sa dernière visite à la prison. Son amant lui avait demandé de ne pas s'en vouloir pour ce qui était arrivé, et *pour ce qui allait arriver*. Il la pria également de ne plus revenir, assurant que ce serait mieux ainsi. Peut-être avait-il déjà résolu d'en finir.

N'y voyant plus à travers ses larmes, Salwa dut arrêter la voiture sur le côté.

Chapitre 40

Mazen

Janvier 2014

Depuis quelque temps, l'Égypte commençait à manquer à Mazen. Tout ce luxe, cette vie climatisée qu'il aimait tant, au début, dans le petit royaume, il les trouvait maintenant insipides, inutiles, lassants. Il s'accommodait surtout de plus en plus mal de cette religiosité de façade, hypocrite et obligatoire.

Au fond, ce n'étaient peut-être que les premiers signes de cette envie naturelle de retrouver ses racines, ce besoin de revenir aux sources, qui vient apparemment tôt ou tard avec l'âge. Mais bien d'autres raisons alimentaient sa nostalgie, à commencer par la prise de pouvoir, en août, par les militaires. Il était ravi et soulagé que les Égyptiens aient enfin fini par trouver leur nouveau pharaon, qu'ils aient renoué, dans leur sagesse immémoriale, avec leur état naturel de *servitude volontaire*. S'il revenait, il retrouverait *son* Égypte, pas celle qui fut momentanément prise en otage par de jeunes excités ou des barbus illuminés.

Paradoxalement, c'étaient peut-être ses conversations avec Mohamed, qui ne regrettait pourtant aucunement son pays, qui avaient le plus contribué à ce regain de nostalgie. Mazen ne faisait aucun effort pour s'intéresser aux recherches du jeune prodige ; il se disait opportunément qu'il valait mieux le laisser faire, éviter d'étouffer sa créativité. Leurs rencontres hebdomadaires avaient ainsi vite pris un tour plus familial ; ils parlaient peu de mathématiques, et beaucoup de l'Égypte. Ce n'était pas tellement les analyses politiques ou sociologiques de son étudiant que Mazen se plaisait à entendre, mais plutôt les petites choses de la vie courante au Caire, ces événements minuscules et multiples qui en produisaient la rumeur, qui la faisaient vivre si intensément. Périodiquement, Mazen se replongeait en pensée dans l'animation et la chaleur de cette ville infatigable, où il se passait toujours quelque chose, et qui était exactement l'opposé de celle où il vivait maintenant.

Mohamed n'éprouvait en réalité que du ressentiment pour l'Égypte, et peut-être même un certain mépris, mais il acceptait volontiers ce petit jeu, sans doute par reconnaissance pour ce que le docteur Mazen faisait pour lui. Quand il l'avait rencontré, au congrès d'Hyderabad, le professeur lui avait parlé de la possibilité de venir faire une maîtrise sous sa direction, une fois qu'il aurait complété son premier cycle à l'Université américaine ; vu l'influence dont il jouissait dans sa propre université, il était assuré de lui obtenir un support financier adéquat, sinon généreux. Un an plus tard, après que Mohamed lui ait appris ses déboires à l'A.U.E., il avait effectivement trouvé des fonds pour le faire venir tout de suite, arrangeant les choses pour lui faire obtenir rapidement et sans chichis son diplôme de premier cycle, et l'inscrire à la maîtrise. La thèse de son protégé était maintenant en très bonne voie, et Mazen l'avait déjà mis en contact avec d'anciens collègues en Allemagne, où il pourrait très certainement être admis à un programme de doctorat.

Mazen se sentait fier quand il pensait à ce qu'il avait fait pour Mohamed. Voilà ce que son *humanisme* pouvait accomplir, se disait-il, alors que des esprits rigides et obtus, qui ne savaient qu'appliquer bêtement des consignes aussi cruelles et insignifiantes qu'eux-mêmes, avaient failli détruire l'avenir d'un honnête jeune homme, certes fragile, mais si doué. Et qui pouvait dire si Mohamed ne récolterait pas un jour assez de gloire pour qu'il en retombe quelques miettes sur lui ?

Décidément, tout lui donnait raison depuis quelque temps, même le hasard. Ou plutôt non, pas le hasard : la main de Dieu. Comment expliquer autrement cette suite si providentielle d'événements : d'abord le *départ* si opportun du général Mokhtar et son remplacement par Khaled, le fils de son vieil ami le cheikh Metwaly ; puis la découverte de ce colis de bango dans le bureau de Marcel et finalement, sa rencontre fortuite avec le cheikh Metwaly, qui lui avait raconté l'histoire, et à qui il avait pu révéler ce qu'il savait sur Marcel : ses vues subversives sur la morale sexuelle, sur la drogue, et, pire que tout, son mépris de la religion. Le saint homme l'avait assuré qu'il convaincrait aisément son fils de la nécessité d'agir au plus vite pour mettre fin à une influence aussi néfaste sur la fleur de la jeunesse égyptienne !

Mazen supposait donc que c'était Khaled qui avait persuadé les instances du nouveau régime de débarrasser le pays de ce mètèque, à l'aide du dossier qu'il détenait sans doute sur lui. Un dossier qui

devait sûrement détailler ses relations douteuses avec de dangereux activistes, et bien d'autres choses. Les militaires, eux, savaient reconnaître les vrais ennemis de l'Égypte et passer à l'action sans s'embarasser de scrupules inutiles !

Ainsi, en quelques années, tous ses tourmenteurs, les trois fripouilles responsables de son injuste disgrâce, avaient été balayés par la fureur divine. Quel nettoyage ! Quelle bouffée d'air frais avait-on dû sentir passer au département !

Tiens, maintenant qu'il y pensait, pouvait-on avoir déjà comblé les trois postes de professeur qui s'étaient libérés l'un après l'autre ? Par les temps qui courraient, beaucoup de professionnels égyptiens rêvaient (traîtreusement) de quitter leur pays, alors que bien peu d'étrangers souhaitaient y venir. Il devait sûrement rester une place pour un homme d'expérience comme lui et, qui plus est, un vrai patriote ! Pourquoi ne poserait-il pas sa candidature ?

Mazen se tourna vers son ordinateur, et tapa l'adresse de l'A.U.E. sur le clavier. En parcourant la liste des administrateurs, il constata, comme il s'y attendait, que le président et le *provost* de l'époque n'y étaient plus. Si le pacte du silence avait été respecté, et tout indiquait que ce fut le cas, qui donc, dans la boîte, pouvait connaître les circonstances entourant son départ ? Qui sait si Dieu ne lui envoyait pas un message lui enjoignant de remettre le département sur le droit chemin, celui de son humanisme ?

Il se rendit à la page du Département de mathématiques, puis à celle de son personnel enseignant, histoire de vérifier qui seraient ses futurs collègues, si jamais... Quelques noms lui semblaient vaguement familiers. Il constata, au passage, que celui de Chérifa, son petit *bulbul*, n'y figurait plus. Dommage, tout de même...

Il passa à la page des offres d'emplois.

Épilogue

Début janvier 2014, banlieue de Montréal

De la fenêtre de la cuisine, ce matin-là, la vue était radicalement différente de ce qu'elle avait été depuis leur arrivée. Les mornes arrière-cours de banlieue avaient enfin pris leur visage immaculé des premiers jours d'hiver.

En préparant le café devant ce spectacle, Marcel se désolait de le trouver familier, presque banal, même après toutes ces années. Pas désagréable, bien sûr; plutôt joli, en fait, mais banal. Il tentait de le voir avec les yeux de sa femme, comme quelque chose de nouveau, d'exotique, mais sans grand succès. Il se réjouissait toutefois de l'enthousiasme de Nermine, qu'elle ait voulu le réveiller pour voir ce paysage; désormais, c'était à son tour de voyager.

Marcel n'aimait pas cette notion de *retour au pays*, cette fixation d'expatrié. Comme si toutes ces années au Caire n'avaient été qu'une parenthèse, de longues vacances; au mieux, une *expérience*; au pire, une sorte d'égarement, d'erreur enfin réparée. Cette idée lui paraissait humiliante, bien plus que le fait d'avoir été bouté hors d'Égypte. Que son exil lui ait été imposé représentait peut-être la seule chose, dans cette affaire, qui lui procurait un peu de satisfaction. Qu'un régime despotique ait pris la peine de l'expulser suggérait qu'il avait laissé sa petite marque, en Égypte, qu'il y avait *fait quelque chose*. Encore qu'il ne savait pas vraiment ce qui avait motivé son éviction. En réalité, ce pouvait bien n'être qu'une futilité, quelque chose de parfaitement insignifiant, rien qui puisse flatter son amour-propre; ou pire que tout, une simple erreur toute bête.

C'était comme pour le meurtre de Gaber. Avec ses amis, ils avaient imaginé des motifs politiques, un complot fomenté par de gros financiers corrompus, le plan machiavélique d'un collègue pour exercer sa vengeance, ou Dieu sait quoi encore, alors qu'en fait, il ne s'agissait que d'une lamentable bétise commise par un amant trop zélé. Gaber et son assaillant étaient morts, Walid l'était plus ou moins, lui-même, Marcel, se retrouvait dépouillé, les pieds dans la neige, et

tout cela n'avait été qu'un accident, un fait divers pitoyable. C'était véritablement grotesque, pathétique...

Après le petit déjeuner, Nermine insista pour aller tout de suite dégager l'entrée. Étrenner ses bottes neuves, *pelleter*, pour elle c'était déjà un peu une aventure. Ensuite, ils iraient faire un tour à pied, *le tour du bloc* comme on disait ici.

Quand Marcel rejoignit Nermine une demi-heure plus tard, elle avait déjà dégagé un passage jusqu'à la rue, un corridor nu et propre comme s'il avait été astiqué. Il la complimenta sur sa performance, s'émerveilla de ses joues rouges et de son sourire éclatant.

Ils tentèrent pour un temps de marcher sur le trottoir enneigé, mais se résignèrent bientôt à poursuivre dans la rue, qu'on avait ouverte à la souffleuse au petit matin. Finalement, les trottoirs du Québec étaient aussi impraticables que ceux du Caire, remarquèrent-ils en riant. Sauf qu'ici, on ne croisait que rarement un piéton, pensa Marcel, et à peine une voiture toutes les dix minutes. Un vrai désert.

Avant de rentrer, ils s'arrêtèrent à la boîte postale communautaire de leur secteur, au coin de la rue. Jusque-là, ils n'y avaient trouvé que des comptes à payer et des prospectus, mais cette fois, ils eurent la surprise d'y découvrir un colis ; une petite boîte rigide de forme allongée adressée à Marcel, précédé de son titre de docteur, et provenant d'un expéditeur anonyme. D'après les timbres, elle avait été postée en Turquie. Plusieurs années auparavant, ils avaient brièvement visité Ankara lors d'un congrès, mais ils ne se souvenaient pas y avoir fait la connaissance d'un résident. Certainement pas, en tout cas, d'une personne susceptible de connaître leur nouvelle adresse.

En guise de jeu, ils convinrent de résister à l'envie d'ouvrir le paquet sur place, mais tout au long des cinquante mètres qui les séparaient de la maison, ils se le passèrent plusieurs fois pour l'examiner sous tous les angles, le soupeser, l'agiter. De sorte qu'une fois rentrés, au moment de l'ouvrir enfin, et bien que son hypothèse lui parût invraisemblable, Marcel croyait déjà savoir ce qu'il contenait.

À l'intérieur, ils ne trouvèrent pas de message ni aucun indice permettant d'identifier l'expéditeur. Rien d'autre que le compas, coincé dans un joli porte-crayon d'écolier en bois, aux motifs pharaoniques.

